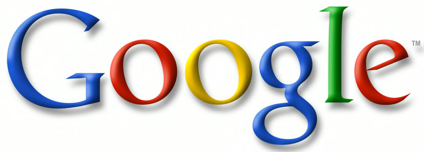

Google









HISTOIRE NATURELLE,

GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE,

PAR LECLERC DE BUFFON;

NOUVELLE ÉDITION, accompagnée de Notes, et dans laquelle les Supplémens sont insérés dans le premier texte, à la place qui leur convient. L'on y a ajouté l'histoire naturelle des Quadrupèdes et des Oiseaux découverts depuis la mort de Buffon, celle des Reptiles, des Poissons, des Insectes et des Vers; enfin, l'histoire des Plantes dont ce grand Naturaliste n'a pas eu le tems de s'occuper.

OUVRAGE formant un Cours complet d'Histoire Naturelle;

RÉDIGÉ PAR C. S. SONNINI,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

TOME VINGTIÈME.



A LONDRES,
CHEZ DEBOFFE, LIBRAIRE.

1800.

HISTOIRE NATURELLE DE L'HOMME.

DU SENS DE L'OUÏE.

Comme le sens de l'ouïe a de commun avec celui de la vue de nous donner la sensation des choses éloignées, il est sujet à des erreurs semblables, et il doit nous tromper toutes les fois que nous ne pouvons pas rectifier par le toucher les idées qu'il produit. De la même façon que le sens de la vue ne nous donne aucune idée de la distance des objets, le sens de l'ouïe ne nous donne aucune idée de la distance des corps qui produisent le son : un grand bruit fort éloigné et un petit bruit fort voisin produisent la même sensation; et à moins qu'on n'ait déterminé la distance par les autres sens, on ne sait point si ce qu'on a entendu est en effet un grand ou un petit bruit.

Toutes les fois qu'on entend un son inconnu, on ne peut donc pas juger par ce

son, de la distance, non plus que de la quantité d'action du corps qui le produit; mais, dès que nous pouvons rapporter ce son à une unité connue, c'est-à-dire, dès que nous pouvons savoir que ce bruit est de telle ou telle espèce, nous pouvons juger alors à peu près non seulement de la distance, mais encore de la quantité d'action; par exemple, si l'on entend un coup de canon ou le son d'une cloche, comme ces effets sont des bruits qu'on peut comparer avec des bruits de même espèce qu'on a autrefois entendus, on pourra juger grossièrement de la distance à laquelle on se trouve du canon ou de la cloche, et aussi de leur grosseur, c'est-à-dire, de la quantité d'action.

Tout corps qui en choque un autre produit un son, mais ce son est simple dans les corps qui ne sont pas élastiques, au lieu qu'il se multiplie dans ceux qui ont du ressort; lorsqu'on frappe une cloche ou un timbre de pendule, un seul coup produit d'abord un son qui se répète ensuite par les ondulations du corps sonore, et se multiplie réellement autant de fois qu'il y a d'oscillations ou de vibrations dans le corps sonore. Nous devrions donc juger ces sons, non pas comme simples, mais comme composés, si

par l'habitude nous n'avions pas appris à juger qu'un coup ne produit qu'un son. Je dois rapporter ici une chose qui m'arriva il y a trois ans : j'étois dans mon lit, à demi-endormi, ma pendule sonna et je comptai cinq heures, c'est-à-dire, j'entendis distinctement cinq coups de marteau sur le timbre; je me levai sur le champ, et ayant approché la lumière, je vis qu'il n'étoit qu'une heure, et la pendule n'avoit en effet sonné qu'une heure, car la sonnerie n'étoit point dérangée : je conclus, après un moment de réflexion, que si l'on ne savoit pas par expérience qu'un coup ne doit produire qu'un son, chaque vibration du timbre seroit entendue comme un différent son, et comme si plusieurs coups se succédoient réellement sur le corps sonore. Dans le moment que j'entendis sonner ma pendule, j'étois dans le cas où seroit quelqu'un qui entendroit pour la première fois, et qui n'ayant aucune idée de la manière dont se produit le son, jugeroit de la succession des différens sons sans préjugé, aussi bien que sans règle, et par la seule impression qu'ils font sur l'organe; et dans ce cas il entendroit en effet autant de sons distincts qu'il y a de vibrations successives dans le corps sonore.

C'est la succession de tous ces petits coups répétés, ou, ce qui revient au même, c'est le nombre des vibrations du corps élastique qui fait le ton du son ; il n'y a point de ton dans un son simple ; un coup de fusil, un coup de fouet, un coup de canon produisent des sons différens, qui cependant n'ont aucun ton : il en est de même de tous les autres sons qui ne durent qu'un instant. Le ton consiste donc dans la continuité du même son pendant un certain tems ; cette continuité de son peut être opérée de deux manières différentes, la première et la plus ordinaire est la succession des vibrations dans les corps élastiques et sonores, et la seconde pourroit être la répétition prompte et nombreuse du même coup sur les corps qui sont incapables de vibrations, car un corps à ressort qu'un seul coup ébranle et met en vibration, agit à l'extérieur et sur notre oreille comme s'il étoit en effet frappé par autant de petits coups égaux qu'il fait de vibrations ; chacune de ces vibrations équivaut à un coup, et c'est ce qui fait la continuité de ce son et ce qui lui donne un ton ; mais si l'on veut trouver cette même continuité de son dans un corps non élastique et incapable de former des vibrations, il faudra le frapper de plusieurs

coups égaux, successifs et très-prompts; c'est le seul moyen de donner un ton au son que produit ce corps, et la répétition de ces coups égaux pourra faire dans ce cas ce que fait dans l'autre la succession des vibrations.

En considérant sous ce point de vue la production du son et des différens tons qui le modifient, nous reconnoîtrons que, puisqu'il ne faut que la répétition de plusieurs coups égaux sur un corps incapable de vibrations pour produire un ton, si l'on augmente le nombre de ces coups égaux dans le même tems, cela ne fera que rendre le ton plus égal et plus sensible, sans rien changer ni au son, ni à la nature du ton que ces coups produiront, mais qu'au contraire si on augmente la force des coups égaux, le son deviendra plus fort, et le ton pourra changer: par exemple, si la force des coups est double de la première, elle produira un effet double, c'est-à-dire, un son une fois plus fort que le premier, dont le ton sera à l'octave; il sera une fois plus grave, parce qu'il appartient à un son qui est une fois plus fort, et qu'il n'est que l'effet continué d'une force double; si la force, au lieu d'être double de la première, est plus grande dans un autre rapport, elle produira des sons plus

forts dans le même rapport, qui par conséquent auront chacun des tons proportionnels à cette quantité de force du son; ou, ce qui revient au même, de la force des coups qui le produisent, et non pas de la fréquence plus ou moins grande de ces coups égaux.

Ne doit-on pas considérer les corps élastiques qu'un seul coup met en vibration, comme des corps dont la figure ou la longueur détermine précisément la force de ce coup, et la borne à ne produire que tel son qui ne peut être ni plus fort ni plus foible ? Qu'on frappe sur une cloche un coup une fois moins fort qu'un autre coup, on n'entendra pas d'aussi loin le son de cette cloche, mais on entendra toujours le même ton. Il en est de même d'une corde d'instrument ; la même longueur donnera toujours le même ton. Dès-lors ne doit-on pas croire que dans l'explication qu'on a donnée de la production des différens tons par le plus ou le moins de fréquence des vibrations, on a pris l'effet pour la cause? car les vibrations dans les corps sonores ne pouvant faire que ce que font les coups égaux répétés sur des corps incapables de vibrations, la plus grande ou la moindre fréquence de ces vibrations ne doit pas

plus faire à l'égard des tons qui en résultent, que la répétition plus ou moins prompte des coups successifs doit faire au ton des corps non sonores : or cette répétition plus ou moins prompte n'y change rien ; la fréquence des vibrations ne doit donc rien changer non plus, et le ton qui dans le premier cas dépend de la force du coup, dépend dans le second, de la masse du corps sonore ; s'il est une fois plus gros dans la même longueur ou une fois plus long dans la même grosseur, le ton sera une fois plus grave, comme il l'est lorsque le coup est donné avec une fois plus de force sur un corps incapable de vibrations.

Si donc l'on frappe un corps incapable de vibrations avec une masse double, il produira un son qui sera double, c'est-à-dire, à l'octave en bas du premier, car c'est la même chose que si l'on frappoit le même corps avec deux masses égales, au lieu de ne le frapper qu'avec une seule; ce qui ne peut manquer de donner au son une fois plus d'intensité. Supposons donc qu'on frappe deux corps incapables de vibrations, l'un avec une seule masse, et l'autre avec deux masses, chacune égale à la première ; le premier de ces corps produira un son dont

l'intensité ne sera que la moitié de celle du son que produira le second; mais, si l'on frappe l'un de ces corps avec deux masses et l'autre avec trois, alors ce premier corps produira un son dont l'intensité sera moindre d'un tiers que celle du son que produira le second corps; et de même, si l'on frappe l'un de ces corps avec trois masses égales et l'autre avec quatre, le premier produira un son dont l'intensité sera moindre d'un quart que celle du son produit par le second. Or, de toutes les comparaisons possibles de nombre à nombre, celles que nous faisons le plus facilement, sont celles d'un à deux, d'un à trois, d'un à quatre, etc.; et de tous les rapports compris entre le simple et le double, ceux que nous apercevons le plus aisément, sont ceux de deux contre un, de trois contre deux, de quatre contre trois; etc. Ainsi nous ne pouvons pas manquer, en jugeant les sons, de trouver que l'octave est le son qui convient ou qui s'accorde le mieux avec le premier; et qu'ensuite ce qui s'accorde le mieux est la quinte et la quarte, parce que ces tons sont en effet dans cette proportion; car supposons que les parties osseuses de l'intérieur des oreilles soient

les corps durs et incapables de vibrations, qui reçoivent les coups frappés par ces masses égales; nous rapporterons beaucoup mieux à une certaine unité de son produit par une de ces masses, les autres sons qui seront produits par des masses dont les rapports seront à la première masse comme 1 à 2, ou 2 à 3, ou 3 à 4, parce que ce sont en effet les rapports que l'ame aperçoit le plus aisément. En considérant donc le son comme sensation, on peut donner la raison du plaisir que font les sons harmoniques; il consiste dans la proportion du son fondamental aux autres sons; si ces autres sons mesurent exactement et par grandes parties le son fondamental, ils seront toujours harmoniques et agréables; si, au contraire, ils sont incommensurables ou seulement commensurables par petites parties, ils seront discordans et désagréables.

On pourroit me dire qu'on ne conçoit pas trop comment une proportion peut causer du plaisir, et qu'on ne voit pas pourquoi tel rapport, parce qu'il est exact, est plus agréable que tel autre qui ne peut pas se mesurer exactement. Je répondrai que c'est cependant dans cette justesse de

proportion que consiste la cause du plaisir, puisque toutes les fois que nos sens sont ébranlés de cette façon, il en résulte un sentiment agréable, et qu'au contraire ils sont toujours affectés désagréablement par la disproportion. On peut se souvenir de ce que nous avons dit au sujet de l'aveugle-né auquel M. Cheselden donna la vue en lui abattant la cataracte : les objets qui lui étoient le plus agréables lorsqu'il commençoit à voir, étoient les formes régulières et unies ; les corps pointus et irréguliers étoient pour lui des objets désagréables ; il n'est donc pas douteux que l'idée de la beauté et le sentiment du plaisir qui nous arrive par les yeux, ne naissent de la proportion et de la régularité ; il en est de même du toucher ; les formes égales, rondes et uniformes nous font plus de plaisir à toucher que les angles, les pointes et les inégalités des corps raboteux. Le plaisir du toucher a donc pour cause, aussi bien que celui de la vue, la proportion des corps et des objets ; pourquoi le plaisir de l'oreille ne viendroit-il pas de la proportion des sons ?

Mais je ne crois pas que la Nature ait déterminé cette proportion du son fondamental

aux autres sons, dans le rapport que M. Rameau établit pour principe. Ce grand musicien, dans son traité de l'Harmonie, déduit ingénieusement son systême, d'une hypothèse qu'il appelle *le principe fondamental de la musique*; cette hypothèse est que le son n'est pas simple, mais composé; en sorte que l'impression qui résulte dans notre oreille, d'un son quelconque, n'est jamais une impression simple qui nous fait entendre ce seul son, mais une impression composée qui nous fait entendre plusieurs sons; que c'est-là ce qui fait la différence du son et du bruit; que le bruit ne produit dans l'oreille qu'une impression simple, au lieu que le son produit toujours une impression composée. *Toute cause*, dit l'auteur, *qui produit sur mon oreille une impression unique et simple, me fait entendre du bruit; toute cause qui produit sur mon oreille une impression composée de plusieurs autres, me fait entendre du son.* Et de quoi est composée cette impression d'un seul son, de *ut*, par exemple? Elle est composée: 1° du son même de *ut*, que l'auteur appelle *le son fondamental*; 2° de deux autres sons très-aigus, dont l'un est la douzième au dessus du son fondamental, c'est-à-dire, l'octave de sa quinte

en montant, et l'autre, la dix-septième majeure au dessus de ce même son fondamental, c'est-à-dire, la double octave de sa tierce majeure en montant. Cela étant une fois admis, M. Rameau en déduit tout le systême de la musique, et il explique la formation de l'échelle diatonique, les règles du mode majeur, l'origine du mode mineur, les différens genres de musique qui sont le diatonique, le chromatique et l'enharmonique : ramenant tout à ce systême, il donne des règles plus fixes et moins arbitraires que toutes celles qu'on a données jusqu'à présent pour la composition.

C'est en cela que consiste la principale utilité du travail de M. Rameau. Qu'il existe en effet dans un son trois sons ; savoir, le son fondamental, la douzième et la dix-septième, ou que l'auteur les y suppose, cela revient au même pour la plupart des conséquences qu'on en peut tirer ; et je ne serois pas éloigné de croire que M. Rameau, au lieu d'avoir trouvé ce principe dans la nature, l'a tiré des combinaisons de la pratique de son art : il a vu qu'avec cette supposition, il pouvoit tout expliquer ; dès-lors il l'a adoptée, et a cherché à la trouver dans la nature. Mais y existe-t-elle ? Toutes les

fois

fois qu'on entend un son, est-il bien vrai qu'on entend trois sons différens? Personne, avant M. Rameau, ne s'en étoit aperçu; c'est donc un phénomène, qui, tout au plus, n'existe dans la nature que pour des oreilles musiciennes : l'auteur semble en convenir, lorsqu'il dit que ceux qui sont insensibles au plaisir de la musique, n'entendent, sans doute, que le son fondamental, et que ceux qui ont l'oreille assez heureuse pour entendre en même tems le son fondamental et les sons concomitans, sont nécessairement très-sensibles aux charmes de l'harmonie. Ceci est une seconde supposition qui, bien loin de confirmer la première hypothèse, ne peut qu'en faire douter. La condition essentielle d'un phénomène physique et réellement existant dans la nature, est d'être général, et généralement aperçu de tous les hommes; mais ici on avoue qu'il n'y a qu'un petit nombre de personnes qui soient capables de le reconnoître; l'auteur dit qu'il est le premier qui s'en soit aperçu, que les musiciens même ne s'en étoient pas doutés. Ce phénomène n'est donc pas général ni réel; il n'existe que pour M. Rameau, et pour quelques oreilles également musiciennes.

Les expériences par lesquelles l'auteur a voulu se démontrer à lui-même, qu'un son est accompagné de deux autres sons, dont l'un est la douzième, et l'autre la dix-septième au dessus de ce même son, ne me paroissent pas concluantes; car M. Rameau conviendra que, dans tous les sons aigus, et même dans tous les sons ordinaires, il n'est pas possible d'entendre en même tems la douzième et la dix-septième en haut; et il est obligé d'avouer que ces sons concomitans ne s'entendent que dans les sons graves, comme ceux d'une grosse cloche, ou d'une longue corde. L'expérience, comme l'on voit, au lieu de donner ici un fait général, ne donne, même pour les oreilles musiciennes, qu'un fait particulier; et encore cet effet particulier sera différent de ce que prétend l'auteur; car un musicien qui n'auroit jamais entendu parler du systême de M. Rameau, pourroit bien ne point entendre la douzième et la dix-septième dans les sons graves; et, quand même on le préviendroit que le son de cette cloche qu'il entend, n'est pas un son simple, mais composé de trois sons, il pourroit convenir qu'il entend en effet trois sons; mais il diroit que ces trois sons son t le

son fondamental, la tierce et la quinte. Il auroit donc été plus facile à M. Rameau de faire recevoir ces derniers rapports, que ceux qu'il emploie, s'il eût dit que tout son est, de sa nature, composé de trois sons; savoir, le son fondamental, la tierce et la quinte; cela eût été moins difficile à croire, et plus aisé à juger par l'oreille, que ce qu'il affirme, en nous disant que tout son est, de sa nature, composé du son fondamental, de la douzième et de la dix-septième; mais, comme dans cette première supposition il n'auroit pu expliquer la génération harmonique, il a préféré la seconde, qui s'ajuste mieux avec les règles de son art. Personne ne l'a en effet porté à un plus haut point de perfection dans la théorie et dans la pratique, que cet illustre musicien, dont le talent supérieur a mérité les plus grands éloges.

Le son a, comme la lumière, non seulement la propriété de se propager au loin, mais encore celle de se réfléchir; les lois de cette réflexion du son ne sont pas à la vérité aussi bien connues que celles de la réflexion de la lumière; on est seulement assuré qu'il se réfléchit à la rencontre des corps durs : une montagne, un bâtiment,

plus grande précision : cette cavité est creusée dans la partie pierreuse de l'os temporal, comme une concavité dans un rocher; le son se répète et s'articule dans cette cavité, et ébranle ensuite la partie solide de la lame du limaçon ; cet ébranlement se communique à la partie membraneuse de cette lame ; cette partie membraneuse est une expansion du nerf auditif qui transmet à l'ame ces différens ébranlemens dans l'ordre où elle les reçoit ; comme les parties osseuses sont

---

transmettent avec célérité à travers différens milieux, même à travers des milieux solides, qu'il faut rapporter la cause immédiate du son et du bruit par rapport à nous.

» 4°. Que le fluide subtil qui constitue la matière propagatrice du son, est parfaitement la même que le *feu éthéré* dont j'ai démontré l'existence dans mes différens écrits; et qu'on peut aussi le regarder comme le même que le *milieu éthéré* dont a parlé Newton, si à toutes les facultés bien reconnues de ce fluide, l'on n'y joint pas la supposition par laquelle Newton attribue à ses vibrations une vîtesse plus grande que celle du mouvement de la lumière (*).

(*) « La lumière, comme on sait, met environ sept minutes à parcourir l'espace qui nous sépare du soleil; elle parcourt donc au moins 760,000 lieues par seconde, tandis que les vibrations de la matière du son ne parcourent pas un huitième de lieue par seconde ». (*Note de Lamarck.*)

solides et insensibles, elles ne peuvent servir qu'à recevoir et réfléchir le son; les nerfs seuls sont capables d'en produire la sensation. Or, dans l'organe de l'ouïe, la seule partie qui soit nerf, est cette portion de la lame spirale; tout le reste est solide, et c'est par cette raison que je fais consister dans cette partie l'organe immédiat du son; on peut même le prouver par les réflexions suivantes.

» 5°. Que, puisque parmi les matières invisibles il en existe au moins une que son extrême *rarité* met dans le cas de traverser facilement les corps même les plus denses, en sorte que nous ne pouvons jamais en retenir ou en isoler des portions dans aucun vaisseau, il est possible que cette matière, dans certaines circonstances, soit susceptible d'être modifiée et fixée dans les corps, comme un de leurs principes constituans, et que dans d'autres circonstances elle en soit dégagée: elle peut donc jouer un rôle important dans les combinaisons qui se forment, comme dans celles qui se détruisent. Qui est-ce qui raisonnablement osera nier l'importance de cette considération?

» 6°. Enfin, que tant qu'on ne sera pas assuré de tenir un compte exact de tout ce qui se passe et de tout ce qui agit dans un phénomène que l'on observe, ou dans un fait que l'on examine, on sera nécessairement exposé à se tromper dans l'explication des causes auxquelles on l'attribuera. SONNINI.

L'oreille extérieure n'est qu'un accessoire à l'oreille intérieure; sa concavité, ses plis peuvent servir à augmenter la quantité du son, mais on entend encore fort bien sans oreilles extérieures; on le voit par les animaux auxquels on les a coupées; la membrane du tympan, qui est ensuite la partie la plus extérieure de cet organe, n'est pas plus essentielle que l'oreille extérieure à la sensation du son; il y a des personnes dans lesquelles cette membrane est détruite en tout ou en partie, qui ne laissent pas d'entendre fort distinctement: on voit des gens qui font passer de la bouche dans l'oreille, et font sortir au dehors, de la fumée du tabac, des cordons de soie, des lames de plomb, etc., et qui cependant ont les sens de l'ouïe tout aussi bons que les autres. Il en est encore à peu près de même des osselets de l'oreille; ils ne sont pas absolument nécessaires à l'exercice du sens de l'ouïe; il est arrivé plus d'une fois que ces osselets se sont cariés et sont même sortis de l'oreille par morceaux après des suppurations, et ces personnes qui n'avoient plus d'osselets, ne laissoient pas d'entendre. D'ailleurs on sait que ces osselets ne se trouvent pas dans les oiseaux, qui cependant ont l'ouïe

très-fine et très-bonne; les canaux semi-circulaires paroissent être plus nécessaires; ce sont des espèces de tuyaux courbés dans l'os pierreux, qui semblent servir à diriger et conduire les parties sonores jusqu'à la partie membraneuse du limaçon, sur laquelle se fait l'action du son et la production de la sensation.

Une incommodité des plus communes dans la vieillesse, est la surdité; cela se peut expliquer fort naturellement par le plus de densité que doit prendre la partie membraneuse de la lame du limaçon; elle augmente en solidité à mesure qu'on avance en âge; dès qu'elle devient trop solide, on a l'oreille dure, et lorsqu'elle s'ossifie on est entièrement sourd, parce qu'alors il n'y a plus aucune partie sensible dans l'organe qui puisse transmettre la sensation du son. La surdité qui provient de cette cause, est incurable; mais elle peut aussi quelquefois venir d'une cause plus extérieure; le canal auditif peut se trouver rempli et bouché par des matières épaisses; dans ce cas il me semble qu'on pourroit guérir la surdité, soit en seringuant des liqueurs ou en introduisant même des instrumens dans ce canal; et il y a un moyen fort simple pour

reconnoître si la surdité est intérieure ou si elle n'est qu'extérieure, c'est-à-dire, pour reconnoître si la lame spirale est en effet insensible, ou bien si c'est la partie extérieure du canal auditif qui est bouchée; il ne faut pour cela que prendre une petite montre à répétition, la mettre dans la bouche du sourd et la faire sonner; s'il entend ce son, sa surdité sera certainement causée par un embarras extérieur auquel il est toujours possible de remédier en partie.

J'ai aussi remarqué sur plusieurs personnes qui avoient l'oreille et la voix fausses, qu'elles entendoient mieux d'une oreille que d'une autre : on peut se souvenir de ce que j'ai dit au sujet des yeux louches; la cause de ce défaut est l'inégalité de force ou de portée dans les yeux; une personne louche ne voit pas d'aussi loin avec l'œil qui se détourne, qu'avec l'autre. L'analogie m'a conduit à faire quelques épreuves sur des personnes qui ont la voix fausse, et jusqu'à présent j'ai trouvé qu'elles avoient en effet une oreille meilleure que l'autre; elles reçoivent donc à la fois par les deux oreilles deux sensations inégales, ce qui doit produire une discordance dans le résultat total de la sensation; et c'est par cette raison

qu'entendant toujours faux, ils chantent faux nécessairement, et sans pouvoir même s'en apercevoir. Ces personnes dont les oreilles sont inégales en sensibilité, se trompent souvent sur le côté d'où vient le son ; si leur bonne oreille est à droite, le son leur paroîtra venir beaucoup plus souvent du côté droit que du côté gauche. Au reste, je ne parle ici que des personnes nées avec ce défaut ; ce n'est que dans ce cas que l'inégalité de sensibilité des deux oreilles leur rend l'oreille et la voix fausses; car ceux auxquels cette différence n'arrive que par accident, et qui viennent avec l'âge à avoir une des oreilles plus dure que l'autre, n'auront pas pour cela l'oreille et la voix fausses, parce qu'ils avoient auparavant les oreilles également sensibles, qu'ils ont commencé par entendre et chanter juste, et que si dans la suite leurs oreilles deviennent inégalement sensibles et produisent une sensation de faux, ils la rectifient sur le champ par l'habitude où ils ont toujours été d'entendre juste et de juger en conséquence.

Les cornets ou entonnoirs servent à ceux qui ont l'oreille dure, comme les verres convexes servent à ceux dont les yeux

commencent à baisser lorsqu'ils approchent de la vieillesse ; ceux-ci ont la rétine et la cornée plus dure et plus solide, et peut-être aussi les humeurs de l'œil plus épaisses et plus denses : ceux-là ont la partie membraneuse de la lame spirale plus solide et plus dure ; il leur faut donc des instrumens qui augmentent la quantité des parties lumineuses ou sonores qui doivent frapper ces organes ; les verres convexes et les cornets produisent cet effet. Tout le monde connoît ces longs cornets avec lesquels on porte la voix à des distances assez grandes ; on pourroit aisément perfectionner cette machine, et la rendre à l'égard de l'oreille, ce qu'est la lunette d'approche à l'égard des yeux ; mais il est vrai qu'on ne pourroit se servir de ce cornet d'approche que dans des lieux solitaires où toute la nature seroit dans le silence; car les bruits voisins se confondent avec les sons éloignés, beaucoup plus que la lumière des objets qui sont dans le même cas. Cela vient de ce que la propagation de la lumière se fait toujours en ligne droite, et que quand il se trouve un obstacle intermédiaire elle est presque totalement interceptée, au lieu que le son se propage à la vérité en ligne droite ; mais,

quand il rencontre un obstacle intermédiaire, il circule autour de cet obstacle, et ne laisse pas d'arriver ainsi obliquement à l'oreille presque en aussi grande quantité que s'il n'eût pas changé de direction.

L'ouïe est bien plus nécessaire à l'homme qu'aux animaux; ce sens n'est dans ceux-ci qu'une propriété passive, capable seulement de leur transmettre les impressions étrangères. Dans l'homme, c'est non seulement une propriété passive, mais une faculté qui devient active par l'organe de la parole; c'est, en effet, par ce sens que nous vivons en société, que nous recevons la pensée des autres, et que nous pouvons leur communiquer la nôtre. Les organes de la voix seroient des instrumens inutiles s'ils n'étoient mis en mouvement par ce sens. Un sourd de naissance est nécessairement muet; il ne doit avoir aucune connoissance des choses abstraites et générales. Je dois rapporter ici l'histoire abrégée d'un sourd de cette espèce, qui entendit tout à coup pour la première fois à l'âge de vingt-quatre ans, telle qu'on le trouve dans le volume de l'académie, *année* 1703, *page* 18.

« M. Félibien, de l'académie des inscriptions, fit savoir à l'académie des sciences un

évènement singulier, peut-être inoüi, qui venoit d'arriver à Chartres. Un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, fils d'un artisan, sourd et muet de naissance, commença tout d'un coup à parler, au grand étonnement de toute la ville : on sut de lui que quelques trois ou quatre mois auparavant il avoit entendu le son des cloches, et avoit été extrêmement surpris de cette sensation nouvelle et inconnue ; ensuite il lui étoit sorti une espèce d'eau de l'oreille gauche, et il avoit entendu parfaitement des deux oreilles : il fut ces trois ou quatre mois à écouter sans rien dire, s'accoutumant à répéter tout bas les paroles qu'il entendoit, et s'affermissant dans la prononciation et dans les idées attachées aux mots ; enfin il se crut en état de rompre le silence, et il déclara qu'il parloit, quoique ce ne fût encore qu'imparfaitement. Aussitôt des théologiens habiles l'interrogèrent sur son état passé, et leurs principales questions roulèrent sur Dieu, sur l'ame, sur la bonté ou la malice morale des actions ; il ne parut pas avoir poussé ses pensées jusques-là. Quoiqu'il fût né de parens catholiques, qu'il assistât à la messe, qu'il fût instruit à faire le signe de la croix et à se mettre à genoux

dans la contenance d'un homme qui prie, il n'avoit jamais joint à tout cela aucune intention, ni compris celle que les autres y joignoient. Il ne savoit pas bien distinctement ce que c'étoit que la mort, et il n'y pensoit jamais; il menoit une vie purement animale. Tout occupé des objets sensibles et présens, et du peu d'idées qu'il recevoit par les yeux, il ne tiroit pas même de la comparaison de ces idées tout ce qu'il semble qu'il en auroit pu tirer; ce n'est pas qu'il n'eût naturellement de l'esprit, mais l'esprit d'un homme privé du commerce des autres est si peu exercé et si peu cultivé, qu'il ne pense qu'autant qu'il y est indispensablement forcé par les objets extérieurs: le plus grand fond des idées des hommes est dans leur commerce réciproque. »

Il seroit cependant très-possible de communiquer aux sourds ces idées qui leur manquent, et même de leur donner des notions exactes et précises des choses abstraites et générales par des signes et par l'écriture: un sourd de naissance pourroit, avec le tems et des secours assidus, lire et comprendre tout ce qui seroit écrit, et par conséquent écrire lui-même et se faire entendre sur les choses même les plus compliquées. Il y en a,

dit-on (1), dont on a suivi l'éducation avec assez de soin pour les amener à un point plus difficile encore, qui est de comprendre le sens des paroles par le mouvement des lèvres de ceux qui les prononcent; rien ne prouveroit mieux combien les sens se ressemblent au fond, et jusqu'à quel point ils peuvent se suppléer; cependant il me paroît que, comme la plus grande partie des sons se forment et s'articulent au dedans de la bouche, par des mouvemens de la langue qu'on n'aperçoit pas dans un homme qui parle à la manière ordinaire, un sourd et muet ne pourroit connoître de cette façon que le petit nombre des syllabes qui sont en effet articulées par le mouvement des lèvres.

Nous pouvons citer à ce sujet un fait tout nouveau, duquel nous venons d'être témoins. M. Rodrigue Pereire, portugais, ayant cherché les moyens les plus faciles pour faire parler les sourds et muets de naissance, s'est exercé assez long-tems dans cet

(1) Ceci n'est plus un ouï-dire; Paris renferme dans son sein un établissement formé par les soins du respectable abbé de l'Épée, et dans lequel l'on donne aux sourds de naissance une éducation vraiment merveilleuse. SONNINI.

art singulier pour le porter à un grand point de perfection. Il m'amena, il y a environ quinze jours, son élève, M. d'Azy d'Etavigny; ce jeune homme, sourd et muet de naissance, est âgé d'environ 19 ans. M. Pereire entreprit de lui apprendre à parler, à lire, etc. au mois de juillet 1746; au bout de quatre mois, il prononçoit déjà des syllabes et des mots, et après dix mois il avoit l'intelligence d'environ treize cents mots, et il les prononçoit tous assez distinctement. Cette éducation si heureusement commencée, fut interrompue pendant neuf mois par l'absence du maître, et il ne reprit son élève qu'au mois de février 1748; il le retrouva bien moins instruit qu'il ne l'avoit laissé; sa prononciation étoit devenue très-vicieuse, et la plupart des mots qu'il avoit appris, étoient déjà sortis de sa mémoire, parce qu'il ne s'en étoit pas servi pendant un assez long tems pour qu'ils eussent fait des impressions durables et permanentes. M. Pereire commença donc à l'instruire, pour ainsi dire, de nouveau au mois de février 1748, et depuis ce tems-là il ne l'a pas quitté jusqu'à ce jour (au mois de juin 1749). Nous avons vu ce jeune sourd et muet à l'une de nos assemblées de l'aca-

démie ; on lui a fait plusieurs questions par écrit ; il y a très-bien répondu, tant par l'écriture que par la parole : il a à la vérité la prononciation lente, et le son de la voix rude, mais cela ne peut guère être autrement, puisque ce n'est que par l'imitation que nous amenons peu à peu nos organes à former des sons précis, doux et bien articulés ; et comme ce jeune sourd et muet n'a pas même l'idée d'un son, et qu'il n'a par conséquent jamais tiré aucun secours de l'imitation, sa voix ne peut manquer d'avoir une certaine rudesse, que l'art de son maître pourra bien corriger peu à peu, jusqu'à un certain point. Le peu de tems que le maître a employé à cette éducation, et les progrès de l'élève, qui, à la vérité, paroît avoir de la vivacité et de l'esprit, sont plus que suffisans pour démontrer qu'on peut, avec de l'art, amener tous les sourds et muets de naissance au point de commercer avec les autres hommes ; car je suis persuadé que si l'on eût commencé à instruire ce jeune sourd dès l'âge de sept ou huit ans, il seroit actuellement au même point où sont les sourds qui ont autrefois parlé, et qu'il auroit un aussi grand nombre d'idées que les autres hommes en ont communément.

DES SENS EN GÉNÉRAL.

Le corps animal est composé de plusieurs matières différentes, dont les unes, comme les os, la graisse, le sang, la lymphe, etc. sont insensibles ; et dont les autres, comme les membranes et les nerfs, paroissent être des matières actives desquelles dépendent le jeu de toutes les parties et l'action de tous les membres ; les nerfs sur-tout sont l'organe immédiat du sentiment, qui se diversifie, et change, pour ainsi dire, de nature, suivant leur différente disposition ; en sorte que, selon leur position, leur arrangement, leur qualité, ils transmettent à l'ame, des espèces différentes de sentiment, qu'on a distinguées par le nom de sensation, qui semblent en effet n'avoir rien de semblable entre elles. Cependant, si l'on fait attention que tous ces sens externes ont un sujet commun, et qu'ils ne sont tous que des membranes nerveuses, différemment disposées et placées ; que les nerfs sont l'organe général du sentiment ; que, dans le corps animal, nulle autre matière que les

nerfs n'a cette propriété de produire le sentiment, on sera porté à croire que les sens, ayant tous un principe commun, et n'étant que des formes variées de la même substance, n'étant, en un mot, que des nerfs différemment ordonnés et disposés, les sensations qui en résultent ne sont pas aussi essentiellement différentes entre elles qu'elles le paroissent.

L'œil doit être regardé comme une expansion du nerf optique, ou plutôt l'œil lui-même n'est que l'épanouissement d'un faisceau de nerfs, qui, étant exposé à l'extérieur plus qu'aucun autre nerf, est aussi celui qui a le sentiment le plus vif et le plus délicat; il sera donc ébranlé par les plus petites parties de la matière, telles que sont celles de la lumière; et il nous donnera par conséquent une sensation de toutes les substances les plus éloignées, pourvu qu'elles soient capables de produire ou de réfléchir ces petites particules de matière. L'oreille, qui n'est pas un organe aussi extérieur que l'œil, et dans lequel il n'y a pas un aussi grand épanouissement de nerfs, n'aura pas le même dégré de sensibilité, et ne pourra pas être affectée par des parties de matière aussi petites que celles de la lumière; mais

elle le sera par des parties plus grosses, qui sont celles qui forment le son, et nous donnera encore une sensation des choses éloignées, qui pourront mettre en mouvement ces parties de matière : comme elles sont beaucoup plus grosses que celles de la lumière, et qu'elles ont moins de vîtesse, elles ne pourront s'étendre qu'à de petites distances, et par conséquent l'oreille ne nous donnera la sensation que de choses beaucoup moins éloignées que celles dont l'œil nous donne la sensation. La membrane, qui est le siége de l'odorat, étant encore moins fournie de nerfs que celle qui fait le siége de l'ouïe, elle ne nous donnera la sensation que des parties de matière qui sont plus grosses et moins éloignées, telles que sont les particules odorantes des corps, qui sont probablement celles de l'huile essentielle qui s'en exhale et surnage, pour ainsi dire, dans l'air, comme les corps légers nagent dans l'eau ; et comme les nerfs sont encore en moindre quantité, et qu'ils sont plus divisés sur le palais et sur la langue, les particules odorantes ne sont pas assez fortes pour ébranler cet organe ; il faut que ces parties huileuses ou salines se détachent des autres corps, et s'arrêtent sur la langue pour produire une sensation qu'on

appelle *le goût*, et qui diffère principalement de l'odorat, parce que ce dernier sens nous donne la sensation des choses à une certaine distance, et que le goût ne peut nous la donner que par une espèce de contact qui s'opère au moyen de la fonte de certaines parties de matière, telles que les sels, les huiles, etc. Enfin, comme les nerfs sont les plus divisés qu'il est possible, et qu'ils sont très-légèrement parsemés dans la peau, aucune partie, aussi petite que celles qui forment la lumière ou les sons, les odeurs ou les saveurs, ne pourra les ébranler, ni les affecter d'une manière sensible ; et il faudra de très-grosses parties de matière, c'est-à-dire, des corps solides, pour qu'ils puissent en être affectés : aussi le sens du toucher ne nous donne aucune sensation des choses éloignées, mais seulement de celles dont le contact est immédiat.

Il me paroît donc que la différence qui est entre nos sens, ne vient que de la position plus ou moins extérieure des nerfs, et de leur quantité plus ou moins grande dans les différentes parties qui constituent les organes. C'est par cette raison qu'un nerf ébranlé par un coup ou découvert par une blessure, nous donne souvent la sen-

sation de la lumière, sans que l'œil y ait part, comme on a souvent aussi, par la même cause, des tintemens et des sensations de sons, quoique l'oreille ne soit affectée par rien d'extérieur.

Lorsque les petites particules de la matière lumineuse ou sonore se trouvent réunies en très-grande quantité, elles forment une espèce de corps solide qui produit différentes espèces de sensations, lesquelles ne paroissent avoir aucun rapport avec les premières ; car, toutes les fois que les parties qui composent la lumière sont en très-grande quantité, alors elles affectent non seulement les yeux, mais aussi toutes les parties nerveuses de la peau, et elles produisent dans l'œil la sensation de la lumière, et dans le reste du corps la sensation de la chaleur, qui est une autre espèce de sentiment différent du premier, quoiqu'il soit produit par la même cause. La chaleur n'est donc que le toucher de la lumière qui agit comme corps solide ou comme une masse de matière en mouvement ; on reconnoît évidemment l'action de cette masse en mouvement lorsqu'on expose des matières légères au foyer d'un miroir ardent, l'action de la lumière réunie leur communique,

avant même que de les échauffer, un mouvement qui les pousse et les déplace : la chaleur agit donc comme agissent les corps solides sur les autres corps, puisqu'elle est capable de les déplacer en leur communiquant un mouvement d'impulsion.

De même, lorsque les parties sonores se trouvent réunies en très-grande quantité, elles produisent une secousse et un ébranlement très-sensibles ; et cet ébranlement est fort différent de l'action du son sur l'oreille. Une violente explosion, un grand coup de tonnerre, ébranle les maisons, nous frappe et communique une espèce de tremblement à tous les corps voisins ; le son agit donc aussi comme corps solide sur les autres corps, car ce n'est pas l'agitation de l'air qui cause cet ébranlement, puisque dans le tems qu'il se fait on ne remarque pas qu'il soit accompagné de vent, et que d'ailleurs quelque violent que fût le vent, il ne produiroit pas d'aussi fortes secousses. C'est par cette action des parties sonores qu'une corde en vibration en fait remuer une autre ; et c'est par ce toucher du son, que nous sentons nous-mêmes, lorsque le bruit est violent, une espèce de trémoussement fort différent de la sensation du son

par l'oreille, quoiqu'il dépende de la même cause.

Toute la différence qui se trouve dans nos sensations, ne vient donc que du nombre plus ou moins grand, et de la position plus ou moins extérieure des nerfs; ce qui fait que les uns de ces sens peuvent être affectés par de petites particules de matière qui émanent des corps, comme l'œil, l'oreille et l'odorat; les autres par des parties plus grosses, qui se détachent des corps au moyen du contact, comme le goût; et les autres par les corps ou même par les émanations des corps lorsqu'elles sont assez réunies et assez abondantes pour former une espèce de masse solide, comme le toucher qui nous donne des sensations de la solidité, de la fluidité et de la chaleur des corps.

Un fluide diffère d'un solide, parce qu'il n'a aucune partie assez grosse pour que nous puissions la saisir et la toucher par différens côtés à la fois; c'est ce qui fait aussi que les fluides sont liquides : les particules qui les composent, ne peuvent être touchées par les particules voisines, que dans un point ou un si petit nombre de points, qu'aucune partie ne peut avoir d'adhérence avec une autre partie. Les corps

partie du corps, parce qu'il n'y en a aucune qui soit autant divisée : ainsi elle a d'abord l'avantage de pouvoir présenter aux corps étrangers plus de superficie ; ensuite les doigts peuvent s'étendre, se raccourcir, se plier, se séparer, se joindre et s'ajuster à toutes sortes de surfaces ; autre avantage qui suffiroit pour rendre cette partie l'organe de ce sentiment exact et précis qui est nécessaire pour nous donner l'idée de la forme des corps. Si la main avoit encore un plus grand nombre de parties ; qu'elle fût, par exemple, divisée en vingt doigts ; que ces doigts eussent un plus grand nombre d'articulations et de mouvemens, il n'est pas douteux que le sentiment du toucher ne fût infiniment plus parfait dans cette conformation, qu'il ne l'est, parce que cette main pourroit alors s'appliquer beaucoup plus immédiatement et plus précisément sur les différentes surfaces des corps ; et si nous supposions qu'elle fût divisée en une infinité de parties toutes mobiles et flexibles, et qui pussent toutes s'appliquer en même tems sur tous les points de la surface des corps, un pareil organe seroit une espèce de géométrie universelle (si je puis m'exprimer ainsi), par le secours de laquelle

nous aurions dans le moment même de l'attouchement, des idées exactes et précises de la figure de tous les corps, et de la différence, même infiniment petite, de ces figures. Si, au contraire, la main étoit sans doigts, elle ne pourroit nous donner que des notions très-imparfaites de la forme des choses les plus palpables, et nous n'aurions qu'une connoissance très-confuse des objets qui nous environnent, ou du moins il nous faudroit beaucoup plus d'expériences et de tems pour les acquérir.

Les animaux qui ont des mains paroissent être les plus spirituels: les singes font des choses si semblables aux actions mécaniques de l'homme, qu'il semble qu'elles aient pour cause la même suite de sensations corporelles. Tous les autres animaux qui sont privés de cet organe, ne peuvent avoir aucune connoissance assez distincte de la forme des choses; comme ils ne peuvent rien saisir, et qu'ils n'ont aucune partie assez divisée et assez flexible pour pouvoir s'ajuster sur la superficie des corps, ils n'ont certainement aucune notion précise de la forme non plus que de la grandeur de ces corps; c'est pour cela que nous les voyons souvent incertains ou effrayés à l'aspect des choses

qu'ils devroient le mieux connoître, et qui leur sont les plus familières. Le principal organe de leur toucher est dans leur museau, parce que cette partie est divisée en deux par la bouche, et que la langue est une autre partie qui leur sert en même tems pour toucher les corps qu'on leur voit tourner et retourner avant que de les saisir avec les dents. On peut aussi conjecturer que les animaux qui, comme les sèches, les polypes et d'autres insectes, ont un grand nombre de bras ou de pattes qu'ils peuvent réunir et joindre, et avec lesquels ils peuvent saisir par différens endroits les corps étrangers; que ces animaux, dis-je, ont de l'avantage sur les autres, et qu'ils connoissent et choisissent beaucoup mieux les choses qui leur conviennent. Les poissons dont le corps est couvert d'écailles et qui ne peuvent se plier, doivent être les plus stupides de tous les animaux, car ils ne peuvent avoir aucune connoissance de la forme des corps, puisqu'ils n'ont aucun moyen de les embrasser; et d'ailleurs l'impression du sentiment doit être très-foible et le sentiment fort obtus, puisqu'ils ne peuvent sentir qu'à travers les écailles. Ainsi tous les animaux dont le corps n'a point d'extrémités qu'on puisse regarder

comme des parties divisées, telles que les bras, les jambes, les pattes, etc. auront beaucoup moins de sentiment par le toucher que les autres. Les serpens sont cependant moins stupides que les poissons, parce que, quoiqu'ils n'aient point d'extrémités, et qu'ils soient recouverts d'une peau dure et écailleuse, ils ont la faculté de plier leur corps en plusieurs sens sur les corps étrangers, et par conséquent de les saisir en quelque façon, et de les toucher beaucoup mieux que ne peuvent le faire les poissons dont le corps ne peut se plier.

Les deux grands obstacles à l'exercice du sens du toucher, sont donc premièrement l'uniformité de la forme du corps de l'animal, ou, ce qui est la même chose, le défaut de parties différentes, divisées et flexibles; et secondement le revêtement de la peau, soit par du poil, de la plume, des écailles, des taies, des coquilles, etc. Plus ce revêtement sera dur et solide, et moins le sentiment du toucher pourra s'exercer; plus au contraire la peau sera fine et déliée, et plus le sentiment sera vif et exquis. Les femmes ont, entre autres avantages sur les hommes, celui d'avoir la peau plus belle et le toucher plus délicat.

Le fœtus dans le sein de la mère a la peau très-déliée; il doit donc sentir vivement toutes les impressions extérieures; mais, comme il nage dans une liqueur, et que les liquides reçoivent et rompent l'action de toutes les causes qui peuvent occasionner des chocs, il ne peut être blessé que rarement et seulement par des coups ou des efforts très-violens: il a donc fort peu d'exercice de cette partie même du toucher, qui ne dépend que de la finesse de la peau et qui est commune à tout le corps; comme il ne fait aucun usage de ses mains, il ne peut avoir de sensations ni acquérir aucune connoissance dans le sein de sa mère, à moins qu'on ne veuille supposer qu'il peut toucher avec ses mains différentes parties de son corps, comme son visage, sa poitrine, ses genoux; car on trouve souvent les mains du fœtus ouvertes ou fermées, appliquées contre son visage.

Dans l'enfant nouveau-né, les mains restent aussi inutiles que dans le fœtus, parce qu'on ne lui donne la liberté de s'en servir qu'au bout de six ou sept semaines; les bras sont emmaillotés avec tout le reste du corps jusqu'à ce terme, et je ne sais pourquoi cette manière est en usage. Il est certain qu'on retarde

retarde par-là le développement de ce sens important, duquel toutes nos connoissances dépendent, et qu'on feroit bien de laisser à l'enfant le libre usage de ses mains dès le moment de sa naissance; il acquerroit plus tôt les prémières notions de la forme des choses; et qui sait jusqu'à quel point ces premières idées influent sur les autres? Un homme n'a peut-être beaucoup plus d'esprit qu'un autre, que pour avoir fait dans sa première enfance un plus grand et un plus prompt usage de ce sens. Dès que les enfans ont la liberté de se servir de leurs mains, ils ne tardent pas à en faire un grand usage; ils cherchent à toucher tout ce qu'on leur présente; on les voit s'amuser et prendre plaisir à manier les choses que leur petite main peut saisir; il semble qu'ils cherchent à connoître la forme des corps en les touchant de tous côtés et pendant un tems considérable: ils s'amusent ainsi, ou plutôt ils s'instruisent de choses nouvelles. Nous-mêmes, dans le reste de la vie, si nous y faisons réflexion, nous amusons-nous autrement qu'en faisant ou en cherchant à faire quelque chose de nouveau?

C'est par le toucher seul que nous pouvons acquérir des connoissances complettes et

réelles; c'est ce sens qui rectifie tous les autres sens, dont les effets ne seroient que des illusions et ne produiroient que des erreurs dans notre esprit, si le toucher ne nous apprenoit à juger. Mais comment se fait le développement de ce sens important? Comment nos premières connoissances arrivent-elles à notre ame? N'avons-nous pas oublié tout ce qui s'est passé dans les ténèbres de notre enfance? Comment retrouverons-nous la première trace de nos pensées? N'y a-t-il pas même de la témérité à vouloir remonter jusques là? Si la chose étoit moins importante, on auroit raison de nous blâmer; mais elle est peut-être plus que toute autre, digne de nous occuper; et ne sait-on pas qu'on doit faire des efforts toutes les fois qu'on veut atteindre à quelque grand objet?

J'imagine donc un homme tel qu'on peut croire qu'étoit le premier homme au moment de la création, c'est-à-dire, un homme dont le corps et les organes seroient parfaitement formés, mais qui s'éveilleroit tout neuf pour lui-même et pour tout ce qui l'environne. Quels seroient ses premiers mouvemens, ses premières sensations, ses premiers jugemens? Si cet homme vouloit nous faire l'histoire de ses premières pensées,

qu'auroit-il à nous dire ? Quelle seroit cette histoire ? Je ne puis me dispenser de le faire parler lui-même, afin d'en rendre les faits plus sensibles : ce récit philosophique, qui sera court, ne sera pas une digression inutile.

Je me souviens de cet instant plein de joie et de trouble, où je sentis pour la première fois ma singulière existence ; je ne savois ce que j'étois, où j'étois, d'où je venois. J'ouvris les yeux ; quel surcroît de sensation ! La lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le cristal des eaux, tout m'occupoit, m'animoit, et me donnoit un sentiment inexprimable de plaisir ; je crus d'abord que tous ces objets étoient en moi et faisoient partie de moi-même.

Je m'affermissois dans cette pensée naissante lorsque je tournai les yeux vers l'astre de la lumière ; son éclat me blessa ; je fermai involontairement la paupière, et je sentis une légère douleur. Dans ce moment d'obscurité je crus avoir perdu presque tout mon être.

Affligé, saisi d'étonnement, je pensois à ce grand changement, quand tout à coup j'entends des sons ; le chant des oiseaux, le murmure des airs formoient un concert dont la douce impression me remuoit jusqu'au fond

de l'ame ; j'écoutai long-tems, et je me persuadai bientôt que cette harmonie étoit moi.

Attentif, occupé tout entier de ce nouveau genre d'existence, j'oubliois déjà la lumière, cette autre partie de mon être que j'avois connue la première, lorsque je rouvris les yeux. Quelle joie de me retrouver en possession de tant d'objets brillans! Mon plaisir surpassa tout ce que j'avois senti la première fois, et suspendit pour un tems le charmant effet des sons.

Je fixai mes regards sur mille objets divers; je m'aperçus bientôt que je pouvois perdre et retrouver ces objets, et que j'avois la puissance de détruire et de reproduire à mon gré cette belle partie de moi-même; et quoiqu'elle me parût immense en grandeur par la quantité des accidens de lumière et par la variété des couleurs, je crus reconnoître que tout étoit contenu dans une portion de mon être.

Je commençois à voir sans émotion, et à entendre sans trouble, lorsqu'un air léger, dont je sentis la fraîcheur, m'apporta des parfums qui me causèrent un épanouissement intime et me donnèrent un sentiment d'amour pour moi-même.

Agité par toutes ces sensations, pressé par les plaisirs d'une si belle et si grande exis-

tence, je me levai tout d'un coup, et je me sentis transporté par une force inconnue.

Je ne fis qu'un pas; la nouveauté de ma situation me rendit immobile; ma surprise fut extrême; je crus que mon existence fuyoit; le mouvement que j'avois fait avoit confondu les objets; je m'imaginois que tout étoit en désordre.

Je portai la main sur ma tête, je touchai mon front et mes yeux, je parcourus mon corps; ma main me parut être alors le principal organe de mon existence; ce que je sentois dans cette partie étoit si distinct et si complet, la jouissance m'en paroissoit si parfaite en comparaison du plaisir que m'avoient causé la lumière et les sons, que je m'attachai tout entier à cette partie solide de mon être, et je sentis que mes idées prenoient de la profondeur et de la réalité.

Tout ce que je touchois sur moi sembloit rendre à ma main sentiment pour sentiment, et chaque attouchement produisoit dans mon ame une double idée.

Je ne fus pas long-tems sans m'apercevoir que cette faculté de sentir étoit répandue dans toutes les parties de mon être; je reconnus bientôt les limites de mon existence, qui m'avoit paru d'abord immense en étendue.

le total de mon être n'étoit encore pour moi-même qu'une existence en confusion.

Profondément occupé de moi, de ce que j'étois, de ce que je pouvois être, les contrariétés que je venois d'éprouver m'humilièrent; plus je réfléchissois, plus il se présentoit de doute : lassé de tant d'incertitudes, fatigué des mouvemens de mon ame, mes genoux fléchirent, et je me trouvai dans une situation de repos. Cet état de tranquillité donna de nouvelles forces à mes sens; j'étois assis à l'ombre d'un bel arbre; des fruits d'une couleur vermeille descendoient en forme de grappe à la portée de ma main, je les touchai légèrement; aussitôt ils se séparèrent de la branche comme la figue s'en sépare dans le tems de sa maturité.

J'avois saisi un de ces fruits, je m'imaginois avoir fait une conquête, et je me glorifiois de la faculté que je sentois, de pouvoir contenir dans ma main un autre être tout entier; sa pesanteur, quoique peu sensible, me parut une résistance animée que je me faisois un plaisir de vaincre.

J'avois approché ce fruit de mes yeux, j'en considérois la forme et les couleurs; une odeur délicieuse me le fit approcher davantage, il se trouva près de mes lèvres; je tirois à longues

inspirations le parfum, et goûtois à longs traits les plaisirs de l'odorat : j'étois intérieurement rempli de cet air embaumé, ma bouche s'ouvrit pour l'exhaler, elle se rouvrit pour en reprendre ; je sentis que je possédois un odorat intérieur plus fin, plus délicat encore que le premier ; enfin je goûtai.

Quelle saveur ! quelle nouveauté de sensation ! Jusques-là je n'avois eu que des plaisirs : le goût me donna le sentiment de la volupté ; l'intimité de la jouissance fit naître l'idée de la possession ; je crus que la substance de ce fruit étoit devenue la mienne, et que j'étois le maître de transformer les êtres.

Flatté de cette idée de puissance, incité par le plaisir que j'avois senti, je cueillis un second et un troisième fruit, et je ne me lassois pas d'exercer ma main pour satisfaire mon goût ; mais une langueur agréable s'emparant peu à peu de tous mes sens, appesantit mes membres et suspendit l'activité de mon âme ; je jugeai de son inaction par la mollesse de mes pensées ; mes sensations émoussées arrondissoient tous les objets, et ne me présentoient que des images foibles et mal terminées : dans cet instant mes yeux, devenus inutiles, se fermèrent ; et ma tête n'étant plus soutenue par la force des

muscles, pencha pour trouver un appui sur le gazon.

Tout fut effacé, tout disparut, la trace de mes pensées fut interrompue, je perdis le sentiment de mon existence : ce sommeil fut profond, mais je ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point encore l'idée du tems, et ne pouvant le mesurer ; mon réveil ne fut qu'une seconde naissance, et je sentis seulement que j'avois cessé d'être.

Cet anéantissement que je venois d'éprouver, me donna quelque idée de crainte, et me fit sentir que je ne devois pas exister toujours.

J'eus une autre inquiétude ; je ne savois si je n'avois pas laissé dans le sommeil quelque partie de mon être ; j'essayai mes sens, je cherchai à me reconnoître.

Mais, tandis que je parcourois des yeux les bornes de mon corps pour m'assurer que mon existence m'étoit demeurée toute entière, quelle fut ma surprise de voir à mes côtés une forme semblable à la mienne ! Je la pris pour un autre moi-même ; loin d'avoir rien perdu pendant que j'avois cessé d'être, je crus m'être doublé.

Je portai ma main sur ce nouvel être, quel saisissement ! ce n'étoit pas moi, mais c'étoit plus que moi, mieux que moi : je crus que mon

existence alloit changer de lieu, et passer toute entière à cette seconde moitié de moi-même.

Je la sentis s'animer sous ma main, je la vis prendre de la pensée dans mes yeux, les siens firent couler dans mes veines une nouvelle source de vie; j'aurois voulu lui donner tout mon être; cette volonté vive acheva mon existence, je sentis naître un sixième sens.

Dans cet instant l'astre du jour, sur la fin de sa course, éteignit son flambeau; je m'aperçus à peine que je perdois le sens de la vue, j'existois trop pour craindre de cesser d'être, et ce fut vainement que l'obscurité où je me trouvai me rappela l'idée de mon premier sommeil (1).

---

(1) Quel magnifique tableau présente ce récit des premières sensations de l'homme, au moment où il sort des mains du Créateur! Quelle riche et majestueuse succession d'idées! Quelle gracieuse fécondité dans l'expression! On oublie aisément que la distinction du sixième sens n'est point due à Buffon: en effet, c'est véritablement créer que de donner aux pensées des autres un développement dont elles ne paroissoient pas susceptibles, et qui en fait la propriété incontestable de l'homme de génie dont elles reçoivent un nouveau jour, et, pour ainsi dire, une nouvelle vie.

Bien avant le tems où Buffon écrivoit, il avoit été

question du sixième sens. Un médecin de la faculté de Paris, appelé Gabriel Lamy, dans un livre qu'il publia en 1677, sous le titre *d'Explication mécanique et physique des fonctions de l'ame sensitive ou des sens, des passions et du mouvement volontaire*, admet huit sens externes dans les animaux parfaits, à cause, dit-il, de leur huit différens organes. Ainsi il ajoute aux cinq sens reconnus, non seulement celui dont il s'agit ici, mais encore les sens de la faim et de la soif. L'organe du sens de la faim est, suivant la théorie de Lamy, l'orifice supérieur de l'estomac, où un suc acide excite les esprits qui y sont contenus, de même que les sucs amers ou salés en excitent d'autres qui causent la soif dans l'œsophage, organe du sens de la soif. SONNINI.

VARIÉTÉS

DANS L'ESPÈCE HUMAINE (1).

TOUT ce que nous avons dit jusqu'ici de la génération de l'homme, de sa formation, de son développement, de son état dans les différens âges de sa vie, de ses sens et de la structure de son corps, telle qu'on la connoît

(1) Trente ans après avoir écrit cet article des variétés de l'epèce humaine, Buffon a publié une addition, dans laquelle il s'exprime de la manière suivante :

« Dans la suite entière de mon ouvrage sur l'Histoire Naturelle, il n'y a peut-être pas un seul des articles qui soit plus susceptible d'additions et même de corrections que celui des variétés de l'espèce humaine; j'ai néanmoins traité ce sujet avec beaucoup d'étendue, et j'y ai donné toute l'attention qu'il mérite; mais on sent bien que j'ai été obligé de m'en rapporter, pour la plupart des faits, aux relations des voyageurs les plus accrédités; malheureusement ces relations fidelles, à de certains égards, ne le sont pas à d'autres; les hommes qui prennent la

par les dissections anatomiques, ne fait encore que l'histoire de l'individu; celle de l'espèce demande un détail particulier, dont les faits principaux ne peuvent se tirer que des variétés qui se trouvent entre les hommes des différens climats. La première, et la plus remarquable de ces variétés, est celle de la

---

peine d'aller voir des choses au loin, croient se dédommager de leurs travaux pénibles en rendant ces choses plus merveilleuses. A quoi bon sortir de son pays si l'on n'a rien d'extraordinaire à présenter ou à dire à son retour? De-là les exagérations, les contes et les récits bizarres dont tant de voyageurs ont souillé leurs écrits en croyant les orner. Un esprit attentif, un philosophe instruit reconnoît aisément les faits purement controuvés qui choquent la vraisemblance ou l'ordre de la Nature; il distingue de même le faux du vrai, le merveilleux du vraisemblable, et se met sur-tout en garde contre l'exagération. Mais, dans les choses qui ne sont que de simple description, dans celles où l'inspection et même le coup d'œil suffiroit pour les désigner, comment distinguer les erreurs qui semblent ne porter que sur des faits aussi simples qu'indifférens? comment se refuser à admettre comme vérités tous ceux que le relateur assure, lorsqu'on n'aperçoit pas la source de ses erreurs, et même qu'on ne devine pas les motifs qui ont pu le déterminer à dire faux? Ce n'est qu'avec le tems que ces sortes d'erreurs peuvent

couleur; la seconde est celle de la forme et de la grandeur, et la troisième est celle du naturel des différens peuples. Chacun de ces objets, considéré dans toute son étendue, pourroit fournir un ample traité; mais nous nous bornerons à ce qu'il y a de plus général et de plus avéré.

être corrigées; c'est-à-dire, lorsqu'un grand nombre de nouveaux témoignages viennent à détruire les premiers. Il y a trente ans que j'ai écrit cet article des variétés de l'espèce humaine; il s'est fait dans cet intervalle de tems plusieurs voyages, dont quelques-uns ont été entrepris et rédigés par des hommes instruits; c'est d'après les nouvelles connoissances qui nous ont été rapportées, que je vais tâcher de réintégrer les choses dans la plus exacte vérité, soit en supprimant quelques faits que j'ai trop légèrement affirmés sur la foi des premiers voyageurs, soit en confirmant ceux que quelques critiques ont impugnés et niés mal à propos ».

J'insérerai ces nouvelles observations de Buffon, en suivant le même ordre qu'il s'est tracé dans son premier article des variétés de l'espèce humaine, de manière que chacune se trouve liée au sujet auquel elle appartient, abstraction faite des trente années qui se sont écoulées entre le premier ouvrage de Buffon et les éclaircissemens qu'il y a ajoutés depuis.

SONNINI.

En parcourant dans cette vue la surface de la terre, et en commençant par le nord, on trouve en Laponie, et sur les côtes septentrionales de la Tartarie, une race d'hommes de petite stature, d'une figure bizarre, dont la physionomie est aussi sauvage que les mœurs. Ces hommes, qui paroissent avoir dégénérés de l'espèce humaine, ne laissent pas que d'être assez nombreux, et d'occuper de très-vastes contrées. Les lapons danois, suédois, moscovites et indépendans; les zembliens, les borandiens, les samoïèdes, les tartares septentrionaux, et peut-être les ostiaques dans l'ancien continent; les groenlandais et les sauvages au nord des esquimaux dans l'autre continent, semblent être tous de la même race qui s'est étendue et multipliée le long des côtes des mers septentrionales dans les déserts et sous un climat inhabitable pour toutes les autres nations. Tous ces peuples ont le visage large et plat (1), le nez camus et écrasé, l'iris de l'œil jaune-brun et

(1) Voyez le voyage de Regnard, tome premier de ses Œuvres, page 169. — Voyez aussi il Genio vagante del conte Aurelio degli Anzi; *in Parma*, 1691; et les voyages du Nord faits par les hollandais.

tirant

tirant sur le noir (1), les paupières retirées vers les tempes (2), les joues extrêmement élevées, la bouche très-grande, le bas du visage étroit, les lèvres grosses et relevées, la voix grêle, la tête grosse, les cheveux noirs et lisses, la peau basanée; ils sont très-petits, trapus quoique maigres: la plupart n'ont que quatre pieds de hauteur, et les plus grands n'en ont que quatre et demi. Cette race est, comme l'on voit, bien différente des autres. Il semble que ce soit une espèce particulière dont tous les individus ne sont que des avortons; car, s'il y a des différences parmi ces peuples, elles ne tombent que sur le plus ou le moins de difformité: par exemple, les borandiens sont encore plus petits que les lapons; ils ont l'iris de l'œil de la même couleur, mais le blanc est d'un jaune plus rougeâtre; ils sont aussi plus basanés, et ils ont les jambes grosses, au lieu que les lapons les ont menues. Les samoïèdes sont plus trapus que les lapons; ils ont la tête plus grosse, le nez plus large et le teint plus obscur, les jambes plus courtes, les genoux plus en

(1) Voyez *Linnæi Fauna Suecica*. Stockholm, 1746, page 1.

(2) Voyez Lamartinière, page 39.

dehors, les cheveux plus longs et moins de barbe. Les groenlandais ont encore la peau plus basanée qu'aucun des autres; ils sont couleur d'olive foncée; on prétend même qu'il y en a parmi eux d'aussi noirs que les éthiopiens. Chez tous ces peuples, les femmes sont aussi laides que les hommes, et leur ressemblent si fort qu'on ne les distingue pas d'abord. Celles du Groenland sont de fort petite taille, mais elles ont le corps bien proportionné; elles ont aussi les cheveux plus noirs et la peau moins douce que les femmes samoïèdes; leurs mamelles sont molles et si longues qu'elles donnent à teter à leurs enfans par-dessus l'épaule; le bout de ces mamelles est noir comme du charbon, et la peau de leur corps est couleur olivâtre très-foncée: quelques voyageurs disent qu'elles n'ont de poil que sur la tête, et qu'elles ne sont pas sujettes à l'évacuation périodique qui est ordinaire à leur sexe; elles ont le visage large, les yeux petits, très-noirs et très-vifs, les pieds courts aussi bien que les mains, et elles ressemblent pour le reste aux femmes samoïèdes. Les sauvages qui sont au nord des esquimaux, et même dans la partie septentrionale de l'île de Terre-Neuve, ressemblent à ces groenlandais; ils sont, comme eux, de

très-petite stature; leur visage est large et plat; ils ont le nez camus, mais les yeux plus gros que les lapons (1).

Non seulement ces peuples se ressemblent par la laideur, la petitesse de la taille, la couleur des cheveux et les yeux, mais ils ont aussi tous à peu près les mêmes inclinations et les mêmes mœurs; ils sont tous également grossiers, superstitieux, stupides. Les lapons-danois ont un gros chat noir auquel ils disent tous leurs secrets, et qu'ils consultent dans toutes leurs affaires, qui se réduisent à savoir s'il faut aller ce jour-là à la chasse ou à la pêche. Chez les lapons-suédois il y a dans chaque famille un tambour pour consulter le diable; et quoiqu'ils soient robustes et grands coureurs, ils sont si peureux qu'on n'a jamais pu les faire aller à la guerre. Gustave Adolphe avoit entrepris d'en faire un régiment, mais il ne put jamais en venir à bout; il semble qu'ils ne peuvent vivre que dans leur pays et à leur façon. Ils se servent, pour courir sur la neige, de patins fort épais de bois de sapin, longs d'environ deux aunes et larges d'un demi-pied; ces patins sont re-

(1) Voyez le Recueil des voyages du nord, 1716, tome I, page 130; et tome III, page 6.

levés en pointes sur le devant, et percés dans le milieu pour y passer un cuir qui tient le pied ferme et immobile; ils courent sur la neige avec tant de vîtesse qu'ils attrapent aisément les animaux les plus légers à la course; ils portent un bâton ferré, pointu d'un bout et arrondi de l'autre; ce bâton leur sert à se mettre en mouvement, à se diriger, se soutenir, s'arrêter, et aussi à percer les animaux qu'ils poursuivent à la course : ils descendent avec ces patins les fonds les plus précipités, et montent les montagnes les plus escarpées. Les patins dont se servent les samoïèdes, sont bien plus courts et n'ont que deux pieds de longueur. Chez les uns et les autres, les femmes s'en servent comme les hommes; ils ont aussi tous l'usage de l'arc, de l'arbalète; et on prétend que les lapons-moscovites lancent un javelot avec tant de force et de dextérité, qu'ils sont sûrs de mettre à trente pas dans un blanc de la largeur d'un écu, et qu'à cet éloignement ils perceroient un homme d'outre en outre; ils vont tous à la chasse de l'hermine, du loup-cervier, du renard, de la martre, pour en avoir les peaux, et ils changent ces pelleteries contre de l'eau-de-vie et du tabac qu'ils aiment beaucoup. Leur nourriture est du poisson sec, de la chair de

renne ou d'ours; leur pain n'est que de la farine d'os de poisson broyés, mêlée avec de l'écorce tendre de pin ou de bouleau; la plupart ne font aucun usage de sel; leur boisson est de l'huile de baleine et de l'eau, dans laquelle ils laissent infuser des grains de genièvre. Ils n'ont, pour ainsi dire, aucune idée de religion ni d'un Être suprême; la plupart sont idolâtres, et tous sont très-superstitieux; ils sont plus grossiers que sauvages, sans courage, sans respect pour soi-même: ce peuple abject n'a de mœurs qu'assez pour être méprisé. Ils se baignent nus et tous ensemble, filles et garçons, mère et fils, frères et sœurs, et ne craignent point qu'on les voie dans cet état; en sortant de ces bains extrêmement chauds, ils vont se jeter dans une rivière très-froide. Ils offrent aux étrangers leurs femmes et leurs filles, et tiennent à grand honneur qu'on veuille bien coucher avec elles: cette coutume est également établie chez les samoïèdes, les borandiens, les lapons et les groenlandais. Les lapones sont habillées l'hiver de peaux de rennes, et l'été, de peaux d'oiseaux qu'elles ont écorchés; l'usage du linge leur est inconnu. Les zembliennes ont le nez et les oreilles percées pour porter des pendans de pierre bleue; elles se

font aussi des raies bleues au front et au menton; leurs maris se coupent la barbe en rond, et ne portent point de cheveux. Les groenlandaises s'habillent de peaux de chiens de mer; elles se peignent aussi le visage de bleu et de jaune, et portent des pendans d'oreilles. Tous vivent sous terre ou dans des cabanes presqu'entièrement enterrées et couvertes d'écorces d'arbres ou d'os de poisson : quelques-uns font des tranchées souterraines pour communiquer de cabane en cabane, chez leurs voisins, pendant l'hiver. Une nuit de plusieurs mois les oblige à conserver de la lumière dans ce séjour par des espèces de lampes qu'ils entretiennent avec la même huile de baleine qui leur sert de boisson. L'été, ils ne sont guères plus à leur aise que l'hiver; car ils sont obligés de vivre continuellement dans une épaisse fumée; c'est le seul moyen qu'ils aient imaginé pour se garantir de la piquure des moucherons, plus abondans peut-être dans ce climat glacé qu'ils ne le sont dans les pays les plus chauds. Avec cette manière de vivre, si dure et si triste, ils ne sont presque jamais malades, et ils parviennent tous à une vieillesse extrême : les vieillards sont même si vigoureux qu'on a peine à les distinguer d'avec les jeunes; la

seule incommodité à laquelle ils soient sujets, et qui est fort commune parmi eux, est la cécité ; comme ils sont continuellement éblouis par l'éclat de la neige pendant l'hiver, l'automne et le printems, et toujours aveuglés par la fumée pendant l'été, la plupart perdent les yeux en avançant en âge.

Les samoïèdes, les zembliens, les borandiens, les lapons, les groenlandais et les sauvages du nord, au dessus des esquimaux, sont donc tous des hommes de même espèce, puisqu'ils se ressemblent par la forme, par la taille, par la couleur, par les mœurs, et même par la bizarrerie des coutumes ; celle d'offrir aux étrangers leurs femmes, et d'être fort flattés qu'on veuille bien en faire usage, peut venir de ce qu'ils connoissent leur propre difformité, et la laideur de leurs femmes ; et ils trouvent apparemment moins laides celles que les étrangers n'ont pas dédaignées : ce qu'il y a de certain, c'est que cet usage est général chez tous ces peuples, qui sont cependant fort éloignés les uns des autres, et même séparés par une grande mer, et qu'on le retrouve chez les tartares de Crimée, chez les calmouks, et plusieurs autres peuples de Sibérie et de Tartarie, qui sont presqu'aussi laids que ces peuples du

nord; au lieu que dans toutes les nations voisines, comme à la Chine, en Perse (1); où les femmes sont belles, les hommes sont jaloux à l'excès.

En examinant tous les peuples voisins de cette longue bande de terre qu'occupe la race lapone, on trouvera qu'ils n'ont aucun rapport avec cette race; il n'y a que les ostiaques et les tonguses qui leur ressemblent; ces peuples touchent aux samoïèdes, du côté du midi et du sud-est. Les samoïèdes et les borandiens ne ressemblent point aux russiens; les lapons ne ressemblent en aucune façon aux finois, aux goths, aux danois, aux norvégiens; les groenlandais sont tout aussi différens des sauvages du Canada; ces autres peuples sont grands, bien faits, et quoiqu'ils soient assez différens entre eux, ils le sont infiniment plus des lapons. Mais les ostiaques semblent être des samoïèdes un peu moins laids et moins raccourcis que les

(1) La Boulaye dit qu'après la mort des femmes du schach, l'on ne sait où elles sont enterrées, afin de lui ôter tout sujet de jalousie; de même que les anciens égyptiens ne vouloient point faire embaumer leurs femmes, que quatre ou cinq jours après leur mort, de crainte que les chirurgiens n'eussent quelque tentation. (Voyage de la Boulaye, page 110.)

autres, car ils sont petits et mal faits (1); ils vivent de poisson ou de viande crue, ils mangent la chair de toutes les espèces d'animaux sans aucun apprêt; ils boivent plus volontiers du sang que de l'eau; ils sont pour la plupart idolâtres et errans, comme les lapons et les samoïèdes; enfin ils me paroissent faire la nuance entre la race lapone et la race tartare; ou, pour mieux dire, les lapons, les samoïèdes, les borandiens, les zembliens, et peut-être les groenlandais et les pigmées du nord de l'Amérique, sont des tartares dégénérés autant qu'il est possible; les ostiaques sont des tartares qui ont moins dégénéré; les tonguses encore moins que les ostiaques, parce qu'ils sont moins petits et moins mal faits, quoique tout aussi laids. Les samoïèdes et les lapons sont environ sous le 68 ou 69e dégré de latitude; mais les ostiaques et les tonguses habitent sous le 60e dégré; les tartares, qui sont au 55e dégré le long du Volga, sont grossiers, stupides et brutaux; ils ressemblent aux tonguses, qui n'ont, comme eux,

(1) Voyez le voyage d'Evertisbrand, pages 212, 217, etc. et les nouveaux Mémoires sur l'état de la Russie, 1725, tome I, page 270.

presque aucune idée de religion ; ils ne veulent pour femmes que des filles qui ont eu commerce avec d'autres hommes.

M. Klingstedt, dans un mémoire imprimé en 1762, prétend que je me suis trompé : 1° en ce que les zembliens n'existent qu'en idée. Il est certain, dit-il, que le pays qu'on appelle la *nova Zembla*, ce qui signifie, en langue russe, *nouvelle terre*, n'a guère d'habitans. Mais, pour peu qu'il y en ait, ne doit-on pas les appeler *zembliens ?* D'ailleurs, les voyageurs hollandais les ont décrits, et en ont même donné les portraits gravés ; ils ont fait un grand nombre de voyages dans cette nouvelle Zemble, et y ont hiverné dès 1596, sur la côte orientale à quinze dégrés du pôle ; ils font mention des animaux et des hommes qu'ils y ont rencontrés : je ne me suis donc pas trompé, et il est plus que probable que c'est M. Klingstedt qui se trompe lui-même à cet égard. Néanmoins je vais rapporter les preuves qu'il donne de son opinion.

« La nouvelle Zemble est une île séparée du continent par le détroit de Waigats, sous le soixante-onzième dégré, et qui s'étend en ligne droite vers le nord jusqu'au soixante-

quinzième...... L'île est séparée dans son milieu par un canal ou détroit qui la traverse dans toute son étendue, en tournant vers le nord-ouest, et qui tombe dans la mer du nord, du côté de l'occident, sous le soixante-treizième dégré trois minutes de latitude. Ce détroit coupe l'île en deux portions presqu'égales; on ignore s'il est quelquefois navigable; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on l'a toujours trouvé couvert de glaces. Le pays de la nouvelle Zemble, du moins autant qu'on en connoît, est tout à fait désert et stérile; il ne produit que très-peu d'herbes, et il est entièrement dépourvu de bois, jusque-là même qu'il manque de brossailles; il est vrai que personne n'a encore pénétré dans l'intérieur de l'île au-delà de cinquante ou soixante verstes, et que par conséquent on ignore si, dans cet intérieur, il n'y a pas quelque terroir plus fertile, *et peut-être des habitans*; mais, comme les côtes sont fréquentées tour à tour, et depuis plusieurs années, par un grand nombre de gens que la pêche y attire, sans qu'on ait jamais découvert la moindre trace d'habitans, et qu'on a remarqué qu'on n'y trouve d'autres animaux que ceux qui se nourrissent des poissons que la mer jette

sur le rivage, ou bien de mousse, tels que les ours blancs, les renards blancs et les rennes, et peu de ces autres animaux qui se nourrissent de baies, de racines et bourgeons de plantes et de brossailles; il est très-probable que le pays ne renferme point d'habitans, et qu'il est aussi peu fourni de bois dans l'intérieur que sur les côtes. On doit donc présumer que le petit nombre d'hommes, que quelques voyageurs disent y avoir vus, n'étoient pas des naturels du pays, mais des étrangers qui, pour éviter la rigueur du climat, s'étoient habillés comme les samoïèdes, parce que les russes ont coutume, dans ces voyages, de se couvrir d'habillemens à la façon des samoïèdes.

» Le froid de la nouvelle Zemble est très-modéré, en comparaison de celui de Spitzberg; dans cette dernière île, on ne jouit, pendant les mois de l'hiver, d'aucune lueur ou crépuscule; ce n'est qu'à la seule position des étoiles, qui sont continuellement visibles, qu'on peut distinguer le jour, de la nuit; au lieu que dans la nouvelle Zemble on les distingue par une foible lumière qui se fait toujours remarquer aux heures du midi, même dans les tems où le soleil n'y paroît point.

» Ceux qui ont le malheur d'être obligés d'hiverner dans la nouvelle Zemble, ne périssent pas, comme on le croit, par l'excès du froid, mais par l'effet des brouillards épais et mal sains, occasionnés souvent par la putréfaction des herbes et des mousses du rivage de la mer, lorsque la gelée tarde trop à venir.

» On sait, par une ancienne tradition, qu'il y a eu quelques familles qui se réfugièrent et s'établirent avec leurs femmes et enfans dans la nouvelle Zemble, du tems de la destruction de Nowogorod. Sous le règne du czar Iwan Wasilewitz, un paysan serf, échappé, appartenant à la maison des Stroganows, s'y étoit aussi retiré avec sa femme et ses enfans, et les russes connoissent encore jusqu'à présent les endroits où ces gens-là ont demeuré, et les indiquent par leurs noms; mais les descendans de ces malheureuses familles ont tous péri en un même tems, apparemment par l'infection des mêmes brouillards ».

On voit, par ce récit de M. Klingstedt, que les voyageurs ont rencontré des hommes dans la nouvelle Zemble; dès-lors, n'ont-

ils pas dû prendre ces hommes pour les naturels du pays, puisqu'ils étoient vêtus à peu près comme les samoïèdes ? Ils auront donc appelé *zembliens* ces hommes qu'ils ont vus dans la Zemble : cette erreur, si c'en est une, est fort pardonnable; car, cette île étant d'une grande étendue et très-voisine du continent, l'on aura bien de la peine à se persuader qu'elle fût entièrement inhabitée avant l'arrivée de ce paysan russe. . . . .

2°. M. Klingstedt dit, *que je ne parois pas mieux fondé à l'égard des borandiens, dont on ignore jusqu'au nom même dans tout le nord, et que l'on pourroit d'ailleurs reconnoître difficilement à la description que j'en donne*. Ce dernier reproche ne doit pas tomber sur moi; si la description des borandiens, donnée par les voyageurs hollandais, dans le Recueil des voyages du nord, n'est pas assez détaillée pour qu'on puisse reconnoître ce peuple, ce n'est pas ma faute; je n'ai pu rien ajouter à leurs indications. Il en est de même à l'égard du nom, je ne l'ai point imaginé ; je l'ai trouvé, non seulement dans ce Recueil de voyages que M. Klingstedt auroit dû consulter, mais encore sur des cartes et sur les globes

anglais de M. Senex, membre de la société royale de Londres, dont les ouvrages ont la plus grande réputation, tant pour l'exactitude que pour la précision. Je ne vois donc pas jusqu'à présent que le témoignage négatif de M. Klingstedt seul, doive prévaloir contre les témoignages positifs des auteurs que je viens de citer. Mais, pour le mettre plus à portée de reconnoître les borandiens, je lui dirai que ce peuple dont il nie l'existence, occupe néanmoins un vaste terrain, qui n'est guère qu'à deux cents lieues d'Archangel à l'orient; que la bourgade de Boranda, qui a pris ou donné le nom du pays, est située à vingt-deux dégrés du pôle, sur la côte occidentale d'un petit golfe, dans lequel se décharge la grande rivière de Petzora; que ce pays habité par les borandiens, est borné au nord par la mer Glaciale, vis-à-vis l'île de Kolgo, et les petites îles Toxar et Maurice; au couchant, il est séparé des terres de la province de Jugori, par d'assez hautes montagnes; au midi, il confine avec les provinces de Zirania et de Permia; et au levant, avec les provinces de Condoria et de Montizar, lesquelles confinent elles-mêmes avec les pays des samoïèdes. Je pourrois encore

ajouter qu'indépendamment de la bourgade de Boranda, il existe dans ce pays plusieurs autres habitations remarquables, telles que Ustzilma, Nicolaï, Issemskaia, et Petzora; qu'enfin ce même pays est marqué sur plusieurs cartes par le nom de *Petzora sive Borandai*. Je suis étonné que M. Klingstedt et M. de Voltaire qui l'a copié, aient ignoré tout cela, et m'aient également reproché d'avoir décrit un peuple imaginaire, et dont on ignoroit même le nom. M. Klingstedt a demeuré pendant plusieurs années à Archangel, où les lapons-moscovites et les samoïèdes viennent, dit-il, tous les ans en assez grand nombre avec leurs femmes et enfans, et quelquefois même avec leurs rennes, pour y amener des huiles de poisson; il semble dès-lors qu'on devroit s'en rapporter à ce qu'il dit sur ces peuples, et d'autant plus qu'il commence sa critique par ces mots : *M. de Buffon qui s'est acquis un si grand nom dans la république des Lettres, et au mérite distingué duquel je rends toute la justice qui lui est dûe, se trompe, etc.* L'éloge, joint à la critique, la rend plus plausible; en sorte que M. de Voltaire et quelques autres personnes qui ont écrit d'après M. Klingstedt, ont eu quelque

quelque raison de croire que je m'étois en effet trompé sur les trois points qu'il me reproche. Néanmoins je crois avoir démontré que je n'ai fait aucune erreur au sujet des zembliens, et que je n'ai dit que la vérité au sujet des borandiens. Lorsqu'on veut critiquer quelqu'un dont on estime les ouvrages, et dont on fait l'éloge, il faut au moins s'instruire assez pour être de niveau avec l'auteur que l'on attaque. Si M. Klingstedt eût seulement parcouru tous les voyages du nord dont j'ai fait l'extrait, s'il eût recherché les journaux des voyageurs hollandais, et les globes de M. Senex, il auroit reconnu que je n'ai rien avancé qui ne fût bien fondé. S'il eût consulté la géographie du roi Ælfred, ouvrage écrit sur les témoignages des anciens voyageurs Othère et Wulfstant (1), il auroit vu que les peuples que j'ai nommés *borandiens* d'après les indications modernes, s'appeloient anciennement *beormas* ou *boranas*, dans le tems de ce roi géographe;

(1) Voyez la traduction d'Orosius, par le roi Ælfred. Note sur le premier chapitre du premier livre, par M. Forster, de la société royale de Londres, 1773, in-8, pages 241 et suiv.

que de boranas on dérive aisément boranda, et que c'est par conséquent le vrai et ancien nom de ce même pays qu'on appelle à présent *Petzora*, lequel est situé entre les lapons-moscovites et les samoïèdes, dans la partie de la terre coupée par le cercle polaire, et traversée dans sa longueur, du midi au nord, par le fleuve Petzora. Si l'on ne connoît pas maintenant à Archangel le nom des borandiens, il ne falloit pas en conclure que c'étoit un peuple imaginaire, mais seulement un peuple dont le nom avoit changé; ce qui est souvent arrivé, non-seulement pour les nations du nord, mais pour plusieurs autres, comme nous aurons occasion de le remarquer dans la suite, même pour les peuples d'Amérique, quoiqu'il n'y ait pas deux cents ou deux cents cinquante ans qu'on ait imposé ces noms, qui ne subsistent plus aujourd'hui (1).

3°. M. Klingstedt assure que j'ai avancé *une chose destituée de tout fondement*, *lorsque je prends pour une même nation les*

(1) Un exemple remarquable de ces changemens de nom, c'est que l'Écosse s'appeloit *Iraland* ou *Irland* dans ce même tems où les borandiens ou borandas étoient nommés *beormas* ou *boranas*.

lapons, les samoïèdes et tous les peuples tartares du nord, puisqu'il ne faut que faire attention à la diversité des physionomies, des mœurs et du langage même de ces peuples, pour se convaincre qu'ils sont d'une race différente, comme j'aurai, dit-il, *occasion de le prouver dans la suite*. Ma réponse à cette troisième imputation sera satisfaisante pour tous ceux qui, comme moi, ne cherchent que la vérité : je n'ai pas pris pour une même nation les lapons, les samoïèdes et les tartares du nord, puisque je les ai nommés et décrits séparément ; que je n'ai pas ignoré que leurs langues étoient différentes, et que j'ai exposé en particulier leurs usages et leurs mœurs ; mais ce que j'ai seulement prétendu, et que je soutiens encore, c'est que tous ces hommes du cercle arctique, sont à peu près semblables entre eux ; que le froid et les autres influences de ce climat les ont rendus très-différens des peuples de la zone tempérée ; qu'indépendamment de leur courte taille, ils ont tant d'autres rapports de ressemblance entre eux, qu'on peut les considérer comme étant d'une même nature ou d'une même *race qui s'est étendue et multipliée le long des côtes des mers septentrionales, dans des déserts, et sous un*

climat inhabitable pour toutes les autres nations (1). J'ai pris ici, comme l'on voit, le mot de race dans le sens le plus étendu, et M. Klingstedt le prend au contraire dans le sens le plus étroit; ainsi sa critique porte à faux. Les grandes différences qui se trouvent entre les hommes, dépendent de la diversité des climats ; c'est dans ce point de vue général qu'il faut saisir ce que j'en ai dit ; et, dans ce point de vue, il est très-certain que non seulement les lapons, les borandiens, les samoïèdes et les tartares du nord de notre continent, mais encore les groenlandais et les esquimaux de l'Amérique, sont tous des hommes dont le climat a rendu les races semblables ; des hommes d'une nature également rapetissée, dégénérée, et qu'on peut dès-lors regarder comme ne faisant qu'une seule et même race dans l'espèce humaine.

Maintenant que j'ai répondu à ces critiques, auxquelles je n'aurois fait aucune attention, si des gens célèbres par leurs talens ne les eussent pas copiées, je vais rendre compte des connoissances particulières que nous

---

(1) Voyez ci-devant.

devons à M. Klingstedt, au sujet de ces peuples du nord.

« Selon lui, le nom de samoïède n'est connu que depuis environ cent ans. Le commencement des habitations des samoïèdes se-trouve au-delà de la rivière de Mezène, à trois ou quatre cents verstes d'Archangel... Cette nation sauvage, qui n'est pas nombreuse, occupe néanmoins l'étendue de plus de trente dégrés en longitude, le long des côtés de l'Océan du nord et de la mer Glaciale, entre les soixante-sixième et soixante-dixième dégrés de latitude, à compter depuis la rivière de Mezène jusqu'au fleuve Jeniscé, et peut-être plus loin. »

J'observerai qu'il y a trente dégrés environ de longitude, pris sur le cercle polaire, depuis le fleuve Jeniscé jusqu'à celui de Petzora; ainsi, les samoïèdes ne se trouvent en effet qu'après les borandiens, lesquels occupent ou occupoient ci-devant la contrée de Petzora. On voit que le témoignage même de M. Klingstedt confirme ce que j'ai avancé, et prouve qu'il falloit en effet distinguer les borandiens, autrement les habitans naturels du district de Petzora, des samoïèdes qui sont au-delà, du côté de l'orient.

« Les samoïèdes, dit M. Klingstedt, sont

communément d'une taille au dessous de la moyenne; ils ont le corps dur et nerveux, d'une structure large et carrée, les jambes courtes et menues, les pieds petits, le cou court et la tête grosse à proportion du corps, le visage aplati, les yeux noirs, et l'ouverture des yeux petite, mais alongée; le nez tellement écrasé, que le bout en est à peu près au niveau de l'os de la mâchoire supérieure, qu'ils ont très-forte et élevée; la bouche grande et les lèvres minces. Leurs cheveux, noirs comme le jais, sont extrêmement durs, fort lisses et pendans sur leurs épaules; leur teint est d'un brun fort jaunâtre, et ils ont les oreilles grandes et rehaussées. Les hommes n'ont que très-peu ou point de barbe ni de poil, qu'ils s'arrachent, ainsi que les femmes, sur toutes les parties du corps. On marie les filles dès l'âge de dix ans, et souvent elles sont mères à onze ou douze ans; mais, passé l'âge de trente ans, elles cessent d'avoir des enfans. La physionomie des femmes ressemble parfaitement à celle des hommes, excepté qu'elles ont les traits un peu moins grossiers, le corps plus mince, les jambes plus courtes et les pieds très-petits; elles sont sujettes, comme les autres femmes, aux évacuations périodiques, mais foible-

ment et en très-petite quantité; toutes ont les mamelles plates et petites, molles en tout tems, lors même qu'elles sont encore pucelles; et le bout de ces mamelles est toujours noir comme du charbon, défaut qui leur est commun avec les lapones. »

Cette description de M. Klingstedt s'accorde avec celle des autres voyageurs qui ont parlé des samoïèdes, et avec ce que j'en ai dit moi-même; elle est seulement plus détaillée et paroît plus exacte; c'est ce qui m'a engagé à la rapporter ici. Le seul fait qui me semble douteux, c'est que, dans un climat aussi froid, les femmes soient mûres d'aussi bonne heure; si, comme le dit cet auteur, elles produisent communément dès l'âge de onze ou douze ans, il ne seroit pas étonnant qu'elles cessent de produire à trente ans; mais j'avoue que j'ai peine à me persuader ces faits, qui me paroissent contraires à une vérité générale et bien constatée; c'est que plus les climats sont chauds, et plus la production des femmes est précoce, comme toutes les autres productions de la Nature.

M. Klingstedt dit encore, dans la suite de son mémoire, que les samoïèdes ont la vue perçante, l'ouïe fine et la main sûre; qu'ils tirent de l'arc avec une justesse admirable;

qu'ils sont d'une légèreté extraordinaire à la course, et qu'ils ont au contraire le goût grossier, l'odorat foible, le tact rude et émoussé.

« La chasse leur fournit leur nourriture ordinaire en hiver, et la pêche en été; leurs rennes sont leurs seules richesses; ils en mangent la chair toujours crue, et en boivent avec délices le sang tout chaud; ils ne connoissent point l'usage d'en tirer le lait; ils mangent aussi le poisson cru. Ils se font des tentes couvertes de peaux de rennes, et les transportent souvent d'un lieu à un autre: ils n'habitent pas sous terre, comme quelques écrivains l'ont assuré; ils se tiennent toujours éloignés à quelque distance les uns des autres, sans jamais former de société. Ils donnent des rennes pour avoir les filles dont ils font leurs femmes; il leur est permis d'en avoir autant qu'il leur plaît; la plupart se bornent à deux femmes, et il est rare qu'ils en aient plus de cinq : il y a des filles pour lesquelles ils paient au père cent, et jusqu'à cent cinquante rennes; mais ils sont en droit de renvoyer leurs femmes et de reprendre leurs rennes, s'ils ont lieu d'en être mécontens. Si la femme confesse qu'elle a eu commerce avec quelque homme de nation étrangère,

ils la renvoient immédiatement à ses parens; ainsi ils n'offrent pas, comme le dit M. de Buffon, leurs femmes et leurs filles aux étrangers. »

Je l'ai dit, en effet, d'après les témoignages d'un si grand nombre de voyageurs, que le fait ne me paroissoit pas douteux. Je ne sais même si M. Klingstedt est en droit de nier ces témoignages, n'ayant vu des samoïèdes, que ceux qui viennent à Archangel, ou dans les autres lieux de la Russie, et n'ayant pas parcouru leur pays comme les voyageurs dont j'ai tiré les faits que j'ai rapportés fidèlement. Dans un peuple sauvage, stupide et grossier, tel que M. Klingstedt peint lui-même ces samoïèdes, lesquels ne font jamais de société, qui prennent des femmes en tel nombre qu'il leur plaît, qui les renvoient lorsqu'elles déplaisent, seroit-il étonnant de les voir offrir au moins celles-ci aux étrangers? Y a-t-il, dans un tel peuple, des lois communes, des coutumes constantes? Les samoïèdes, voisins de Jeniscé, se conduisent-ils comme ceux des environs de Petzora, qui sont éloignés de plus de quatre cents lieues? M. Klingstedt n'a vu que ces derniers, il n'a jugé que sur leur rapport. Néanmoins ces samoïèdes occidentaux ne

connoissent pas ceux qui sont à l'orient, et n'ont pu lui en donner de justes informations; et je persiste à m'en rapporter aux témoignages précis des voyageurs qui ont parcouru tout le pays : je puis donner un exemple à ce sujet, que M. Klingstedt ne doit pas ignorer; car je le tire des voyageurs russes. Au nord de Kamtschatka, sont les koriaques sédentaires et fixes, établis sur toute la partie supérieure du Kamtschatka, depuis la rivière Ouka jusqu'à celle d'Anadir; ces koriaques sont bien plus semblables aux kamtschatkales, que les koriaques errans, qui en diffèrent beaucoup par les traits et par les mœurs. Ces koriaques errans, tuent leurs femmes et leurs amans, lorsqu'ils les surprennent en adultère ; au contraire, les koriaques fixes offrent, par politesse, leurs femmes aux étrangers, et ce seroit une injure de leur refuser de prendre leur place dans le lit conjugal (1). Ne peut-il pas en être de même chez les samoïèdes, dont d'ailleurs les usages et les mœurs sont à peu près les mêmes que ceux des koriaques?

---

(1) Hist. génér. des voyages, vol. XIX, in-4, page 350.

Voici maintenant ce que M. Klingstedt dit au sujet des lapons :

« Ils ont la physionomie semblable à celle des finois, dont on ne peut guère les distinguer, excepté qu'*ils ont l'os de la mâchoire supérieure un peu plus fort et plus élevé*; outre cela, ils ont les yeux bleus, gris et noirs, ouverts et formés comme ceux des autres nations de l'Europe; leurs cheveux sont de différentes couleurs, quoiqu'ils tirent ordinairement sur le brun foncé et sur le noir; ils ont le corps robuste et bien fait; les hommes ont la barbe fort épaisse et du poil, ainsi que les femmes, sur toutes les parties du corps où la nature en produit ordinairement; ils sont, pour la plupart, d'une *taille au dessous de la médiocre* : enfin, comme il y a beaucoup d'affinité entre leur langue et celle des finois, au lieu qu'à cet égard, ils diffèrent entièrement des samoïèdes, c'est une preuve évidente que ce n'est qu'aux finois que les lapons doivent leur origine. Quant aux samoïèdes, ils descendent sans doute de quelque race tartare des anciens habitans de Sibérie.... On a débité beaucoup de fables au sujet des lapons; par exemple, on a dit qu'ils lancent le javelot avec une adresse extraordinaire, et il

est pourtant certain, qu'au moins à présent, ils en ignorent entièrement l'usage, de même que celui de l'arc et des flèches ; ils ne se servent que de fusils dans leurs chasses. La chair d'ours ne leur sert jamais de nourriture ; ils ne mangent rien de cru, pas même le poisson ; mais c'est ce que font toujours les samoïèdes : ceux-ci ne font aucun usage de sel, au lieu que les lapons en mettent dans tous leurs alimens. Il est encore faux qu'ils fassent de la farine avec des os de poisson broyés ; c'est ce qui n'est en usage que chez quelques finois, habitans de Carélie ; au lieu que les lapons ne se servent que de cette substance douce et tendre, ou de cette pellicule fine et déliée, qui se trouve sous l'écorce du sapin, et dont ils font provision au mois de mai : après l'avoir bien fait sécher, ils la réduisent en poudre, et en mêlent avec de la farine, dont ils font leur pain. L'huile de baleine ne leur sert jamais de boisson ; mais il est vrai qu'ils emploient aux apprêts de leurs poissons, l'huile fraîche qu'on tire des foies et des entrailles de la morue ; huile qui n'est point dégoûtante, et n'a aucune mauvaise odeur tant qu'elle est fraîche. Les hommes et les femmes portent des chemises ; le reste de

leurs habillemens est semblable à celui des samoïèdes, qui ne connoissent point l'usage du linge.... Dans plusieurs relations il est fait mention des lapons indépendans, quoique je ne sache guère qu'il y en ait, à moins qu'on ne veuille faire passer pour tels un petit nombre de familles établies sur les frontières, qui se trouvent dans l'obligation de payer le tribut à trois souverains. Leurs chasses et leurs pêches, dont ils vivent uniquement, demandent qu'ils changent souvent de demeure; ils passent, sans façon, d'un territoire à l'autre: d'ailleurs, c'est la seule race de lapons entièrement semblables aux autres, qui n'aient pas encore embrassé le christianisme, et qui tiennent encore beaucoup du sauvage: ce n'est que chez eux que se trouvent la poligamie et des usages superstitieux.... Les finois ont habité, dans les tems reculés, la plus grande partie des contrées du nord. »

En comparant ce récit de M. Klingstedt, avec les relations des voyageurs et des témoins qui l'ont précédé, il est aisé de reconnoître que, depuis environ un siècle, les lapons se sont en partie civilisés: ceux que l'on appelle *lapons-moscovites*, et qui sont les seuls qui fréquentent Archangel, les

seuls par conséquent, que M. Klingstedt ait vus, ont adopté en entier la religion, et, en partie, les mœurs russes; il y a eu par conséquent des alliances et des mélanges. Il n'est donc pas étonnant qu'ils n'aient plus aujourd'hui les mêmes superstitions, les mêmes usages bizarres qu'ils avoient dans le tems des voyageurs qui ont écrit; on ne doit donc pas les accuser d'avoir débité des fables: ils ont dit, et j'ai dit d'après eux, ce qui étoit alors, et ce qui est encore chez les lapons sauvages; on n'a pas trouvé, et l'on ne trouve pas chez eux, des yeux bleus et de belles femmes; et si l'auteur en a vu parmi les lapons qui viennent à Archangel, rien ne prouve mieux le mélange qui s'est fait avec les autres nations; car les suédois et les danois ont aussi policé leurs plus proches voisins lapons; et, dès que la religion s'établit et devient commune à deux peuples, tous les mélanges s'ensuivent, soit au moral pour les opinions, soit au physique pour les actions.

Tout ce que nous avons dit d'après les relations faites il y a quatre-vingts ou cent ans, ne doit donc s'appliquer qu'aux lapons qui n'ont pas embrassé le christianisme; leurs races sont encore pures, et leurs

figures telles que nous les avons présentées. Les lapons, dit M. Klingstedt, ressemblent, par la physionomie, aux autres peuples de l'Europe, et particulièrement aux finois, à l'exception que les lapons ont les os de la mâchoire supérieure plus élevés. Ce dernier trait les rejoint aux samoïèdes; leur taille, au dessous de la médiocre, les y réunit encore, ainsi que leurs cheveux noirs, ou d'un brun foncé; ils ont du poil et de la barbe, parce qu'ils ont perdu l'usage de se l'arracher, comme font les samoïèdes. Le teint des uns et des autres est de la même couleur; les mamelles des femmes également molles, et les mamelons également noirs dans les deux nations. Les habillemens y sont les mêmes; le soin des rennes, la chasse, la pêche, la stupidité et la paresse la même. J'ai donc bien le droit de persister à dire que les lapons et les samoïèdes ne sont qu'une seule et même espèce ou race d'hommes, très-différente de ceux de la zone tempérée.

Si l'on prend la peine de comparer la relation récente de M. Hœgstrœm avec le récit de M. Klingstedt, on sera convaincu que, quoique les usages des lapons aient un peu varié, ils sont néanmoins les mêmes en gé-

néral qu'ils étoient jadis, et tels que les premiers relateurs les ont représentés.

« Ils sont, dit M. Hœgstrœm, d'une petite taille, d'un teint basané....... Les femmes, dans le tems de leurs maladies périodiques, se tiennent à la porte des tentes, et mangent seules.... Les lapons furent, de tout tems, des hommes pasteurs; ils ont de grands troupeaux de rennes, dont ils font leur nourriture principale; il n'y a guère de familles qui ne consomment au moins un renne par semaine, et ces animaux leur fournissent encore du lait abondamment, dont les pauvres se nourrissent. Ils ne mangent pas par terre comme les groenlandais et les kamtschatkales, mais dans des plats faits de gros drap, ou dans des corbeilles posées sur une table; ils préfèrent, pour leur boisson, l'eau de neige fondue à celle des rivières.... Des cheveux noirs, des joues enfoncées, le visage large, le menton pointu, sont les traits communs aux deux sexes. Les hommes ont peu de barbe et la taille épaisse; cependant ils sont très-légers à la course.... Ils habitent sous des tentes faites de peaux de rennes ou de drap; ils couchent sur des feuilles, sur lesquelles ils étendent une ou plusieurs peaux de rennes..

Ce

Ce peuple, en général, est errant plus que sédentaire; il est rare que les lapons restent plus de quinze jours dans le même endroit; aux approches du printems, la plupart se transportent, avec leurs familles, à vingt ou trente milles de distance, dans la montagne, pour tâcher d'éviter de payer le tribut..... Il n'y a aucun siége dans leurs tentes, chacun s'assied par terre.... Ils attèlent les rennes à des traîneaux pour transporter leurs tentes et autres effets; ils ont aussi des bateaux pour voyager sur l'eau et pour pêcher.... Leur première arme est l'arc simple sans poignée, sans mire, d'environ une toise de longueur..... Ils baignent leurs enfans au sortir du sein de leur mère, dans une décoction d'écorce d'aulne..... Quand les lapons chantent, on diroit qu'ils hurlent; ils ne font aucun usage de la rime, mais ils ont des refrains très-fréquens..... Les femmes lapones sont robustes; elles enfantent avec peu de douleur; elles baignent souvent leurs enfans, en les plongeant jusqu'au cou dans l'eau froide: toutes les mères nourrissent leurs enfans; et, dans le besoin, elles y suppléent par du lait de rennes.... La superstition de ce peuple est idiote, puérile, extravagante, basse et honteuse;

chaque personne, chaque année, chaque mois, chaque semaine a son dieu; tous, même ceux qui sont chrétiens, ont des idoles; ils ont des formules de divination, des tambours magiques, et certains nœuds avec lesquels ils prétendent lier ou délier les vents (1) ».

On voit, par le récit de ce voyageur moderne, qu'il a vu et jugé les lapons différemment de M. Klingstedt, et plus conformément aux anciennes relations; ainsi, la vérité est qu'ils sont encore à très-peu près tels que nous les avons décrits. M. Hœgstrœm dit, avec tous les voyageurs qui l'ont précédé, que les lapons ont peu de barbe; M. Klingstedt seul assure qu'ils ont la barbe épaisse et bien fournie, et donne ce fait comme preuve qu'ils diffèrent beaucoup des samoïèdes. Il en est de même de la couleur des cheveux; tous les relateurs s'accordent à dire que leurs cheveux sont noirs; le seul M. Klingstedt dit qu'il se trouve parmi les lapons, des cheveux de toutes couleurs, et des yeux bleus et gris : si ces faits

(1) Hist. génér. des voyages, volume XIX, pages 496 et suiv.

sont vrais, ils ne démentent pas pour cela les voyageurs; ils indiquent seulement que M. Klingstedt a jugé des lapons en général par le petit nombre de ceux qu'il a vus, et dont probablement ceux aux yeux bleus et à cheveux blonds proviennent du mélange de quelques danois, suédois ou moscovites blonds avec les lapons.

M. Hœgstrœm s'accorde, avec M. Klingstedt, à dire que les lapons tirent leur origine des finois; cela peut être vrai; néanmoins cette question exige quelque discussion. Les premiers navigateurs qui aient fait le tour entier des côtes septentrionales de l'Europe, sont Othère et Wulfstan, dans le tems du roi Ælfred, anglo-saxon, auquel ils en firent une relation, que ce roi géographe nous a conservée, et dont il a donné la carte avec les noms propres de chaque contrée dans ce tems, c'est-à-dire, dans le neuvième siècle (1) : cette carte, comparée avec les cartes récentes, démontre que la partie occidentale des côtes de Norvège, jusqu'au soixante-cinquième dégré, s'appe-

(1) Voyez cette carte à la fin des notes, sur le premier chapitre du premier livre d'Ælfred sur Orosius. Londres, 1773, in-8°.

loit alors *Halgoland*. Le navigateur Othère vécut pendant quelque tems chez ces norvégiens, qu'il appelle *Northmen*. De là il continua sa route vers le nord, en côtoyant les terres de la Laponie, dont il nomme la partie méridionale *Finna*, et la partie boréale *Terfenna :* il parcourut, en six jours de navigation, trois cents lieues, jusqu'auprès du cap Nord, qu'il ne put doubler d'abord, faute d'un vent d'ouest; mais, après un court séjour dans les terres voisines de ce cap, il le dépassa, et dirigea sa navigation à l'est pendant quatre jours : ainsi il côtoya le cap Nord jusqu'au delà de Wardhus; ensuite, par un vent du nord, il tourna vers le midi, et ne s'arrêta qu'auprès de l'embouchure d'une grande rivière, habitée par des peuples appelés *beormas*, qui, selon son rapport, furent les prémiers habitans sédentaires qu'il eût trouvés dans tout le cours de cette navigation, n'ayant, dit-il, point vu d'habitans fixes sur les côtes de Finna et de Terfenna, c'est-à-dire, sur toutes les côtes de la Laponie; mais seulement des chasseurs et des pêcheurs, encore en assez petit nombre. Nous devons observer que la Laponie s'appelle encore aujourd'hui *Finmark*, ou *Finnamark* en danois, et que, dans l'an-

cienne langue danoise, *mark* signifie *contrée*. Ainsi, nous ne pouvons douter qu'autrefois la Laponie ne se soit appelée *Finna;* les lapons, par conséquent, étoient alors les finois, et c'est probablement ce qui a fait croire que les lapons tiroient leur origine des finois. Mais, si l'on fait attention que la Finlande d'aujourd'hui est située entre l'ancienne terre de Finna (ou Laponie méridionale), le golfe de Bothnie, celui de Finlande et le lac Ladoga; et que cette même contrée, que nous nommons maintenant *Finlande*, s'appeloit alors *Cwenland*, et non pas *Finmarck* ou *Finland;* on doit croire que les habitans de *Cwenland*, aujourd'hui les finlandais ou finois, étoient un peuple différent des vrais et anciens finois, qui sont les lapons; et de tout tems, la *Cwenland* ou *Finlande* d'aujourd'hui, n'étant séparée de la Suède et de la Livonie que par des bras de mer assez étroits, les habitans de cette contrée ont dû communiquer avec ces deux nations; aussi les finlandais actuels sont-ils semblables aux habitans de la Suède et de la Livonie, et en même tems très-différens des lapons ou finois d'autrefois, qui, de tems immémorial, ont formé une espèce ou race particulière d'hommes.

A l'égard des beormas ou bormais, il y a, comme je l'ai dit, toute apparence que ce sont les borandais ou borandiens, et que la grande rivière dont parlent Othère et Wulfstan, est le fleuve Petzora, et non la Dwina; car ces anciens voyageurs trouvèrent des vaches marines sur les côtes de ces beormas, et même ils en rapportèrent des dents au roi Ælfred. Or, il n'y a point de morses ou vaches marines dans la mer Baltique, ni sur les côtes occidentales, septentrionales et orientales de la Laponie; on ne les a trouvées que dans la mer Blanche et au-delà d'Archangel, dans les mers de la Sibérie septentrionale, c'est-à-dire, sur les côtes des borandiens et des samoïèdes.

Au reste, depuis un siècle, les côtes occidentales de la Laponie ont été bien reconnues, et même peuplées par les danois; les côtes orientales l'ont été par les russes, et celles du golfe de Bothnie par les suédois; en sorte qu'il ne reste en propre aux lapons qu'une petite partie de l'intérieur de leur presqu'île.

« A Egedesminde, dit M. P., au soixante-huitième dégré dix minutes de latitude, il y a un marchand, un assistant et des matelots danois qui y habitent toute l'année. Les loges

des Christianshaab et de Claus-haven, quoique situées à soixante-huit dégrés trente-quatre minutes de latitude, sont occupées par deux négocians en chef, deux aides et un train de mousses. Ces loges, dit l'auteur, touchent l'embouchure de l'Eyssiord.... A Jacob-haven, au soixante-neuvième dégré, cantonnent en tout tems deux assistans de la compagnie du Groenland, avec deux matelots et un prédicateur pour le service des sauvages...... A Rittenbenk, au soixante-neuvième dégré trente-sept minutes, est l'établissement fondé en 1755, par le négociant Dalager. Il y a un commis, des pêcheurs, etc..... La maison de pêche de Noogsoack, au soixante-onzième dégré six minutes, est tenue par un marchand, avec un train convenable; et les danois qui y séjournent depuis ce tems, sont sur le point de reculer encore de quinze lieues vers le nord de leur habitation ».

Les danois se sont donc établis jusqu'au soixante-onzième ou soixante-douzième dégré, c'est-à-dire, à peu de distance de la pointe septentrionale de la Laponie; et de l'autre côté, les russes ont les établissemens de Waranger et de Ommegan, sur la côte orientale, à la même hauteur à peu près de

soixante-onze et soixante-douze dégrés, tandis que les suédois ont pénétré fort avant dans les terres au dessus du golfe de Bothnie, en remontant les rivières de Calis, de Tornëo, de Kimi, et jusqu'au soixante-huitième dégré, où ils ont les établissemens de Lapyerf et Piala. Ainsi, les lapons sont resserrés de toutes parts, et bientôt ce ne sera plus un peuple, si, comme le dit M. Klingstedt, ils sont dès aujourd'hui réduits à douze cents familles.

Quoique, depuis long-tems, les russes aillent à la pêche des baleines jusqu'au golfe Linchidolin, et que, dans ces dernières trente ou quarante années, ils aient entrepris plusieurs grands voyages en Sibérie jusqu'au Kamtschatka, je ne sache pas qu'ils aient rien publié sur la contrée de la Sibérie septentrionale, au-delà des samoïèdes, du côté de l'orient, c'est-à-dire, au-delà du fleuve Jeniscé; cependant il y a une vaste terre située sous le cercle polaire, et qui s'étend beaucoup au-delà vers le nord, laquelle est désignée sous le nom de *Piasida*, et bornée à l'occident par le fleuve Jeniscé jusqu'à son embouchure; à l'orient, par le golfe de Linchidolin; au nord, par les terres découvertes en 1664, par Jelmorsem, aux-

quelles on a donné le nom de *Jelmorland*; et au midi, par les tartares tongusès. Cette contrée, qui s'étend depuis le soixante-troisième jusqu'au soixante-treizième dégré de hauteur, contient des habitans qui sont désignés sous le nom de *Patati*, lesquels, par le climat et par leur situation le long des côtes de la mer, doivent ressembler beaucoup aux lapons et aux samoïèdes; ils ne sont même séparés de ces derniers que par le fleuve Jenisoé; mais je n'ai pu me procurer aucune relation, ni même aucune notice sur ces peuples patates, que les voyageurs ont peut-être réunis avec les samoïèdes ou avec les tongusès.

En avançant toujours vers l'orient, et sous la même latitude, on trouve encore une grande étendue de terre située sous le cercle polaire, et dont la pointe s'étend jusqu'au soixante-treizième dégré; cette terre forme l'extrémité orientale et septentrionale de l'ancien continent: on y a indiqué des habitans sous le nom de *Schelati* et *Tsuktschi*, dont nous ne connoissons presque rien que le nom (1). Nous pensons néanmoins que,

---

(1) « On trouve chez ces peuples tsuktschi, au nord de l'extrémité de l'Asie, les mêmes mœurs et les

comme ces peuples sont au nord de Kamtschatka, les voyageurs russes les ont réunis, dans leurs relations, avec les kamtschatkales et les koriaques, dont ils nous ont donné de bonnes descriptions, qui méritent d'être ici rapportées.

« Les kamtschatkales, dit M. Steller, sont petits et basanés ; ils ont les cheveux noirs, peu de barbe, le visage large et plat, le nez écrasé, les traits irréguliers, les yeux enfoncés, la bouche grande, les lèvres épaisses, les épaules larges, les jambes grêles et le ventre pendant (1) ».

Cette description, comme l'on voit, rapproche beaucoup les kamtschatkales des

mêmes usages que Paul dit avoir observés chez les habitans de Camul. Lorsqu'un étranger arrive, ces peuples viennent lui offrir leurs femmes et leurs filles : si le voyageur ne les trouve pas assez belles et assez jeunes, ils en vont chercher dans les villages voisins...... Du reste, ces peuples ont l'ame élevée ; ils idolâtrent l'indépendance et la liberté ; ils préfèrent tous la mort à l'esclavage. » Voilà la seule notice sur ces peuples tsukîschi que j'aie pu recueillir. (Journal étranger, juillet 1762. — Extrait du voyage d'Asie en Amérique, par M. Muller. Londres, 1762.

(1) Hist. génér. des voyages, tome XIX, pages 276 et suiv.

samoïèdes ou des lapons, qui néanmoins en sont si prodigieusement éloignés, qu'on ne peut pas même soupçonner qu'ils viennent les uns des autres, et leur ressemblance ne peut provenir que de l'influence du climat qui est le même, et qui par conséquent a formé des hommes de même espèce, à mille lieues de distance les uns des autres.

Les koriaques habitent la partie septentrionale du Kamtschatka ; ils sont errans comme les lapons, et ils ont des troupeaux de rennes, qui font toutes leurs richesses. Ils prétendent guérir les maladies, en frappant sur des espèces de petits tambours. Les plus riches épousent plusieurs femmes, qu'ils entretiennent dans des endroits séparés, avec des rennes qu'ils leur donnent. Ces koriaques errans diffèrent des koriaques fixes ou sédentaires, non seulement par les moeurs, mais aussi un peu par les traits. Les koriaques sédentaires ressemblent aux kamtschatkales ; mais les koriaques errans sont encore plus petits de taille, plus maigres, moins robustes, moins courageux ; ils ont le visage ovale, les yeux ombragés de sourcils épais, le nez court et la bouche grande ; les vêtemens des uns et des autres sont de peaux de rennes, et les koriaques

errans vivent sous des tentes, et habitent par-tout où il y a de la mousse pour leurs rennes (1). Il paroît donc que cette vie errante des lapons, des samoïèdes et des koriaques, tient au pâturage des rennes : comme ces animaux font non seulement tout leur bien, mais qu'ils leur sont utiles et très-nécessaires, ils s'attachent à les entretenir et à les multiplier; ils sont donc forcés de changer de lieu, dès que leurs troupeaux en ont consommé les mousses.

Les lapons, les samoïèdes et les koriaques, si semblables par la taille, la couleur, la figure, le naturel et les moeurs, doivent donc être regardés comme une même espèce d'homme, une même race dans l'espèce humaine prise en général, quoiqu'il soit bien certain qu'ils ne sont pas de la même nation. Les rennes des koriaques ne proviennent pas des rennes lapones, et néanmoins ce sont bien des animaux de même espèce : il en est de même des koriaques et des lapons; leur espèce ou race est la même, et sans provenir l'une de l'autre, elles proviennent également

(1) Hist. génér. des voyages, tome XIX, pages 549 et suiv.

de leur climat, dont les influences sont les mêmes.

Cette vérité peut se prouver encore par la comparaison des groenlandais avec les koriaques, les samoïèdes et les lapons; quoique les groenlandais paroissent être séparés des uns et des autres par d'assez grandes étendues de mer, ils ne leur ressemblent pas moins, parce que le climat est le même: il est donc très-inutile, pour notre objet, de rechercher si les groenlandais tirent leur origine des islandais ou des norvégiens, comme l'ont avancé plusieurs auteurs; ou si, comme le prétend M. P., ils viennent des américains (1). Car, de quelque part que les hommes d'un pays quelconque tirent leur première origine, le climat où ils s'habitueront, influera si fort, à la longue, sur leur premier état de nature, qu'après un certain nombre de générations, tous ces hommes se ressembleront, quand même ils seroient arrivés de différentes contrées fort éloignées les unes des autres, et que primitivement ils eussent été très-dissemblables entre eux. Que les groenlandais soient venus des esquimaux d'Amérique, ou des islandais;

(1) Recherches sur les américains, tome I, page 33.

marins et de rennes; ces peaux leur servent aussi de lit : leurs vitres sont des boyaux transparens de poissons de mer. Ils avoient des arcs, et ils ont maintenant des fusils pour la chasse; et pour la pêche, des harpons, des lances et des javelines armées de fer ou d'os de poisson; des bateaux même assez grands, dont quelques-uns portent des voiles faites du chanvre ou du lin qu'ils tirent des européens, ainsi que le fer et plusieurs autres choses, en échange des pelleteries et des huiles de poisson qu'ils leur donnent. Ils se marient communément à l'âge de vingt ans, et peuvent, s'il sont aisés, prendre plusieurs femmes. Le divorce, en cas de mécontentement, est non seulement permis, mais d'un usage commun; tous les enfans suivent la mère, et même après sa mort ne retournent pas auprès de leur père. Au reste, le nombre des enfans n'est jamais grand; il est rare qu'une femme en produise plus de trois ou quatre. Elles accouchent aisément et se relèvent dès le jour même pour travailler. Elles laissent teter leurs enfans jusqu'à trois ou quatre ans. Les femmes, quoique chargées de l'éducation de leurs enfans, des soins de la préparation des alimens, des vêtemens et des meubles de toute la famille; quoique forcées

de

de conduire les bateaux à la rame, et même de construire les tentes d'été et les huttes d'hiver, ne laissent pas, malgré ces travaux continuels, de vivre beaucoup plus long-tems que les hommes, qui ne font que chasser ou pêcher. M. Crantz dit qu'ils ne parviennent guère qu'à l'âge de cinquante ans, tandis que les femmes vivent soixante-dix à quatre-vingts ans. Ce fait, s'il étoit général dans ce peuple, seroit plus singulier que tout ce que nous venons d'en rapporter.

Au reste, ajoute M. Crantz, je suis assuré, par les témoins oculaires, que les groenlandais ressemblent plus aux kamtschatkales, aux tonguses et aux calmouks de l'Asie, qu'aux lapons d'Europe. Sur la côte occidentale de l'Amérique septentrionale, vis-à-vis de Kamtschatka, on a vu des nations qui, jusqu'aux traits même, ressemblent beaucoup aux kamtschatkales (1). Les voyageurs prétendent avoir observé, en général, dans tous les sauvages de l'Amérique septentrionale, qu'ils ressemblent beaucoup aux tartares orientaux, sur-tout par les yeux, le peu de poil sur le corps et la chevelure longue,

---

(1) Crantz, historie von Groenland, tome I, pag. 332 et suiv.

droite et touffue (1). Pour abréger, je passe sous silence les autres usages et les superstitions des groenlandais, que M. Crantz expose fort au long; il suffira de dire que ces usages, soit superstitieux, soit raisonnables, sont semblables à ceux des lapons, des samoïèdes et des koriaques; plus on les comparera, et plus on reconnoîtra que tous ces peuples, voisins de notre pôle, ne forment qu'une seule et même espèce d'hommes, c'est-à-dire, une seule race, différente de toutes les autres dans l'espèce humaine, à laquelle on doit encore ajouter celle des esquimaux du nord de l'Amérique, qui ressemblent aux groenlandais, et plus encore aux koriaques du Kamtschatka, selon M. Steller.

La nation tartare, prise en général, occupe des pays immenses en Asie; elle est répandue dans toute l'étendue de terre qui est depuis la Russie jusqu'à Kamtschatka, c'est-à-dire, dans un espace de onze ou douze cents lieues en longueur, sur plus de sept cents cinquante lieues de largeur; ce qui fait un terrain plus de vingt fois plus grand que celui de la France. Les tartares bornent

(1) Hist. des quadrupèdes, par Screber, tome I, page 27.

la Chine du côté du nord et de l'ouest ; les royaumes de Boutan, d'Ava, l'empire du Mogol et celui de Perse jusqu'à la mer Caspienne, du côté du nord : ils se sont aussi répandus le long du Volga et de la côte occidentale de la mer Caspienne jusqu'au Daghestan ; ils ont pénétré jusqu'à la côte septentrionale de la mer Noire, et ils se sont établis dans la Crimée et dans la petite Tartarie, près de la Moldavie et de l'Ukraine. Tous ces peuples ont le haut du visage fort large et ridé, même dans leur jeunesse ; le nez court et gros, les yeux petits et enfoncés (1), les joues fort élevées, le bas du visage étroit, le menton long et avancé, la mâchoire supérieure enfoncée, les dents longues et séparées, les sourcils gros, qui leur couvrent les yeux ; les paupières épaisses, la face plate, le teint basané et olivâtre, les cheveux noirs ; ils sont de stature médiocre, mais très-forts et très-robustes ; ils n'ont que peu de barbe, et elle est par petits épis comme celle des chinois ; ils ont les cuisses grosses et les jambes courtes. Les plus laids de tous sont les calmouks, dont l'aspect

(1) Voyez les voyages de Rubrusquis, de Marc Paul, de Jean Struys, du père Avril, etc.

a quelque chose d'effroyable; ils sont tous errans et vagabonds, habitant sous des tentes de toile, de feutre, de peaux; ils mangent de la chair de cheval, de chameau, etc., crue ou un peu mortifiée sous la selle de leurs chevaux; ils mangent aussi du poisson desséché au soleil. Leur boisson la plus ordinaire est du lait de jument fermenté avec de la farine de millet; ils ont presque tous la tête rasée, à l'exception du toupet qu'ils laissent croître assez pour en faire une tresse de chaque côté du visage. Les femmes, qui sont aussi laides que les hommes, portent leurs cheveux; elles les tressent et y attachent de petites plaques de cuivre et d'autres ornemens de cette espèce. La plupart de ces peuples n'ont aucune religion, aucune retenue dans leurs mœurs, aucune décence; ils sont tous voleurs, et ceux du Daghestan, qui sont voisins des pays policés, font un grand commerce d'esclaves et d'hommes, qu'ils enlèvent par force pour les vendre ensuite aux turcs et aux persans. Leurs principales richesses consistent en chevaux; il y en a peut-être plus en Tartarie qu'en aucun autre pays du monde. Ces peuples se font une habitude de vivre avec leurs chevaux; ils s'en occupent continuellement;

ils les dressent avec tant d'adresse et les exercent si souvent, qu'il semble que ces animaux n'aient qu'un même esprit avec ceux qui les manient ; car non seulement ils obéissent parfaitement au moindre mouvement de la bride, mais ils sentent, pour ainsi dire, l'intention et la pensée de celui qui les monte.

Pour connoître les différences particulières qui se trouvent dans cette race tartare, il ne faut que comparer les descriptions que les voyageurs ont faites de chacun des différens peuples qui la composent. Les calmouks qui habitent dans le voisinage de la mer Caspienne, entre les moscovites et les grands tartares, sont, selon Tavernier, des hommes robustes, mais les plus laids et les plus difformes qui soient sous le ciel ; ils ont le visage si plat et si large que, d'un œil à l'autre, il y a l'espace de cinq ou six doigts ; leurs yeux sont extraordinairement petits, et le peu qu'ils ont de nez est si plat qu'on n'y voit que deux trous au lieu de narines ; ils ont les genoux tournés en dehors, et les pieds en dedans. Les tartares du Daghestan sont, après les calmouks, les plus laids de tous les tartares : les petits tartares ou tartares nogais, qui habitent près

de la mer Noire, sont beaucoup moins laids que les calmouks, mais ils ont cependant le visage large, les yeux petits, et la forme du corps semblable à celle des calmouks ; et on peut croire que cette race de petits tartares a perdu une partie de sa laideur, parce qu'ils se sont mêlés avec les circassiens, les moldaves et les autres peuples dont ils sont voisins. Les tartares vagolisses, en Sibérie, ont le visage large comme les calmouks, le nez court et gros, les yeux petits ; et, quoique leur langage soit différent de celui des calmouks, ils ont tant de ressemblance qu'on doit les regarder comme étant de la même race. Les tartares bratski sont, selon le père Avril, de la même race que les calmouks.

A mesure qu'on avance vers l'orient, dans la Tartarie indépendante, les traits des tartares se radoucissent un peu, mais les caractères essentiels à leur race restent toujours ; et enfin les tartares mongoux qui ont conquis la Chine, et qui, de tous ces peuples, étoient les plus policés, sont encore aujourd'hui ceux qui sont les moins laids et les moins mal faits ; ils ont cependant, comme tous les autres, les yeux petits, le visage large et plat, peu de barbe,

mais toujours noire ou rousse (1), le nez écrasé et court, le teint basané, mais moins olivâtre. Les peuples du Thibet et des autres provinces méridionales de la Tartarie sont, aussi bien que les tartares voisins de la Chine, beaucoup moins laids que les autres. M. Sanchez, premier médecin des armées russiennes, homme distingué par son mérite et par l'étendue de ses connoissances, a bien voulu me communiquer, par écrit, les remarques qu'il a faites en voyageant en Tartarie.

Dans les années 1735, 1736 et 1737, il a parcouru l'Ukraine, les bords du Don, jusqu'à la mer de Zabache et les confins du Cuban jusqu'à Azof; il a traversé les déserts qui sont entre le pays de Crimée et de Backmut; il a vu les calmouks qui habitent sans avoir de demeure fixe depuis le royaume de Cazan jusqu'aux bords du Don; il a aussi vu les tartares de Crimée et de Nogai, qui errent dans les déserts qui sont entre la Crimée et l'Ukraine, et aussi les tartares kergissi et tcheremissi qui sont au nord d'Astracan, depuis le cinquantième jusqu'au soixantième dégré de latitude. Il a observé que les tar-

(1) Voyez Palafox, page 444.

tares de Crimée et de la province de Cuban jusqu'à Astracan, sont de taille médiocre; qu'ils ont les épaules larges, le flanc étroit, les membres nerveux, les yeux noirs et le teint basané. Les tartares kergissi et tcheremissi sont plus petits et plus trapus; ils sont moins agiles et plus grossiers; ils ont aussi les yeux noirs, le teint basané, le visage encore plus large que les premiers. Il observe que parmi ces tartares on trouve plusieurs hommes et femmes qui ne leur ressemblent point du tout, ou qui ne leur ressemblent qu'imparfaitement, et dont quelques-uns sont aussi blancs que les polonais; comme il y a parmi ces nations plusieurs esclaves, hommes et femmes, enlevés en Pologne et en Russie, que leur religion leur permet la poligamie et la multiplicité des concubines, et que leurs sultans ou murzas, qui sont les nobles de ces nations, prennent leurs femmes en Circassie et en Géorgie, les enfans qui naissent de ces alliances sont moins laids et plus blancs que les autres; il y a même parmi ces tartares un peuple entier dont les hommes et les femmes sont d'une beauté singulière; ce sont les kabardinski. M. Sanchez dit en avoir rencontré trois cents à cheval qui venoient au service

de la Russie, et il assure qu'il n'a jamais vu de plus beaux hommes, et d'une figure plus noble et plus mâle; ils ont le visage beau, frais et vermeil, les yeux grands, vifs et noirs, la taille haute et bien prise; il dit que le lieutenant-général de Sérapikin, qui avoit demeuré long-tems en Kabarda, lui avoit assuré que les femmes étoient aussi belles que les hommes; mais cette nation, si différente des tartares qui l'environnent, vient originairement de l'Ukraine, à ce que dit M. Sanchez, et a été transportée en Kabarda il y a environ 150 ans.

Pour peu qu'on descende au dessous du cercle polaire en Europe, on trouve la plus belle race de l'humanité; les danois, les norvégiens, les suédois, les finlandais, les russes, quoiqu'un peu différens entre eux, se ressemblent assez pour ne faire avec les polonais, les allemands, et même tous les autres peuples de l'Europe, qu'une seule et même espèce d'hommes diversifiée à l'infini par le mélange des différentes nations. Mais, en Asie, on trouve au dessous de la zone froide, une race aussi laide que celle de l'Europe est belle; je veux parler de la race tartare qui s'étendoit autrefois depuis la Moscovie jusqu'au nord de la Chine: j'y

comprends les ostiaques, qui occupent de vastes terres au midi des samoïèdes ; les calmouks, les jakutes, les tonguses, et tous les tartares septentrionaux, dont les mœurs et les usages ne sont pas les mêmes, mais qui se ressemblent tous par la figure du corps et par la difformité des traits. Néanmoins, depuis que les russes se sont établis dans toute l'étendue de la Sibérie et dans les contrées adjacentes, il y a eu nombre de mélanges entre les russes et les tartares ; et ces mélanges ont prodigieusement changé la figure et les mœurs de plusieurs peuples de cette vaste contrée. Par exemple, quoique les anciens voyageurs nous représentent les ostiaques comme ressemblans aux samoïèdes, quoiqu'ils soient encore errans et qu'ils changent de demeure comme eux, suivant le besoin qu'ils ont de pourvoir à leur subsistance par la chasse ou par la pêche ; quoiqu'ils se fassent des tentes et des huttes de la même façon ; qu'ils se servent aussi d'arcs, de flèches et de meubles d'écorce de bouleau ; qu'ils aient des rennes et des femmes autant qu'ils peuvent en entretenir ; qu'ils boivent le sang des animaux tout chaud ; qu'en un mot, ils aient presque tous les usages des samoïèdes, néanmoins MM. Gmelin et

Muller assurent que leurs traits diffèrent peu de ceux des russes, et que leurs cheveux sont toujours ou blonds ou roux. Si les ostiaques d'aujourd'hui ont les cheveux blonds, ils ne sont plus les mêmes qu'ils étoient ci-devant, car tous avoient des cheveux noirs et les traits du visage à peu près semblables aux samoïèdes. Au reste, ces voyageurs ont pu confondre le blond avec le roux, et néanmoins dans la nature de l'homme ces deux couleurs doivent être soigneusement distinguées, le roux n'étant que le brun ou le noir trop exalté; au lieu que le blond est le blanc coloré d'un peu de jaune, et l'opposé du noir ou du brun. Cela me paroît d'autant plus vraisemblable que les *wotjackes* ou *tartares vagolisses* ont tous les cheveux roux, au rapport de ces mêmes voyageurs, et qu'en général les roux sont aussi communs dans l'orient que les blonds y sont rares.

A l'égard des tonguses, il paroît, par le témoignage de MM. Gmelin et Muller, qu'ils avoient ci-devant des troupeaux de rennes et plusieurs usages semblables à ceux des samoïèdes, et qu'aujourd'hui ils n'ont plus de rennes et se servent de chevaux. Ils ont, disent ces voyageurs, assez de ressemblance

avec les calmouks, quoiqu'ils n'aient pas la face aussi large et qu'ils soient de plus petite taille; ils ont tous les cheveux noirs et peu de barbe; ils l'arrachent aussitôt qu'elle paroît; ils sont errans et transportent leurs tentes et leurs meubles avec eux; ils épousent autant de femmes qu'il leur plaît; ils ont des idoles de bois ou d'argille, auxquelles ils adressent des prières pour obtenir une bonne pêche ou une chasse heureuse; ce sont les seuls moyens qu'ils aient de se procurer leur subsistance (1).

On peut inférer de ce récit, que les tonguses font la nuance entre la race des samoïèdes et celle des tartares, dont le prototype, ou, si l'on veut, la *caricature*, se trouve chez les calmouks, qui sont les plus laids de tous les hommes. Au reste, cette vaste partie de notre continent, laquelle comprend la Sibérie, et s'étend de Tobolk à Kamtschatka, et de la mer Caspienne à la Chine, n'est peuplée que de tartares, les uns indépendans, les autres plus ou moins soumis à l'empire de Russie, ou bien à celui de la Chine; mais tous encore trop peu

(1) Relation de MM. Gmelin et Muller, histoire générale des voyages, tome XVIII, page 243.

connus pour que nous puissions rien ajouter à ce que nous avons dit.

Ce sang tartare s'est mêlé d'un côté avec les chinois, et de l'autre avec les russes orientaux; et ce mélange n'a pas fait disparoître en entier les traits de cette race, car il y a parmi les moscovites beaucoup de visages tartares; et quoiqu'en général cette nation soit du même sang que les autres nations européennes, on y trouve cependant beaucoup d'individus qui ont la forme du corps carrée, les cuisses grosses et les jambes courtes comme les tartares : mais les chinois ne sont pas à beaucoup près aussi différens des tartares que le sont les moscovites; il n'est pas même sûr qu'ils soient d'une autre race; la seule chose qui pourroit le faire croire, c'est la différence totale du naturel, des mœurs et des coutumes de ces deux peuples. Les tartares en général sont naturellement fiers, belliqueux, chasseurs; ils aiment la fatigue, l'indépendance; ils sont durs et grossiers jusqu'à la brutalité. Les chinois ont des mœurs tout opposées; ce sont des peuples mous, pacifiques, indolens, superstitieux, soumis, dépendans jusqu'à l'esclavage, cérémonieux, complimenteurs jusqu'à la fadeur et à l'excès; mais, si on

les compare aux tartares par la figure et par les traits, on y trouvera des caractères d'une ressemblance non équivoque (1).

---

(1) Quelques-uns des peuples du nord, dont il vient d'être question, sont mieux connus aujourd'hui. Des voyageurs courageux et instruits se sont avancés jusqu'aux points les plus septentrionaux du globe, où un froid excessif repousse la nature vivante, et où la terre ne présente plus à sa surface qu'une croûte épaisse et inhabitable de neiges endurcies et de glaces éternelles. La nouvelle Zemble, par exemple, a été visitée par le capitaine Bereing, que l'impératrice de Russie avoit envoyé pour reconnoître les côtes de la mer du nord. Cette grande île que des glaces unissent au continent pendant presque toute l'année, n'est habitée que dans sa partie méridionale, c'est-à-dire, dans celle qui confine au pays des samoïèdes; et ce fait bien établi suffit pour prouver que Buffon a eu raison de faire mention des zembliens, et que la critique de M. Klingstedt n'est nullement fondée. Rien n'est plus misérable, au surplus, que la population de ces âpres contrées. Ecoutons ce qu'en rapporte M. Bereing, lui-même. « Dans la partie méridionale de la nouvelle Zemble, près des bords où l'Oby a de la peine à rouler ses flots glacés, l'humanité revêtue de la forme la plus privée du soleil, n'est qu'à demi-animée. Là, une race grossière, d'hommes brute, retirée dans des caveaux, à l'abri de la saison terrible de l'hiver, prend une triste nourriture près d'un feu languissant, et sommeille entourée de fourrures. Ces êtres infortunés ne

Les chinois, selon Jean Hugon, ont les membres bien proportionnés, et sont gros et gras; ils ont le visage large et rond, les

---

respirent ni la tendresse, ni les chants, ni le badinage; ils ne connoissent dans la nature que des ours leurs alliés, qui errent autour de leurs tannières jusqu'à ce qu'enfin un jour ressemblant à l'aurore, jette un long crépuscule sur leur territoire et appelle à la chasse ces sauvages armés de leur arc ». (Voyez le *Dictionnaire de géographie dans l'Encyclopédie méthodique, article de la* nouvelle Zemble.)

Voilà bien la nature brute; mais qui sait si ce n'est pas aussi la nature heureuse? L'homme de ces affreux climats n'est point tourmenté de desirs; content de ne point périr par la faim ou le froid, il emploie les ressources les plus grossières pour s'en garantir. Là se bornent ses jouissances; là aboutissent toutes les combinaisons de son ambition. Sans regrets sur le passé, sans projets ni crainte pour l'avenir, ses sensations sont très-bornées; mais son ame, du moins, n'est point en proie aux remords, ni déchirée par les maux sans nombre qui, sous un vernis brillant, dévorent les grandes sociétés, les mieux policées. Son indépendance est, à la vérité, aussi rude que la terre glacée sur laquelle il existe, mais elle est durable à jamais; rien autour de lui ne peut tenter la cupidité d'hommes nés sous des latitudes plus douces et moins disgraciées, et qui ont souvent abusé des avantages d'une ancienne civilisation, pour porter le trouble, le malheur et la mort chez des nations

yeux petits, les sourcils grands, les paupières élevées, le nez petit et écrasé; ils n'ont que sept ou huit épis de barbe noire

---

assez infortunées pour habiter des régions qui présentoient quelques appâts au desir effréné des richesses.

La partie septentrionale de la nouvelle Zemble, que recouvre dans tous les tems une grande épaisseur de neiges et de glaces, est absolument inhabitée. Les animaux même du nord ne la fréquentent pas; et les ours blancs, habitans des régions glacées ne se trouvent que dans les cantons les plus méridionaux de ce pays.

Ce que Buffon a écrit au sujet des samoïèdes, a aussi exercé la critique de M. Klingstedt, quoiqu'il n'eût pas parcouru leur pays. Mais, en rapportant ce que les anciens voyageurs ont dit de cette nation, le naturaliste français s'est moins écarté du vrai que son critique, ainsi que l'on en peut juger par les observations qui ont été faites sur les lieux en 1772, et que M. Pallas a consignées dans ses Voyages, tome IV, *in*-4°, de la traduction française, pages 86 et suiv. Voici le précis de ces observations:

Les samoïèdes ont une opinion si favorable d'eux-mêmes, qu'ils se donnent le nom de *chasova*, hommes. Ils ont beaucoup de ressemblance avec les tonguses. Leur visage est plat, rond et large; ce qui rend les jeunes femmes fort agréables. Ils ont de larges lèvres retroussées, le nez large et ouvert, peu de barbe et les cheveux noirs et rudes. La plupart sont plutôt petits que de taille médiocre;

il

à chaque lèvre, et fort peu au menton : ceux qui habitent les provinces méridionales sont plus bruns et ont le teint plus basané

---

mais ils sont bien proportionnés. Les uns se rasent la tête entièrement ou en partie ; les autres conservent leurs cheveux. Plusieurs portent des moustaches ; d'autres laissent une petite barbe de chaque côté du menton, quoique clair-semée.

C'est une nation à demi-sauvage, fort remuante, superstitieuse, mais libre ; elle est aussi errante. L'on voit les samoïèdes passer d'une contrée à l'autre, avec leurs troupeaux de rennes ; ils choisissent toujours, pour camper, des plaines dépourvues de bois ; ils vivent de la chasse ; ils ne savent pas traire leurs rennes pour se procurer du lait, et ils ne se nourrissent jamais de leur chair.

Les femmes samoïèdes portent des caleçons de peaux de rennes préparées ; elles ne les quittent point pour se coucher, non plus que leurs autres vêtemens. Mais un usage vraiment bizarre qu'elles tiennent des femmes kamtschatkales, consiste à porter continuellement dans la partie distinctive de leur sexe une longue masse tordue d'écorce de saule, ratissée et amollie, qu'elles introduisent aussi avant qu'elles peuvent ; elles changent souvent ce singulier meuble et elles l'assujettissent avec une plaque d'écorce de bouleau, soutenue par une ceinture d'une forme particulière. Ces femmes sont, au reste, fort malheureuses. Outre les travaux du ménage, elles sont obligées de monter et de démonter les tentes, de charger et décharger les

que les autres; ils ressemblent par la couleur aux peuples de la Mauritanie et aux espagnols les plus basanés; au lieu que ceux qui habitent les provinces du milieu de l'empire, sont blancs comme les allemands. Selon Dampier et quelques autres voyageurs, les chinois ne sont pas tous, à beaucoup près, gros et gras; mais il est vrai qu'ils font grand cas de la grosse taille et de l'em-

---

traîneaux, d'être aux petits soins avec leurs maris, qui ne tournent vers elles que des regards de mépris. Elles passent en effet aux yeux de ces hommes grossiers pour des êtres impurs, qui ne peuvent entrer dans les tentes qu'elles dressent elles-mêmes, avant de s'être purifiées, de même que tous les ustensiles qu'elles ont touchés, à la fumée du poil de renne ou de castor jeté sur un brasier. Cette sorte de parfum se renouvelle très-souvent à certaines époques; mais ces femmes ne sont dans aucun tems plus malheureuses qu'au moment de leurs couches; elles passent ces jours de douleurs et d'embarras dans l'abandon le plus entier; des mets sains leur sont interdits, et elles doivent se contenter de vieilles provisions. Elles passent deux mois reléguées dans un coin de la tente et sans avoir aucune communication avec leurs maris.

La tyrannie qui pèse sur les femmes samoïèdes ne se borne pas à une contrainte, à un avilissement dont il faut voir les détails, ainsi que beaucoup d'autres également intéressans, mais trop longs pour une note,

bonpoint. Ce voyageur dit même, en parlant des habitans de l'île Saint-Jean sur les côtes de la Chine, que les chinois sont grands, droits et peu chargés de graisse; qu'ils ont le visage long et le front haut, les yeux petits, le nez assez large et élevé dans le milieu, la bouche ni grande ni petite, les lèvres assez déliées, le teint couleur de cendre, les cheveux noirs; qu'ils ont peu

---

dans l'ouvrage même de M. Pallas; mais elle s'exerce avec autant d'empire, sur leurs pensées les plus secrettes. On leur a persuadé que leurs couches seroient très-pénibles si, au moment de l'accouchement, elles ne déclaroient, en présence de leurs maris, le nombre des infidélités qu'elles ont commises et dont on assure qu'elles ne sont point avares, et si elles ne nommoient les complices de leurs infidélités. Cette espèce de confession, qui se fait avec une ingénuité merveilleuse, n'a heureusement aucune suite fâcheuse. Le mari se contente d'aller trouver les personnes que sa femme a accusées, et de les forcer à lui donner un foible dédommagement.

Je borne à ces détails ce que je pourrois encore ajouter au sujet des nations qui habitent les contrées septentrionales du globe terrestre; et si je me suis étendu sur les coutumes des samoïèdes, c'est que l'on n'avoit que fort peu de renseignemens sur cette nation, et qu'il est très-difficile d'en aller recueillir dans ces régions hyperborées. SONNINI.

de barbe, qu'ils l'arrachent et n'en laissent venir que quelques poils au menton et à la lèvre supérieure. Selon le Gentil, les chinois n'ont rien de choquant dans la physionomie ; ils sont naturellement blancs, sur-tout dans les provinces septentrionales ; ceux que la nécessité oblige de s'exposer aux ardeurs du soleil, sont basanés, sur-tout dans les provinces du midi ; ils ont en général les yeux petits et ovales, le nez court, la taille épaisse et d'une hauteur médiocre. Il assure que les femmes font tout ce qu'elles peuvent pour faire paroître leurs yeux petits, et que les jeunes filles instruites par leur mère, se tirent continuellement les paupières, afin d'avoir les yeux petits et longs ; ce qui, joint à un nez écrasé, et à des oreilles longues, larges, ouvertes et pendantes, les rend des beautés parfaites ; il prétend qu'elles ont le teint beau, les lèvres fort vermeilles, la bouche bien faite, les cheveux fort noirs, mais que l'usage du bétel leur noircit les dents, et que celui du fard dont elles se servent, leur gâte si fort la peau qu'elles paroissent vieilles avant l'âge de trente ans.

Palafox assure que les chinois sont plus blancs que les tartares orientaux, leurs voi-

sins, qu'ils ont aussi moins de barbe; mais qu'au reste il y a peu de différence entre les visages de ces deux nations : il dit qu'il est très-rare de voir à la Chine ou aux Philippines, des yeux bleus, et que jamais on n'en a vu dans ce pays qu'aux européens ou à des personnes nées dans ces climats, de parens européens.

Innigo de Biervillas prétend que les femmes chinoises sont mieux faites que les hommes : ceux-ci, selon lui, ont le visage large et le teint assez jaune, le nez gros, et fait à peu près comme une neffle, et pour la plupart écrasé, la taille épaisse à peu près comme celle des hollandais ; les femmes, au contraire, ont la taille dégagée, quoiqu'elles aient presque toutes de l'embonpoint, le teint et la peau admirables, les yeux les plus beaux du monde ; mais, à la vérité, il y en a peu, dit-il, qui aient le nez bien fait, parce qu'on le leur écrase dans leur jeunesse.

Les voyageurs hollandais s'accordent tous à dire que les chinois ont en général le visage large, les yeux petits, le nez camus et presque point de barbe ; que ceux qui sont nés à Canton et tout le long de la côte méridionale, sont aussi basanés que les habitans de Fez en Afrique, mais que ceux des

provinces intérieures sont blancs pour la plupart (1).

Si nous comparons maintenant les des-

---

(1) La plupart des chinois ont le nez court et retroussé, les os des joues gros, la bouche grande et le teint brun et sale. Tous, sans exception, ont les cheveux noirs, si épais et si forts qu'ils comparent ceux des européens au poil des plus petits animaux. Les chinois portent souvent des moustaches, et laissent croître sur leur menton un brin de barbe qui descend très-droite.

Parmi les femmes chinoises, celles qui habitent les campagnes ou qui sont de la classe laborieuse, se distinguent à peine des hommes par la délicatesse de leurs traits ou de leur teint; elles ont des formes presqu'entièrement opposées à celles que l'on est convenu assez généralement de regarder comme les plus belles et les plus élégantes. Leur tête est grosse et ronde, et leur courte stature ne paroît pas avoir plus de six fois la longueur de la tête. Leur taille est absolument cachée par d'amples vêtemens. Elles portent de grandes culottes, qui vont depuis la hanche jusqu'au bas de la jambe; et de la cheville au bout du pied, tout est couvert de liens. Mais les femmes qui ne sont point assujetties à des travaux trop rudes, se font distinguer par la beauté et la régularité de leurs traits, comme par la blancheur et la fraîcheur de leur teint. (Voyez le voyage en Chine du lord Macartney, trad. de Castéra.)

SONNINI.

criptions de tous ces voyageurs que nous venons de citer avec celles que nous avons faites des tartares, nous ne pourrons guère douter que, quoiqu'il y ait de la variété dans la forme du visage et de la taille des chinois, ils n'aient cependant beaucoup plus de rapport avec les tartares qu'avec aucun autre peuple, et que ces différences et cette variété ne viennent du climat et du mélange des races : c'est le sentiment de Chardin.

« Les petits tartares, dit ce voyageur, ont communément la taille plus petite de quatre pouces que la nôtre, et plus grosse à proportion; leur teint est rouge et basané; leurs visages sont plats, larges et carrés : ils ont le nez écrasé et les yeux petits. Or, comme ce sont là tout à fait les traits des habitans de la Chine, j'ai trouvé, après avoir bien observé la chose durant mes voyages, qu'il y a la même configuration de visage et de taille dans tous les peuples qui sont à l'orient et au septentrion de la mer Caspienne, et à l'orient de la presqu'île de Malaca; ce qui, depuis, m'a fait croire que ces divers peuples sortent tous d'une même souche, quoiqu'il paroisse des différences dans leur teint et dans leurs mœurs; car, pour ce qui est du teint, la différence vient de la qualité du

climat et de celle des alimens; et à l'égard des mœurs, la différence vient aussi de la nature du terroir et de l'opulence plus ou moins grande (1). »

Le père Parennin, qui, comme l'on sait, a demeuré si long-tems à la Chine, et en a si bien observé les peuples et les mœurs, dit que les voisins des chinois du côté de l'occident, depuis le Thibet, en allant au nord, jusqu'à Chamo, semblent être différens des chinois par les mœurs, par le langage, par les traits du visage et par la configuration extérieure; que ce sont gens ignorans, grossiers, fainéans; défaut rare parmi les chinois; que quand il vient quelqu'un de ces tartares à Pékin, et qu'on demande aux chinois la raison de cette différence, ils disent que cela vient de l'eau et de la terre, c'est-à dire, de la nature du pays, qui opère ce changement sur le corps et même sur l'esprit des habitans. Il ajoute que cela paroît encore plus vrai à la Chine que dans tous les autres pays qu'il ait vus, et qu'il se souvient qu'ayant suivi l'empereur jusqu'au quarante-huitième dégré de latitude nord dans la Tar-

(1) Voy. les Voyages de Chardin. Amsterdam, 1711, tome III, page 86.

tarie, il y trouva des chinois de Nankin qui s'y étoient établis, et que leurs enfans y étoient devenus de vrais mongoux, ayant la tête enfoncée dans les épaules, les jambes cagneuses, et dans tout l'air, une grossièreté et une mal-propreté qui rebutoit. *Voyez la Lettre du P. Parennin, datée de Pékin, le 28 septembre* 1735, *Recueil 24 des Lettres édifiantes* (1).

Les japonais sont assez semblables aux chinois, pour qu'on puisse les regarder comme ne faisant qu'une seule et même race d'hommes; ils sont seulement plus jaunes, ou plus bruns, parce qu'ils habitent un

---

(1) A mesure que l'on s'avance de la Chine vers la Tartarie, l'on remarque la différence entre les mœurs et les traits caractéristiques des deux nations; les tartares sont en général plus robustes que les chinois, mais ils ont moins d'expression dans la physionomie, et moins de civilité dans les manières. Leurs femmes sont faciles à distinguer des chinois, parce qu'elles ont le pied de grandeur naturelle. Les unes et les autres placent des fleurs sur les côtés de la tête et au dessus des oreilles. Quelque pauvres ou quelque âgées qu'elles soient, elles ne négligent point cette parure naturelle : aussi la culture des fleurs est-elle généralement en vigueur dans tout ce pays. (Voyez le voyage en Chine du lord Macartney, traduction de Castéra, tome III, page 14.) SONNINI.

plante ; qu'on y applique une eau forte qui brûle les chairs, et qu'on l'enveloppe de plusieurs bandages, jusqu'à ce qu'il ait pris son pli : ils ajoutent que les femmes ressentent cette douleur pendant toute leur vie, qu'elles peuvent à peine marcher, et que rien n'est plus désagréable que leur démarche ; que cependant elles souffrent cette incommodité avec joie, et que, comme c'est un moyen de plaire, elles tâchent de se rendre le pied aussi petit qu'il leur est possible. D'autres voyageurs ne disent pas qu'on leur casse le pied dans leur enfance, mais seulement qu'on le serre avec tant de violence, qu'on l'empêche de croître, et ils conviennent, assez unanimement, qu'une femme de condition, ou seulement une jolie femme à la Chine, doit avoir le pied assez petit pour trouver trop aisée la pantoufle d'un enfant de six ans (1).

(1) On a coutume d'arrêter, par des ligatures, la croissance du bas de la jambe et celle du pied. On laisse l'orteil dans sa position naturelle, et on courbe les autres doigts, jusqu'à ce qu'à la longue, ils restent comprimés sous la plante du pied, dont ils ne peuvent plus se séparer. Quelle que soit la flexibilité des membres dans un âge tendre, leur disposition à prendre de l'accroissement doit occasionner de vives dou-

Les japonais et les chinois sont donc une seule et même race d'hommes, qui se sont très-anciennement civilisés, et qui diffèrent des tartares, plus par les mœurs que par la

---

leurs, lorsqu'elle est si cruellement contrariée; et avant que les victimes de cette mode aient pu concevoir le desir de plaire, les mères ont besoin de beaucoup de vigilance, pour les empêcher de se débarrasser des liens qui compriment leurs pieds et le bas de leurs jambes. Lorsque ces liens sont soigneusement portés, le pied conserve une petitesse symmétrique, mais funeste; car les jeunes personnes, après de longues souffrances, sont obligées de se faire soutenir pour marcher; dans la suite elles ne marchent qu'en chancelant, et elles n'appuient à terre que le talon. Elles perdent ainsi toute espèce de graces dans la démarche, et cette gêne fatigante altère aussi les charmes de la figure. Presque toutes les femmes du peuple, celles même de la classe inférieure, pour lesquelles on ne prend pas, dès l'enfance, les mêmes soins pour leur procurer une difformité que la mode a consacrée chez les personnes d'une condition plus relevée, font tout ce qu'elles peuvent pour se rapetisser ou plutôt pour se mutiler les pieds; elles les couvrent de ligatures, comme si on leur avoit fait réellement une amputation; ils deviennent extrêmement petits; il semble que le bout en a été coupé par accident, et que le reste conserve sa grosseur naturelle. *Voyez le Voyage en Chine du lord Macartney, tome II, page 13.*

SONNINI.

figure ; la bonté du terrain, la douceur du climat, le voisinage de la mer, ont pu contribuer à rendre ces peuples policés, tandis que les tartares, éloignés de la mer et du commerce des autres nations, et séparés des autres peuples, du côté du midi, par de hautes montagnes, sont demeurés errans dans leurs vastes déserts, sous un ciel dont la rigueur, sur-tout du côté du nord, ne peut être supportée que par des hommes durs et grossiers. Le pays d'Yeço, qui est au nord du Japon, quoique situé sous un climat qui devroit être tempéré, est cependant très-froid, très-stérile et très-montueux ; aussi les habitans de cette contrée sont-ils tout différens des japonais et des chinois ; ils sont grossiers, brutaux, sans mœurs, sans arts ; ils ont le corps court et gros, les cheveux longs et hérissés, les yeux noirs, le front plat, le teint jaune, mais un peu moins que celui des japonais ; ils sont fort velus sur le corps, et même sur le visage ; ils vivent comme des sauvages, et se nourrissent de lard de baleine et d'huile de poisson ; ils sont très-paresseux, très-mal-propres dans leurs vêtemens : les enfans vont presque nus ; les femmes n'ont trouvé, pour se parer, d'autres moyens que de se peindre de bleu

les sourcils et les lèvres ; les hommes n'ont d'autre plaisir que d'aller à la chasse des loups marins, des ours, des élans, des rennes, et à la pêche de la baleine ; il y en a cependant qui ont quelques coutumes japonaises, comme celle de chanter d'une voix tremblante ; mais, en général, ils ressemblent plus aux tartares septentrionaux, ou aux samoïèdes, qu'aux japonais.

Maintenant, si l'on examine les peuples voisins de la Chine au midi et à l'occident, on trouvera que les cochinchinois, qui habitent un pays montueux et plus méridional que la Chine, sont plus basanés et plus laids que les chinois ; et que les tunquinois, dont le pays est meilleur, et qui vivent sous un climat moins chaud que les cochinchinois, sont mieux faits et moins laids. Selon Dampier, les tunquinois sont en général de moyenne taille ; ils ont le teint basané comme les indiens, mais avec cela la peau si belle et si unie qu'on peut s'apercevoir du moindre changement qui arrive sur leur visage, lorsqu'ils pâlissent ou qu'ils rougissent ; ce qu'on ne peut pas reconnoître sur le visage des autres indiens. Ils ont communément le visage plat et ovale, le nez et les lèvres assez bien proportionnés ; les

cheveux noirs, longs et fort épais; ils se rendent les dents aussi noires qu'il leur est possible. Selon les relations qui sont à la suite des voyages de Tavernier, les tunquinois sont de belle taille et d'une couleur un peu olivâtre; ils n'ont pas le nez, ni le visage si plat que les chinois, et ils sont en général mieux faits.

Ces peuples, comme l'on voit, ne diffèrent pas beaucoup des chinois; ils ressemblent, par la couleur, à ceux des provinces méridionales; s'ils sont plus basanés, c'est parce qu'ils habitent sous un climat plus chaud; et, quoiqu'ils aient le visage moins plat et le nez moins écrasé que les chinois, on peut les regarder comme des peuples de même origine.

Il en est de même des siamois, des péguans, des habitans d'Aracan, de Laos, etc., tous ces peuples ont les traits assez ressemblans à ceux des chinois; et, quoiqu'ils en diffèrent plus ou moins par la couleur, ils ne diffèrent cependant pas tant des chinois que des autres indiens. Selon la Loubère, les siamois sont plutôt petits que grands; ils ont le corps bien fait; la figure de leur visage tient moins de l'ovale que du losange; il est large et élevé par le haut des joues, et

et tout d'un coup leur front se rétrécit et se termine autant en pointe que leur menton; ils ont les yeux petits et fendus obliquement, le blanc de l'œil jaunâtre, les joues creuses, parce qu'elles sont trop élevées par le haut; la bouche grande, les lèvres grosses et les dents noircies; leur teint est grossier et d'un brun mêlé de rouge; d'autres voyageurs disent d'un gris cendré, à quoi le hâle continuel contribue autant que la naissance; ils ont le nez court et arrondi par le bout, les oreilles plus grandes que les nôtres; et plus elles sont grandes, plus ils les estiment. Ce goût pour les longues oreilles est commun à tous les peuples de l'orient; mais les uns tirent leurs oreilles par le bas pour les alonger, sans les percer qu'autant qu'il le faut pour y attacher des boucles : d'autres, comme au pays de Laos, en agrandissent le trou si prodigieusement, qu'on pourroit presque y passer le poing; en sorte que leurs oreilles descendent jusque sur les épaules. Pour les siamois, ils ne les ont qu'un peu plus grandes que les nôtres, et c'est naturellement et sans artifice. Leurs cheveux sont gros, noirs et plats; les hommes et les femmes les portent si courts, qu'ils ne leur descendent qu'à la hauteur des

oreilles, tout autour de la tête. Ils mettent sur leurs lèvres une pommade parfumée, qui les fait paroître encore plus pâles qu'elles ne le seroient naturellement: ils ont peu de barbe, et ils arrachent le peu qu'ils en ont; ils ne coupent point leurs ongles, etc. Struys dit que les femmes siamoises portent des pendans d'oreilles si massifs et si pesans, que les trous où ils sont attachés deviennent assez grands pour y passer le pouce. Il ajoute que le teint des hommes et des femmes est basané, que leur taille n'est pas avantageuse, mais qu'elle est bien prise et dégagée; et qu'en général les siamois sont doux et polis. Selon le père Tachard, les siamois sont très-dispos; ils ont parmi eux d'habiles sauteurs et des faiseurs de tours d'équilibre, aussi agiles que ceux d'Europe: il dit que la coutume de se noircir les dents vient de l'idée qu'ont les siamois, qu'il ne convient point à des hommes d'avoir les dents blanches comme les animaux; que c'est pour cela qu'ils se les noircissent avec une espèce de vernis, qu'il faut renouveler de tems en tems; et que quand ils appliquent ce vernis, ils sont obligés de se passer de manger pendant quelques jours, afin de donner le tems à cette drogue de s'attacher.

Les habitans des royaumes de Pégu, d'Aracan, ressemblent assez aux siamois, et ne diffèrent pas beaucoup des chinois, par la forme du corps ni par la physionomie; ils sont seulement plus noirs (1). Ceux d'Aracan estiment un front large et plat; et pour le rendre tel, ils appliquent une plaque de plomb sur le front des enfans qui viennent de naître. Ils ont les narines larges et ouvertes, les yeux petits et vifs, et les oreilles si alongées qu'elles leur pendent jusque sur les épaules : ils mangent, sans dégoût, des souris, des rats, des serpens et du poisson corrompu (2). Les femmes y sont passablement blanches, et portent les oreilles aussi alongées que celles des hommes (3). Les peuples d'Achen, qui sont encore plus au nord que ceux d'Aracan, ont aussi le visage plat et la couleur olivâtre; ils sont grossiers, et laissent aller leurs enfans tout nus; les filles ont seulement une plaque d'argent sur

(1) *Vide primam partem Indiæ orientalis, per Pigafettam. Francofurti*, 1598, *pag.* 46.

(2) Voyez les Voyages de Jean Ovington. Paris, 1725, tome II, page 274.

(3) Voyez le Recueil des voyages de la compagnie holland. Amsterd. 1702, tome VI, page 251.

leurs parties naturelles. *Voyez le Recueil des voyages de la compagnie holl., tome IV, page 63; et le Voyage de Mandelslo, t. II, page* 328.

Tous ces peuples, comme l'on voit, ne diffèrent pas beaucoup des chinois, et tiennent encore des tartares, les petits yeux, le visage plat, la couleur olivâtre; mais en descendant vers le midi, les traits commencent à changer d'une manière plus sensible, ou du moins à se diversifier. Les habitans de la presqu'île de Malaca, et de l'île de Sumatra, sont noirs, petits, vifs, et bien proportionnés dans leur petite taille; ils ont même l'air fier, qu'oiqu'ils soient nus de la ceinture en haut, à l'exception d'une petite écharpe qu'ils portent tantôt sur l'une et tantôt sur l'autre épaule (1) (2). Ils sont naturellement

(1) Voyez les Voyages de Gherardini. Paris, 1700, pages 46 et suiv.

(2) Gherardini, peintre italien, qui ne fit que toucher à Sumatra, dans son voyage de la Chine en 1698, n'eut pas le tems d'y faire des observations bien exactes; il confondit vraisemblablement quelques noirs qu'il y rencontra, avec les habitans mêmes de Sumatra. En effet, ceux-ci ne sont pas noirs, comme ce voyageur l'a avancé; mais leur teint est seulement basané ou cuivré. Quoique vivans sous un ciel brûlant, ils

braves, et même redoutables lorsqu'ils ont

sont, généralement parlant, plus blancs que les métis ou les races mêlées de l'Inde; et les hommes de la classe supérieure, qui ne s'exposent pas à l'ardeur du soleil, sont presqu'entièrement blancs, ainsi que les femmes de la même condition. Si la beauté consistoit dans cette seule teinte de la peau, quelques-unes d'entre elles surpasseroient en blancheur nos brunes de l'Europe. Mais la plupart de ces femmes sont laides, et plusieurs même dégoûtantes; il en est néanmoins quelques-unes d'une beauté frappante.

Les habitans de Sumatra, comme Ghérardini et Dampier l'ont remarqué, sont d'une taille au dessous de la moyenne : leurs membres sont petits, mais bien proportionnés, et grêles vers les poignets et les chevilles. On comprime la tête encore molle des enfans nouveaux-nés, et on leur aplatit le nez. Leurs yeux sont noirs et vifs; leurs cheveux sont épais et d'un noir brillant; les hommes les coupent fréquemment, mais les femmes les laissent croître, et il n'est pas rare d'en voir dont la chevelure touche la terre. Le beau noir et la longueur des cheveux sont l'effet de l'huile de coco, dont les hommes et les femmes s'oignent la tête, dès l'âge le plus tendre.

Les hommes n'ont point de barbe, et leur menton est si uni, que si les prêtres malais n'y avoient une petite touffe, on seroit porté à croire que la nature leur a refusé cette marque de virilité : ils ont aussi grand soin de s'épiler les autres parties du corps. A mesure qu'ils approchent de l'âge de la puberté, les enfans se frottent le menton, les joues et le dessus de

pris de l'opium, dont ils font souvent usage, et qui leur cause une espèce d'ivresse fu-

---

la lèvre supérieure avec de la chaux vive, qu'ils appellent *chemane*, et particulièrement avec celle des coquillages. Cette chaux détruit les racines naissantes des poils; le peu qu'il en paroît dans la suite, est arraché avec de petites pinces, que les sumatranais portent toujours sur eux pour cet usage. Les personnes d'un rang élevé laissent croître leurs ongles, particulièrement ceux de l'index et du petit doigt. Ils toignent en rouge les ongles des mains et des pieds avec le suc d'un arbrisseau qu'ils désignent par le nom de *ceni*, et qui est probablement le même que le henné des arabes, dont je parlerai ci-après. Une observation singulière, mais générale, c'est que les mains des naturels, et même celles des métis, sont toujours froides au toucher.

Les peuplades qui vivent dans les montagnes de l'île sont sujettes au goître, incommodité commune dans plusieurs contrées montueuses de l'Europe.

A Sumatra, l'on fait un art d'arranger les dents, si on peut appeler ainsi des pratiques bizarres qui privent cette partie de la bouche de son plus bel agrément : on lime les dents, quoique naturellement très-blanches et très-belles, avec une pierre à aiguiser. Ceux à qui l'on fait cette opération, d'un usage général, sont couchés sur le dos. Plusieurs, et en particulier les femmes du pays de Lampoon, ont les dents vernissées en entier avec des gommes; d'autres les taillent en pointe, et quelques-uns ne les liment qu'à l'extérieur et à l'extrémité, afin qu'elles puissent

rieuse (1). Selon Dampier, les habitans de Sumatra et ceux de Malaca sont de la même race; ils parlent à peu près la même langue; ils ont tous l'humeur fière et hautaine; ils ont la taille médiocre, le visage long, les yeux noirs, le nez d'une grandeur médiocre, les lèvres minces et les dents noircies par le

---

mieux recevoir et retenir le noir de jais dont presque tous les peignent, et qu'ils obtiennent de l'huile empyreumatique tirée des enveloppes de la noix de coco. Les grands enchâssent quelquefois les dents de la mâchoire inférieure dans une plaque d'or; et cette espèce d'ornement du luxe produit un effet singulier, par le contraste du jaune et du noir. Quelquefois la plaque prend la forme de chaque dent; mais ordinairement elle est toute unie, et on ne l'ôte jamais, soit pour manger, soit pour dormir..

Les jours où on lime les dents aux enfans, et où l'on perce les oreilles aux jeunes filles, cérémonie qui doit précéder le mariage, sont des jours de fêtes pour les familles. Dans quelques îles adjacentes, et particulièrement dans celle de Neas, les filles aggrandissent prodigieusement les ouvertures qu'on leur fait aux oreilles, au point même qu'on peut quelquefois y passer la main, et elles en alongent tellement les lobes, en les tirant continuellement, qu'elles descendent jusqu'aux épaules. (Voyez l'histoire de Sumatra, par William Marsden, traduite de l'anglais, par Parraud, tome I, pages 75 et suiv.) SONNINI.

(1) Voyez les Lettres édifiantes, Recueil II, p. 60.

fréquent usage du bétel (1). Dans l'île de Pugniatan ou Pissagan, à 16 lieues en-deçà de Sumatra, les naturels sont de grande taille, et d'un teint jaune comme celui des brésiliens; ils portent de longs cheveux, fort lisses, et vont absolument nus (2). Ceux des îles Nicobar, au nord de Sumatra, sont d'une couleur basanée et jaunâtre; ils vont aussi presque nus (3). Dampier dit que les naturels de ces îles Nicobar, sont grands et bien proportionnés; qu'ils ont le visage assez long, les cheveux noirs et lisses, et le nez d'une grandeur médiocre; que les femmes n'ont point de sourcils, qu'apparemment elles se les arrachent, etc.

Les habitans de l'île de Sombreo, au nord de Nicobar, sont fort noirs; et ils se bigarrent le visage de diverses couleurs, comme de verd, de jaune, etc. *Voyez l'Histoire générale des voyages. Paris*, 1746, *tome I*, *page* 387.

Ces peuples de Malaca, de Sumatra, et des

---

(1) Voyez les Voyages de Guill. Dampier. Rouen, 1715, tome III, page 156.

(2) Voyez le Recueil de la compag. de Holl. Amst. 1702, tome I, page 281.

(3) Voyez les Lettres édifiantes, Recueil II, p. 172.

petites îles voisines, quoique différens entre eux, le sont encore plus des chinois, des tartares, etc., et semblent être issus d'une autre race; cependant les habitans de Java, qui sont voisins de Sumatra et de Malaca, ne leur ressemblent point, et sont assez semblables aux chinois, à la couleur près, qui est, comme celle des malais, rouge, mêlée de noir. Ils sont assez semblables, dit Pigafetta (1), aux habitans du Brésil; ils sont d'une forte complexion et d'une taille carrée; ils ne sont ni trop grands ni trop petits, mais bien musclés; ils ont le visage plat, les joues pendantes et gonflées, les sourcils gros et inclinés, les yeux petits, la barbe noire; ils en ont fort peu, et fort peu de cheveux, qui sont très-courts et très-noirs. Le P. Tachard dit que ces peuples de Java sont bien faits et robustes; qu'ils paroissent vifs et résolus; et que l'extrême chaleur du climat les oblige à aller presque nus (2). Dans les Lettres édifiantes, on trouve que ces habitans de Java ne sont ni noirs ni blancs, mais d'un rouge pourpré; et qu'ils sont doux, familiers et

---

(1) Voyez *Indiæ orientalis partem primam*, p. 51.

(2) Voyez le premier Voyage du père Tachard; Paris, 1686, page 134.

caressans (1). François Legat rapporte que les femmes de Java, qui ne sont pas exposées, comme les hommes, aux grandes ardeurs du soleil, sont moins basanées qu'eux; et qu'elles ont le visage beau, le sein élevé et bien fait, le teint uni et beau, quoique brun; la main belle, l'air doux, les yeux vifs, le rire agréable; et qu'il y en a qui dansent fort joliment (2). La plus grande partie des voyageurs hollandais s'accordent à dire que les habitans naturels de cette île, dont ils sont actuellement les possesseurs et les maîtres, sont robustes, bien faits, nerveux et bien musclés; qu'ils ont le visage plat, les joues larges et élevées, de grandes paupières, de petits yeux, les mâchoires grandes, les cheveux longs, le teint basané, et qu'ils n'ont que peu de barbe; qu'ils portent les cheveux et les ongles fort longs, et qu'ils se font limer les dents (3) (4). Dans une petite île, qui est

---

(1) Voyez les Lettres édifiantes, Recueil XVI, page 13.

(2) Voyez les Voyages de François Legat; Amst. 1708, tome II, page 130.

(3) Voyez le Recueil des voyages de la compagnie de Hollande; Amsterdam, 1702, tome I, page 392. — Voy. aussi les Voyages de Mandelslo, t. II, page 344.

(4) Si l'on en croit les hollandais, il n'est point

en face de celle de Java, les femmes ont le teint basané, les yeux petits, la bouche grande, le nez écrasé, les cheveux noirs et longs (1). Par toutes ces relations, on peut juger que les habitans de Java ressemblent beaucoup aux tartares et aux chinois, tandis que les malais et les peuples de Sumatra et des petites îles voisines, en diffèrent et par les traits et par la forme du corps; ce qui a pu arriver très-naturellement; car la presqu'île de Malaca, et les îles de Sumatra et de

---

de tyrannie plus oppressive que celle des souverains mahométans de Java. Pour maintenir son autorité, l'empereur ne se contente pas d'entretenir une armée de plusieurs milliers d'hommes dispersés sur son territoire, mais il a, en outre, une nombreuse garde de femmes auprès de sa personne. Les femmes sont, à ce qu'il paroît, élevées dans le métier des armes, sans négliger les talens qui peuvent occasionner à quelques-unes d'entre elles un changement d'occupation, en les faisant passer de l'état d'esclaves au rang d'épouses du monarque. La singulière institution de cette garde doit, sans doute, son origine à la facilité d'obtenir des recrues, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'il naît à Java beaucoup moins d'enfans mâles que de femelles. (Voyez le Voyage de la Chine, du lord Macartney, tome III, page 34[illegible]. SONNINI.

(1) Voyez les Voyages de le Gentil; Paris, 1725, tome I, page 92.

Java, aussi bien que toutes les autres îles de l'Archipel indien, doivent avoir été peuplées par les nations des continens voisins, et même par les européens qui s'y sont habitués depuis plus de deux cents cinquante ans; ce qui fait qu'on doit y trouver une très-grande variété dans les hommes, soit pour les traits du visage et la couleur de la peau, soit pour la forme du corps et la proportion des membres : par exemple, il y a dans cette île de Java, une nation qu'on appèle *chacrelas*, qui est toute différente, non seulement des autres habitans de cette île, mais même de tous les autres indiens. Ces chacrelas sont blancs et blonds; ils ont les yeux foibles, et ne peuvent supporter le grand jour; au contraire ils voient bien la nuit; le jour, ils marchent les yeux baissés et presque fermés (1). Tous les habitans des îles Moluques, sont, selon François Pyrard, semblables à ceux de Sumatra et de Java, pour les mœurs, la façon de vivre, les armes, les habits, le langage, la couleur, etc. (2).

(1) Voyez les Voyages de Fr. Legat; Amst. 1708, tome II, page 137.

(2) Voyez les Voyages de Fr. Pyrard; Paris, 1619, tome II, page 178.

Selon Mandelslo, les hommes des Moluques sont plutôt noirs que basanés, et les femmes le sont moins; ils ont tous les cheveux noirs et lisses, les yeux gros, les sourcils et les paupières larges, le corps fort et robuste; ils sont adroits et agiles; ils vivent long-tems, quoique leurs cheveux deviennent blancs de bonne heure. Ce voyageur dit aussi que chaque île a son langage particulier, et qu'on doit croire qu'elles ont été peuplées par différentes nations (1). Selon lui, les habitans de Bornéo et de Baly ont le teint plutôt noir que basané (2); mais selon les autres voyageurs, ils sont seulement bruns, comme les autres indiens (3). Gemelli Carreri dit que les habitans de Ternate sont de la même couleur que les malais, c'est-à-dire, un peu plus bruns que ceux des Philippines; que leur physionomie est belle; que les hommes sont mieux faits que les femmes, et que les uns et les autres ont grand soin de leurs cheveux (4).

---

(1) Voyez les Voyages de Mandelslo, tome II, page 378.

(2) Voyez *ibid.* tome II, pages 363 et 366.

(3) Voyez le Recueil des voyages de la compagnie de Hollande, tome II, page 120.

(4) Voy. les Voyag. de Gemelli Carreri, t. V, p. 224.

Les voyageurs hollandais rapportent que les naturels de l'île de Banda vivent fort long-tems, et qu'ils y ont vu un homme âgé de cent trente ans, et plusieurs autres qui approchoient de cet âge; qu'en général ces insulaires sont fort fainéans; que les hommes ne font que se promener, et que ce sont les femmes qui travaillent (1). Selon Dampier, les naturels originaires de l'île de Timor, qui est l'une des plus voisines de la Nouvelle Hollande, ont la taille médiocre, le corps droit, les membres déliés, le visage long, les cheveux noirs et pointus, et la peau fort noire; ils sont adroits et agiles, mais paresseux au suprême dégré (2). Il dit cependant que dans la même île, les habitans de la baie de Laphao sont pour la plupart basanés, et de couleur de cuivre jaune, et qu'ils ont les cheveux noirs et tout plats (3).

Si l'on remonte vers le nord, on trouve Manille et les autres îles Philippines, dont le peuple est peut-être le plus mêlé de l'uni-

---

(1) Voyez le Recueil des voyages de la compagnie de Hollande, tome I, page 566.

(2) Voyez les voyages de Dampier. Rouen, 1715, tome V, page 631.

(3) Voyez *ibid.* tome I, page 52.

vers, par les allianees qu'ont faites ensemble les espagnols, les indiens, les chinois, les malabares, les noirs, etc. Ces noirs, qui vivent dans les rochers et les bois de cette île, diffèrent entièrement des autres habitans; quelques-uns ont les cheveux crêpus, comme les nègres d'Angola; les autres les ont longs: la couleur de leur visage est comme celle des autres nègres; quelques-uns sont un peu noirs. On en a vu parmi eux qui avoient des queues longues de quatre ou cinq pouces, comme les insulaires dont parle Ptolémée. *Voyez les Voyages de Gemelli Carreri. Paris*, 1719, *tome V*, *page* 68.

Ce voyageur ajoute que des jésuites très-dignes de foi lui ont assuré que dans l'île de Mindoro, voisine de Manille, il y a une race d'hommes appelés *manghiens*, qui tous ont des queues de quatre ou cinq pouces de longueur; et même que quelques-uns de ces hommes à queues avoient embrassé la foi catholique. *Voyez idem*, *tome V*, *page* 92, et que ces manghiens ont le visage de couleur olivâtre et les cheveux longs. *Voyez idem*, *tome V*, *page* 298.

Dampier dit que les habitans de l'île de Mindanao, qui est une des principales et des plus méridionales des Philippines, sont de

taille médiocre ; qu'ils ont les membres petits, le corps droit et la tête menue, le visage ovale, le front plat, les yeux noirs et peu fendus, le nez court, la bouche assez grande, les lèvres petites et rouges, les dents noires et fort saines, les cheveux noirs et lisses, le teint tanné, mais tirant plus sur le jaune-clair que celui de certains autres indiens ; que les femmes ont le teint plus clair que les hommes ; qu'elles sont aussi mieux faites ; qu'elles ont le visage plus long, et que leurs traits sont assez réguliers, si ce n'est que leur nez est fort court et tout à fait plat entre les yeux ; qu'elles ont les membres très-petits, les cheveux noirs et longs, et que les hommes en général sont spirituels et agiles, mais fainéans et larrons. On trouve dans les Lettres édifiantes, que les habitans des Philippines ressemblent aux malais, qui ont autrefois conquis ces îles ; qu'ils ont, comme eux, le nez petit, les yeux grands, la couleur olivâtre jaune, et que leurs coutumes et leurs langues sont à peu près les mêmes (1).

Au nord de Manille, on trouve l'île Formose, qui n'est pas éloignée de la côte de la

(1) Voyez les Lettres édifiantes. Recueil II, p. 140.

province

province de Fokien à la Chine. Ces insulaires ne ressemblent cependant pas aux chinois. Selon Struys, les hommes y sont de petite taille, particulièrement ceux qui habitent les montagnes; la plupart ont le visage large. Les femmes ont les mamelles grosses et pleines, et de la barbe comme les hommes: elles ont les oreilles fort longues, et elles en augmentent encore la longueur par certaines grosses coquilles qui leur servent de pendans : elles ont les cheveux fort noirs et fort longs, le teint jaune-noir; il y en a aussi de jaunes-blanches et de tout à fait jaunes. Ces peuples sont fort fainéans. Leurs armes sont le javelot et l'arc, dont ils tirent très-bien : ils sont aussi excellens nageurs, et ils courent avec une vîtesse incroyable. C'est dans cette île où Struys dit avoir vu de ses propres yeux un homme qui avoit une queue longue de plus d'un pied, toute couverte d'un poil roux, et fort semblable à celle d'un bœuf. Cet homme à queue assuroit que ce défaut, si c'en étoit un, venoit du climat, et que tous ceux de la partie méridionale de cette île avoient des queues comme lui (1). Je ne

(1) Voyez les Voyages de Jean Struys. Rouen, 1719, tome I, page 100.

sais si ce que dit Struys des habitans de cette île mérite une entière confiance, et sur-tout si le dernier fait est vrai; il me paroît au moins exagéré et différent de ce qu'ont dit les autres voyageurs au sujet de ces hommes à queue, et même de ce qu'en ont dit Ptolémée, que j'ai cité ci-dessus, et Marc Paul, dans sa description géographique, imprimée à Paris en 1556, où il rapporte que, dans le royaume de Lambry, il y a des hommes qui ont des queues de la longueur de la main, qui vivent dans les montagnes. Il paroît que Struys s'appuie de l'autorité de Marc Paul, comme Gemelli Carreri de celle de Ptolémée; et la queue qu'il dit avoir vue est fort différente, pour les dimensions, de celles que les autres voyageurs donnent aux noirs de Manille, aux habitans de Lambry, etc. L'éditeur des mémoires de Plasmanasar, sur l'île de Formose, ne parle point de ces hommes extraordinaires et si différens des autres; il dit même que, quoiqu'il fasse fort chaud dans cette île, les femmes y sont fort belles et fort blanches, sur-tout celles qui ne sont pas obligées de s'exposer aux ardeurs du soleil; qu'elles ont un grand soin de se laver avec certaines eaux préparées pour se conserver le teint; qu'elles ont le

même soin de leurs dents, qu'elles tiennent blanches autant qu'elles le peuvent; au lieu que les chinois et les japonais les ont noires par l'usage du bétel; que les hommes ne sont pas de grande taille, mais qu'ils ont en grosseur ce qui leur manque en grandeur; qu'ils sont communément vigoureux, infatigables, bons soldats, fort adroits, etc. (1). Les voyageurs hollandais ne s'accordent point avec ceux que je viens de citer au sujet des habitans de Formose: Mandelslo, aussi bien que ceux dont les relations ont été publiées dans le Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes de Hollande, disent que ces insulaires sont fort grands et beaucoup plus hauts de taille que les européens; que la couleur de leur peau est entre le blanc et le noir, ou d'un brun tirant sur le noir; qu'ils ont le corps velu; que les femmes y sont de petite taille; mais qu'elles sont robustes, grasses et assez bien faites. La plupart des écrivains qui ont parlé de l'île de Formose n'ont donc fait aucune mention de ces hommes à

(1) Voyez la description de l'île Formose, dressée sur les mémoires de George Psalmanasar, par le sieur N. F. D. B. R. Amsterdam, 1705, pages 103 et suiv.

queue (1), et ils diffèrent beaucoup entre eux dans la description qu'ils donnent de la

---

(1) On lit aussi dans les Ephémérides des curieux de la Nature, années 1678 et 1679, observation 194, envoyée de Batavia, par J. Otton Helbigius, sur différentes curiosités des Indes, que les habitans des montagnes de la province de Kelang ou Quelang, dans l'île de Formose, ont presque tous, de leur propre aveu, des queues au bas de l'échine.

L'observateur assure avoir vu deux de ces hommes dont les queues rases étoient semblables à celles du cochon; et il ajoute qu'il y a aussi d'autres hommes à queue dans les îles orientales et australes orientales. (Voyez la collection académique, partie étrangère, tome III, page 447.)

Quand des hommes qui, dans d'autres circonstances ont fait preuve d'exactitude, disent qu'ils ont vu eux-mêmes quelqu'objet, il est difficile de détruire leur assertion par de simples négations. D'un autre côté, lorsqu'on considère que des fables ont été présentées comme des vérités par des auteurs graves; lorsqu'on se rappelle, par exemple, d'avoir lu dans les lettres d'un homme de beaucoup d'esprit, le comte de Bussi Rabutin (3e édit., 84e lettre de l'abbé de Choisy à M. de Bussi, du 13 septembre 1690) qu'un évêque de Quebec, en faisant ses visites, avoit rencontré un peuple dont tous les hommes étoient bossus et toutes les femmes boîteuses, et dont les cheveux ressembloient au plumage des perroquets; l'on est tenté de regarder comme des contes de l'ignorance ou de la pré-

forme et des traits de ces insulaires; mais ils semblent s'accorder sur un fait qui n'est

---

vention, tout ce que l'on trouve dans quelques ouvrages, au sujet des races d'hommes extraordinaires.

En admettant le principe énoncé par Aristote et adopté par Buffon lui-même : Que tout ce qui est possible existe ou a existé ; il faudroit croire à l'existance des hommes à queue, car l'invraisemblance est encore loin de l'impossibilité. Mais si quelque chose pouvoit donner l'apparence de la réalité à une si singulière conformation de l'espèce humaine, ce seroient les figures qui sont représentées en creux sur les colonnes et les murs du temple d'Isis à Tentyris, aujourd'hui Dendera, dans la haute Egypte. L'on y voit plusieurs personnages, tenant dans leurs mains, des rameaux, des fruits ou des offrandes, et portant tous derrière eux une longue queue. (Voyez mon voyage de la haute et basse Egypte, tome III, pages 177 et suivantes, et planches 31 et 32.) Cette particularité présente une difficulté qu'il n'est pas aisé de résoudre. Toutes les figures égyptiennes qui ont des queues, sont des cynocéphales ou des singes; mais celles-ci ont bien la forme et toutes les attitudes de l'homme; et l'accessoire qui les rapproche des animaux est-il simplement symbolique, ou indiqueroit-il une variété dans l'espèce humaine, qui auroit subsisté sur les confins de l'Ethiopie, et qui, de même que plusieurs races d'animaux dont on retrouve aujourd'hui les débris et qui ne sont plus vivans sur la terre, se seroit entièrement éteinte ?

SONNINI.

peut-être pas moins extraordinaire que le premier ; c'est que dans cette île il n'est pas permis aux femmes d'accoucher avant trente-cinq ans, quoiqu'il leur soit libre de se marier long-tems avant cet âge. Rechteren parle de cette coutume dans les termes suivans : « D'abord que les femmes sont mariées, elles ne mettent point d'enfans au monde ; il faut au moins pour cela qu'elles aient trente-cinq ou trente-sept ans : quand elles sont grosses, leurs prêtresses vont leur fouler le ventre avec les pieds, s'il le faut, et les font avorter avec autant ou plus de douleur qu'elles n'en souffriroient en accouchant ; ce seroit non seulement une honte, mais un gros péché de laisser venir un enfant avant l'âge prescrit. J'en ai vu qui avoient déjà fait quinze ou seize fois périr leur fruit ; et qui étoient grosses pour la dix-septième fois lorsqu'il leur étoit permis de mettre un enfant au monde (1). »

Les îles Marianes, ou des Larrons, qui sont comme l'on sait, les îles les plus éloignées du côté de l'orient, et, pour ainsi dire, les der-

---

(1) Voyez les Voyages de Rechteren dans le Recueil des voyages de la compagnie hollandaise, tome V, page 96.

nières terres de notre hémisphère, sont peuplées d'hommes très-grossiers. Le Père Gobien dit, qu'avant l'arrivée des européens, ils n'avoient jamais vu de feu ; que cet élément si nécessaire leur étoit entièrement inconnu ; qu'ils ne furent jamais si surpris que quand ils en virent pour la première fois, lorsque Magellan descendit dans l'une de leurs îles ; ils ont le teint basané, mais cependant moins brun et plus clair que celui des habitans des Philippines ; ils sont plus forts et plus robustes que les européens ; leur taille est haute, et leur corps est bien proportionné, quoiqu'ils ne se nourrissent que de racines, de fruits et de poisson ; ils ont tant d'embonpoint qu'ils en paroissent enflés, mais cet embonpoint ne les empêche pas d'être souples et agiles. Ils vivent long-tems, et ce n'est pas une chose extraordinaire, que de voir chez eux des personnes âgées de cent ans, et cela sans avoir jamais été malades (1). Gemelli Carreri dit que les habitans de ces îles sont tous d'une figure gigantesque, d'une grosse corpulence, et d'une grande force ; qu'ils peuvent aisément lever

---

(1) Voyez l'Histoire des îles Marianes, par le père Charles Gobien, 1700.

sur leurs épaules un poids de cinq cents livres (1). Ils ont, pour la plupart, les cheveux crêpus (2), le nez gros, de grands yeux, et la couleur du visage comme les indiens. Les habitans de Guan, l'une de ces îles, ont les cheveux noirs et longs, les yeux ni trop gros ni trop petits, le nez grand, les lèvres grosses, les dents assez blanches, le visage long, l'air féroce; ils sont très-robustes, et d'une taille fort avantageuse; on dit même qu'ils ont jusqu'à sept pieds de hauteur (3).

Au midi des îles Marianes, et à l'orient des îles Moluques, on trouve la terre des Papous et la nouvelle Guinée, qui paroissent être les parties les plus méridionales des terres australes. Selon Argensola, ces papous sont noirs comme les cafres; ils ont les cheveux crêpus, le visage maigre et fort désagréable; et parmi ce peuple si noir, on trouve

(1) Voyez les Voyages de Gemelli Carreri, tome V, page 298.

(2) Voyez les Lettres édifiantes, recueil XVIII, page 198.

(3) Voyez les Voyages de Dampier, tome I, page 378. — Voyez aussi le Voyage autour du monde, de Cowley.

quelques gens qui sont aussi blancs et aussi blonds que les allemands; ces blancs ont les yeux très-foibles et très-délicats (1). On trouve dans la relation de la navigation australe de le Maire, une description des habitans de cette contrée, dont je vais rapporter les principaux traits. Selon ce voyageur, ces peuples sont fort noirs, sauvages et brutaux; ils portent des anneaux aux deux oreilles, aux deux narines, et quelquefois aussi à la cloison du nez, et des brasselets de nacre de perle au dessus des coudes et aux poignets, et ils se couvrent la tête d'un bonnet d'écorce d'arbre peinte de différentes couleurs : ils sont puissans et bien proportionnés dans leur taille; ils ont les dents noires, assez de barbe, et les cheveux noirs, courts et crêpus, qui n'approchent cependant pas autant de la laine que ceux des nègres; ils sont agiles à la course; ils se servent de massues et de lances, de sabres, et d'autres armes faites de bois dur, l'usage du fer leur étant inconnu; ils se servent aussi de leurs dents comme d'armes offensives, et mordent comme les chiens. Ils mangent du bétel et du piment mêlé avec de

---

(1) Voyez l'Hist. de la conquête des îles Moluques. Amsterdam, 1706, tome I, page 148.

la chaux, qui leur sert aussi à poudrer leur barbe et leurs cheveux. Les femmes sont affreuses ; elles ont de longes mamelles qui leur tombent sur le nombril, le ventre extrêmement gros, les jambes fort menues, les bras de même, des physionomies de singes, de vilains traits, etc. (1). Dampier dit que les habitans de l'île Sabala, dans la nouvelle Guinée, sont une sorte d'indiens fort basanés, qui ont les cheveux noirs et longs, et qui, par les manières, ne diffèrent pas beaucoup de ceux de l'île Mindanao, et des autres naturels de ces îles orientales ; mais qu'outre ceux-là, qui paroissent être les principaux de l'île, il y a aussi des nègres, et que ces nègres de la nouvelle Guinée, ont les cheveux crêpus et cotonnés (2) ; que les habitans d'une autre île, qu'il appelle Garret-Denys, sont noirs, vigoureux et bien taillés ; qu'ils ont la tête grosse et ronde, les cheveux frisés et courts ; qu'ils les coupent de différentes manières, et les teignent aussi

(1) Voyez la Navigation australe de Jacques le Maire, tome IV du Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes, de Hollande, page 648.

(2) Voyez le voyage de Dampier, tome V, page 82.

de différentes couleurs, de rouge, de blanc, de jaune ; qu'ils ont le visage rond et large, avec un gros nez plat ; que cependant leur physionomie ne seroit pas absolument désagréable, s'ils ne se défiguroient pas le visage par une espèce de cheville de la grosseur du doigt, et longue de quatre pouces, dont ils traversent les deux narines, en sorte que les deux bouts touchent à l'os des joues, qu'il ne paroît qu'un petit brin de nez autour de ce bel ornement ; et qu'ils ont aussi de gros trous aux oreilles, où ils mettent des chevilles comme au nez (1).

Les habitans de la côte de la nouvelle Hollande, qui est à 16 dégrés 15 minutes de latitude méridionale, et au midi de l'île de Timor, sont peut-être les gens du monde les plus misérables, et ceux de tous les humains qui approchent le plus des brutes. Ils sont grands, droits et menus ; ils ont les membres longs et déliés, la tête grosse, le front rond, les sourcils épais ; leurs paupières sont toujours à demi-fermées ; ils prennent cette habitude dès leur enfance, pour garantir leurs yeux des moucherons

(1) Voyez le Voyage de Dampier, tome V, p. 102.

qui les incommodent beaucoup; et comme ils n'ouvrent jamais les yeux, ils ne sauroient voir de loin, à moins qu'ils ne lèvent la tête, comme s'ils vouloient regarder quelque chose au dessus d'eux. Ils ont le nez gros, les lèvres grosses et la bouche grande; ils s'arrachent apparemment les deux dents du devant de la mâchoire supérieure, car elles manquent à tous, tant aux hommes qu'aux femmes, aux jeunes et aux vieux; ils n'ont point de barbe : leur visage est long, d'un aspect très-désagréable, sans un seul trait qui puisse plaire; leurs cheveux ne sont pas longs et lisses, comme ceux de presque tous les indiens, mais ils sont courts, noirs et crêpus, comme ceux des nègres; leur peau est noire comme celle des nègres de Guinée. Ils n'ont point d'habits, mais seulement un morceau d'écorce d'arbre attaché au milieu du corps en forme de ceinture, avec une poignée d'herbes longues au milieu; ils n'ont point de maisons; ils couchent à l'air sans aucune couverture, et n'ont pour lit que la terre; ils demeurent en troupes de vingt ou trente, hommes, femmes et enfans, tout cela pêle-mêle. Leur unique nourriture est un petit poisson qu'ils prennent en faisant des réservoirs de pierre dans de petits bras

de mer ; ils n'ont ni pain, ni grains, ni légumes, etc. (1).

Les peuples d'un autre côté de la nouvelle Hollande, à vingt-deux ou vingt-trois dégrés latitude sud, semblent être de la même race que ceux dont nous venons de parler ; ils sont extrêmement laids ; ils ont de même le regard de travers, la peau noire, les cheveux crêpus, le corps grand et délié (2).

Il paroît, par toutes ces descriptions, que les îles et les côtes de l'océan Indien sont peuplées d'hommes très-différens entre eux. Les habitans de Malaca, de Sumatra et des îles Nicobar semblent tirer leur origine des indiens de la presqu'île de l'Inde ; ceux de Java, des chinois, à l'exception de ces hommes blancs et blonds qu'on appelle *Chacrelas*, qui doivent venir des européens ; ceux des îles Moluques paroissent aussi venir, pour la plupart, des indiens de la presqu'île ; mais les habitans de l'île de Timor, qui est la plus voisine de la nouvelle Hollande, sont à peu près semblables aux peuples de cette contrée. Ceux de l'île Formose et des îles Marianes se ressemblent par

---

(1) Voyez le Voyage de Dampier, tome II, p. 171.
(2) *Idem*, tome IV, page 134.

quand on applique des ventouses ; elles peignent ces fleurs de diverses couleurs avec du jus de racines, de manière que leur peau paroît comme une étoffe à fleurs (1).

Les bengalais sont plus jaunes que les mogols ; ils ont aussi des mœurs toutes différentes ; les femmes sont beaucoup moins chastes ; on prétend même que de toutes les femmes de l'Inde ce sont les plus lascives. On fait à Bengale un grand commerce d'esclaves mâles et femelles ; on y fait aussi beaucoup d'eunuques, soit de ceux auxquels on n'ôte que les testicules, soit de ceux à qui on fait l'amputation toute entière. Ces peuples sont beaux et bien faits ; ils aiment le commerce, et ont beaucoup de douceur dans les mœurs (1). Les habitans de la côte de Coromandel sont plus noirs que les bengalais ; ils sont aussi moins civilisés ; les gens du peuple vont presque nus ; ceux de la côte de Malabar sont encore plus noirs ; ils ont tous les cheveux noirs, lisses et fort longs, ils sont de la taille des Européens ; les femmes portent des anneaux d'or au

---

(1) Voyez les Voyages de Tavernier, tome III, page 324.

(2) Voyez les Voyages de Pyrard, page 354.

nez ;

nez; les hommes, les femmes et les filles se baignent ensemble et publiquement dans des bassins au milieu des villes; les femmes sont propres et bien faites, quoique noires, ou du moins très-brunes; on les marie dès l'âge de huit ans (1). Les coutumes de ces différens peuples de l'Inde sont toutes fort singulières, et même bizarres. Les banianes ne mangent de rien de ce qui a eu vie; ils craignent même de tuer le moindre insecte, pas même les poux qui les rongent; ils jettent du riz et des fèves dans la rivière pour nourrir les poissons, et des graines sur la terre pour nourrir les oiseaux et les insectes; quand ils rencontrent ou un chasseur ou un pêcheur, ils le prient instamment de se désister de son entreprise; et si l'on est sourd à leurs prières, ils offrent de l'argent pour le fusil et pour les filets; et quand on refuse leurs offres, ils troublent l'eau pour épouvanter les poissons, et crient de toute leur force pour faire fuir le gibier et les oiseaux (2). Les naires de Calicut sont des militaires qui sont tous nobles, et qui n'ont d'autre pro-

(1) Voyez le Recueil des voyages. Amsterdam, 1702, tome VI, page 461.

(2) Voyages de Jean Struys, tome II, page 225.

fession que celle des armes ; ce sont des hommes beaux et bien faits, quoiqu'ils aient le teint de couleur olivâtre ; ils ont la taille élevée, et ils sont hardis, courageux, et très-adroits à manier les armes ; ils s'agrandissent les oreilles au point qu'elles descendent jusque sur leurs épaules, et quelquefois plus bas. Ces naires ne peuvent avoir qu'une femme ; mais les femmes peuvent prendre autant de maris qu'il leur plaît. Le père Tachard, dans sa lettre au père de la Chaise, datée de Pontichéry, du 16 février 1701, dit que dans les castes ou tribus nobles, une femme peut avoir légitimement plusieurs maris ; qu'il s'en est trouvé qui en avoient eu tout à la fois jusqu'à dix, qu'elles regardoient comme autant d'esclaves qu'elles s'étoient soumis par leur beauté (1). Cette liberté d'avoir plusieurs maris est un privilége de noblesse, que les femmes de condition font valoir autant qu'elles peuvent ; mais les bourgeoises ne peuvent avoir qu'un mari ; il est vrai qu'elles adoucissent la dureté de leur condition par le commerce qu'elles ont avec les étrangers, auxquels elles s'abandonnent sans aucune crainte de

(1) Voyez les Lettres édifiantes. Recueil II, p. 188.

leurs maris, et sans qu'ils osent leur rien dire. Les mères prostituent leurs filles le plus jeunes qu'elles peuvent. Ces bourgeois de Calicut ou moucois semblent être d'une autre race que les nobles ou naires ; car ils sont, hommes et femmes, plus laids, plus jaunes, plus mal faits et de plus petite taille (1). Il y a parmi les naires, de certains hommes et de certaines femmes qui ont les jambes aussi grosses que le corps d'un autre homme ; cette difformité n'est point une maladie, elle leur vient de naissance; il y en a qui n'ont qu'une jambe, et d'autres qui les ont toutes les deux de cette grosseur monstrueuse; la peau de ces jambes est dure et rude comme une verrue ; avec cela ils ne laissent pas d'être fort dispos. Cette race d'hommes à grosses jambes s'est plus multipliée parmi les naires que dans aucun autre peuple des Indes ; on en trouve cependant quelques-uns ailleurs, et sur-tout à Ceylan (2), où l'on dit que ces hommes à

(1) Voyez les Voyages de François Pyrard, pages 411 et suiv.

(2) Voyez *idem*, pages 416 et suiv. Voyez aussi le Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes de Hollande, tome IV, page 362; et le voyage de Jean Huguens.

grosses jambes sont de la race de Saint-Thomas (1).

Les habitans de Ceylan ressemblent assez à ceux de la côte de Malabar; ils ont les oreilles aussi larges, aussi basses et aussi pendantes; ils sont seulement moins noirs (2), quoiqu'ils soient cependant fort basanés; ils ont l'air doux, et sont naturellement fort agiles, adroits et spirituels; ils ont tous les cheveux très-noirs; les hommes les

(1) Cette dénomination leur a été donnée, parce que parmi les orientaux, c'est une tradition constante et très-ancienne, que l'apôtre Saint-Thomas a prêché l'évangile dans les Indes, qu'il y est mort, et que la difformité des jambes de certains hommes est l'effet de la malédiction prononcée par l'apôtre contre un pécheur impénitent et contre tous ses descendans. L'on voit à Batavia, quantité d'esclaves, tirés de la côte du Malabar, dont une des jambes est d'une grosseur monstrueuse; et ni les brachmanes, ni les plus habiles philosophes de l'Inde, ni les médecins et chirurgiens d'Europe ne peuvent remédier à cette incommodité, parce qu'elle est naturelle à ce peuple. (Extrait des lettres de M. Cleyerns au docteur Mentzelius, datées de Batavia, dans la collection académique, partie étrangère, tome III, page 589, observation 13.

SONNINI.

(2) Voyez *Phil. Pigafettæ Indiæ orientalis partem primam*, 1598, page 39.

portent fort courts; les gens du peuple sont presque nus; les femmes ont le sein découvert : cet usage est même assez général dans l'Inde (1).

Il y a des espèces de sauvages dans l'île de Ceylan, qu'on appelle *bedas*; ils demeurent dans la partie septentrionale de l'île, et n'occupent qu'un petit canton : ces bedas semblent être une espèce d'hommes toute différente de celle de ces climats; ils habitent un petit pays tout couvert de bois, si épais, qu'il est fort difficile d'y pénétrer, et ils s'y tiennent si bien cachés, qu'on a de la peine à en découvrir quelques-uns. Ils sont blancs comme les européens; il y en a même quelques-uns qui sont roux; ils ne parlent pas la langue de Ceylan, et leur langage n'a aucun rapport avec toutes les langues des indiens; ils n'ont ni villages ni maisons, ni communication avec personne; leurs armes sont l'arc et les flèches, avec lesquelles ils tuent beaucoup de sangliers, de cerfs, etc.; ils ne font jamais cuire leur viande, mais ils la confisent dans du miel, qu'ils ont en abondance. On ne sait point l'ori-

(1) Voyez le Recueil des voyages, etc., tome VII, page 19.

gine de cette nation, qui n'est pas fort nombreuse, et dont les familles demeurent séparées les unes des autres (1). Il me paroît que ces bedas de Ceylan, aussi bien que les chacrelas de Java, pourroient bien être de race européenne, d'autant plus que ces hommes blancs et blonds sont en très-petit nombre. Il est très-possible que quelques hommes et quelques femmes européennes aient été abandonnés autrefois dans ces îles, ou qu'ils y aient abordés dans un naufrage, et que dans la crainte d'être maltraités des naturels du pays, ils soient demeurés, eux et leurs descendans, dans les bois et dans les lieux les plus escarpés des montagnes, où ils continuent à mener la vie de sauvages, qui peut-être a ses douceurs lorsqu'on y est accoutumé.

On croit que les maldivois viennent des habitans de l'île de Ceylan; cependant ils ne leur ressemblent pas, car les habitans de Ceylan sont noirs et mal formés, au lieu que les maldivois sont bien formés et proportionnés, et qu'il y a peu de différence d'eux aux européens, à l'exception qu'ils

---

(1) Voyez l'Histoire de Ceylan, par Ribeyro, 1701, pages 177 et suiv.

sont d'une couleur olivâtre : au reste, c'est un peuple mêlé de toutes les nations. Ceux qui habitent du côté du nord, sont plus civilisés que ceux qui habitent ces îles au sud; ces derniers ne sont pas même si bien faits, et sont plus noirs. Les femmes y sont assez belles, quoique de couleur olivâtre; il y en a aussi quelques-unes qui sont aussi blanches qu'en Europe; toutes ont les cheveux noirs, ce qu'ils regardent comme une beauté; l'art peut bien y contribuer, car ils tâchent de les faire devenir de cette couleur, en tenant la tête rase à leurs filles jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans. Ils rasent aussi leurs garçons, et cela tous les huit jours; ce qui, avec le tems, leur rend à tous les cheveux noirs; car il est probable que sans cet usage ils ne les auroient pas tous de cette couleur, puisqu'on voit de petits enfans qui les ont à demi-blonds. Une autre beauté pour les femmes, est de les avoir fort longs et fort épais; elles se frottent la tête et le corps, d'huile parfumée; au reste, leurs cheveux ne sont jamais frisés, mais toujours lisses. Les hommes y sont velus par le corps, plus qu'on ne l'est en Europe.

Les maldivois aiment l'exercice, et sont industrieux dans les arts; ils sont

superstitieux et fort adonnés aux femmes; elles cachent soigneusement leur sein, quoiqu'elles soient extraordinairement débauchées, et qu'elles s'abandonnent fort aisément; elles sont fort oisives, et se font bercer continuellement; elles mangent à tous momens du bétel, qui est une herbe fort chaude, et beaucoup d'épices à leurs repas : pour les hommes, ils sont beaucoup moins vigoureux qu'il ne conviendroit à leurs femmes. *Voyez* les Voyages de Pyrard, pages 120 et 324.

Les habitans de Cambaye ont le teint gris, ou couleur de cendre, les uns plus, les autres moins; et ceux qui sont voisins de la mer sont plus noirs que les autres (1); ceux de Guzarate sont jaunâtres (2). Les canarins, qui sont les indiens de Goa et des îles voisines, sont olivâtres (3).

Les voyageurs hollandais rapportent que les habitans de Guzarate sont jaunâtres, les uns plus que les autres; qu'ils sont de même

---

(1) Voyez *Pigafetta Indiæ orientalis partem primam*, page 34.

(2) Voyez les voyages de la Boullaye le Gouz, page 225.

(3) Voyez *idem*, *ibid.*

taille que les européens; que les femmes qui ne s'exposent que très-rarement aux ardeurs du soleil, sont un peu plus blanches que les hommes, et qu'il y en a quelques-unes qui sont à peu près aussi blanches que les portugaises (1).

Mandelslo, en particulier, dit que les habitans de Guzarate sont tous basanés, ou de couleur olivâtre plus ou moins foncée, selon le climat où ils demeurent; que ceux du côté du midi le sont le plus; que les hommes y sont forts et bien proportionnés; qu'ils ont le visage large et les yeux noirs; que les femmes sont de petite taille, mais propres et bien faites; qu'elles portent les cheveux longs; qu'elles ont aussi des bagues aux narines, et de grands pendans d'oreilles, *page* 195. Il y a parmi eux fort peu de bossus ou de boiteux; quelques-uns ont le teint plus clair que les autres, mais ils ont tous les cheveux noirs et lisses. Les anciens habitans de Guzarate sont aisés à reconnoître; on les distingue des autres par leur couleur, qui est beaucoup plus noire; ils sont aussi plus

(1) Voyez le Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes de Hollande, tome VI, page 405.

stupides et plus grossiers. *Idem*, tome II, page 222.

La ville de Goa est, comme l'on sait, le principal établissement des portugais dans les Indes; et, quoiqu'elle soit beaucoup déchue de son ancienne splendeur, elle ne laisse pas d'être encore une ville riche et commerçante; c'est le pays du monde où il se vendoit autrefois le plus d'esclaves: on y trouvoit à acheter des filles et des femmes fort belles, de tous les pays des Indes; ces esclaves savent, pour la plupart, jouer des instrumens, coudre et broder en perfection. Il y en a de blanches, d'olivâtres, de basanées, et de toutes couleurs; celles dont les indiens sont le plus amoureux, sont les filles cafres de Mosambique, qui sont toutes noires.

« C'est, dit Pyrard, une chose remarquable entre tous ces peuples indiens, tant mâles que femelles, et que j'ai remarquée, que leur sueur ne put point, où les nègres d'Afrique, tant en deçà que delà le cap de Bonne-Espérance, sentent de telle sorte quand ils sont échauffés, qu'il est impossible d'approcher d'eux, tant ils puent et sentent mauvais comme des poireaux verds. »

Il ajoute que les femmes indiennes aiment beaucoup les hommes blancs d'Europe, et qu'elles les préfèrent aux blancs des Indes, et à tous les autres indiens (1).

Les persans sont voisins des mogols, et ils leur ressemblent assez ; ceux sur-tout qui habitent les parties méridionales de la Perse, ne diffèrent presque pas des indiens. Les habitans d'Ormus, ceux de la province de Bascie et de Balascie sont très-bruns et très-basanés ; ceux de la province de Chesimur et des autres parties de la Perse, où la chaleur n'est pas aussi grande qu'à Ormus, sont moins bruns, et enfin ceux des provinces septentrionales sont assez blancs (2). Les femmes des îles du golfe Persique sont, au rapport des voyageurs hollandais, brunes ou jaunes, et fort peu agréables ; elles ont le visage large et de vilains yeux ; elles ont aussi des modes et des coutumes semblables à celles des femmes

---

(1) Voyez la IIe partie du voyage de Pyrard, t. II pages 64 et suiv.

(2) Voyez la description des provinces orientales, par Marc Paul. Paris, 1556, pages 22 et 39. Voyez aussi le Voyage de Pyrard, tome II, page 256.

indiennes, comme celle de se passer dans le cartilage du nez, des anneaux et une épingle d'or au travers de la peau du nez, près des yeux (1); mais il est vrai que cet usage de se percer le nez, pour porter des bagues et d'autres joyaux, s'est étendu beaucoup plus loin; car il y a beaucoup de femmes chez les arabes, qui ont une narine percée pour y passer un grand anneau; et c'est une galanterie chez ces peuples, de baiser la bouche de leurs femmes à travers ces anneaux, qui sont quelquefois assez grands pour renfermer toute la bouche dans leur rondeur (2) (3).

---

(1) Voyez le Recueil des voyages de la compagnie de Hollande. Amsterdam, 1702, tome V, page 191.

(2) Voyez le Voyage fait par ordre du roi dans la Palestine, par M. D. L. R. Paris, 1717, page 260.

(3) La coutume de porter un ou plusieurs anneaux de métal, passés dans les narines percées, est commune à presque toutes les femmes arabes et égyptiennes. Il y a de ces anneaux qui sont fort grands; ils sont, pour l'ordinaire, d'or ou d'argent, et l'opulence y ajoute de petits joyaux de la même matière, qui ne laissent pas de charger l'aile du nez, et de produire un effet assez déplaisant. Au reste, je n'ai jamais entendu dire que ce fût, en Egypte, une galanterie de baiser la

Xénophon, en parlant des persans, dit qu'ils étoient la plupart gros et gras; Marcelin dit au contraire que, de son tems, ils étoient maigres et secs. Olearius, qui fait cette remarque, ajoute qu'ils sont aujourd'hui, comme du tems de ce dernier auteur, maigres et secs, mais qu'ils ne laissent pas d'être forts et robustes; selon lui, ils ont le teint olivâtre, les cheveux noirs et le nez aquilin (1). Le sang de Perse, dit Chardin, est naturellement grossier; cela se voit aux guèbres qui sont le reste des anciens persans; ils sont laids, mal faits, pesans, ayant la peau rude et le teint coloré; cela se voit aussi dans les provinces les plus proches de l'Inde, où les habi-

---

bouche des femmes à travers ces anneaux. C'est bien mal connoître le génie de ces peuples grossiers, que de leur supposer même le desir de ces baisers amoureux. Ce sont les hommes les moins galans du monde, et les tendres préliminaires du plaisir leur sont étrangers. Il est difficile d'ailleurs de baiser la bouche d'une femme, au milieu d'un anneau qui, traversant une des aîles du nez, pend nécessairement à côté de la bouche.

SONNINI.

(1) Voy. le Voyage d'Olearius. Paris, 1656, tome I, page 501.

tans ne sont guère moins mal faits que les guèbres, parce qu'ils ne s'allient qu'entre eux; mais, dans le reste du royaume, le sang persan est présentement devenu fort beau, par le mélange du sang géorgien et circassien; ce sont les deux nations du monde où la Nature forme de plus belles personnes: aussi il n'y a presque aucun homme de qualité en Perse, qui ne soit né d'une mère géorgienne ou circassienne; le roi lui-même est ordinairement géorgien ou circassien d'origine, du côté maternel; et, comme il y a un grand nombre d'années que ce mélange a commencé de se faire, le sexe féminin est embelli comme l'autre, et les persanes sont devenues fort belles et fort bien faites, quoique ce ne soit pas au point des géorgiennes. Pour les hommes, ils sont communément hauts, droits, vermeils, vigoureux, de bon air et de belle apparence. La bonne température de leur climat, et la sobriété dans laquelle on les élève, ne contribuent pas peu à leur beauté corporelle; ils ne la tiennent pas de leurs pères; car, sans le mélange dont je viens de parler, les gens de qualité de Perse seroient les plus laids hommes du monde, puisqu'ils sont originaires de la Tartarie, dont les habitans

sont, comme nous l'avons dit, laids, mal faits et grossiers; ils sont, au contraire, fort polis, et ont beaucoup d'esprit; leur imagination est vive, prompte et fertile; leur mémoire aisée et féconde; ils ont beaucoup de disposition pour les sciences et les arts libéraux et mécaniques; ils en ont aussi beaucoup pour les armes; ils aiment la gloire, ou la vanité qui en est la fausse image; leur naturel est pliant et souple, leur esprit facile et intrigant; ils sont galans, même voluptueux; ils aiment le luxe, la dépense, et ils s'y livrent jusqu'à la prodigalité : aussi n'entendent-ils ni l'économie, ni le commerce. *Voyez les Voyages de Chardin; Amst.* 1711, *tome II, page* 34.

Ils sont en général assez sobres, et cependant immodérés dans la quantité de fruits qu'ils mangent; il est fort ordinaire de leur voir manger un *man* de melons, c'est-à-dire, douze livres pesant; il y en a même qui en mangent trois ou quatre *mans*; aussi en meurt-il quantité par les excès des fruits (1).

On voit en Perse une grande quantité de

(1) Voyez les Voyages de Thevenot. Paris, 1664, tome II, page 181.

belles femmes de toutes couleurs, car les marchands qui les amènent de tous les côtés choisissent les plus belles. Les blanches viennent de Pologne, de Moscovie, de Circassie, de Géorgie et des frontières de la grande Tartarie; les basanées, des terres du grand Mogol, et de celles du roi de Golconde et du roi de Visapour; et pour les noires, elles viennent de la côte de Mélinde et de celles de la mer Rouge (1).

Ces mêmes marchands amènent aussi de ces belles femmes en Turquie. M. Bruce ajoute qu'il se vend tous les ans à Moka plus de trois mille abyssines, et plus de mille dans les autres ports de l'Arabie, toutes destinées pour les turcs. Ces abyssines ne sont que basanées; les femmes noires arrivent des côtes de la mer Rouge, ou bien on les amène de l'intérieur de l'Afrique, et nommément du district de Darfour; car, quoiqu'il y ait des peuples noirs sur les côtes de la mer Rouge, ces peuples sont tous mahométans; et l'on ne vend jamais les mahométans; mais seulement les chrétiens ou payens, les premiers venant de l'Abys-

(1) Voyez les Voyages de Tavernier. Rouen, 1713, tome II, page 368.

sinie,

sinie; et les derniers, de l'intérieur de l'Afrique.

Les femmes du peuple en Perse ont une singulière superstition : celles qui sont stériles s'imaginent que pour devenir fécondes il faut passer sous les corps morts des criminels, qui sont suspendus aux fourches patibulaires ; elles croient que le cadavre d'un mâle peut influer, même de loin, et rendre une femme capable de faire des enfans. Lorsque ce remède singulier ne leur réussit pas, elles vont chercher les canaux des eaux qui s'écoulent des bains; elles attendent le tems où il y a dans ces bains un grand nombre d'hommes; alors elles traversent plusieurs fois l'eau qui en sort; et lorsque cela ne leur réussit pas mieux que la première recette, elles se déterminent enfin à avaler la partie du prépuce qu'on retranche dans la circoncision ; c'est le souverain remède contre la stérilité (1).

Les peuples de la Perse, de la Turquie, de l'Arabie, de l'Egypte et de toute la Barbarie peuvent être regardés comme une même

(1) Voyez les Voyages de Gemelli Carreri. Paris, 1719, tome II, page 200.

nation qui, dans le tems de Mahomet et de ses successeurs, s'est extrêmement étendue, a envahi des terrains immenses, et s'est prodigieusement mêlée avec les peuples naturels de tous ces pays. Les persans, les turcs, les maures se sont policés jusqu'à un certain point; mais les arabes sont demeurés pour la plupart dans un état d'indépendance qui suppose le mépris des lois : ils vivent comme les tartares, sans règle, sans police, et presque sans société; le larcin, le rapt, le brigandage sont autorisés par leurs chefs; ils se font honneur de leurs vices, ils n'ont aucun respect pour la vertu, et de toutes les conventions humaines ils n'ont admis que celles qu'ont produites le fanatisme et la superstition (1).

(1) Ce portrait des arabes ne peut convenir qu'aux arabes bédouins, ou errans dans les déserts; encore est-il fort chargé. Ces hommes endurcis aux fatigues et exercés au brigandage, semblent avoir été placés par la Nature dans les plaines sablonneuses qu'ils passent leur vie à parcourir avec rapidité, plutôt qu'ils ne les habitent, pour animer de vastes lacunes sur la terre habitable, qu'ils rendent, à la vérité, plus impraticables que si elles fussent absolument solitaires. Cependant c'est au milieu de ces sociétés vagabondes qu'il faut chercher la franche cordialité qui fait, à

Ces peuples sont fort endurcis au travail (1); ils accoutument aussi leurs chevaux à la plus grande fatigue; ils ne leur donnent à boire et à manger qu'une seule fois en vingt-quatre heures : aussi ces chevaux sont-ils très-maigres, mais en même

---

l'instant, d'un hôte, un ami et un frère. L'étranger une fois admis sous la tente du bédouin, qui l'auroit pillé s'il l'eût rencontré dans sa route, est assuré d'y éprouver les bons effets de la plus entière et de la plus généreuse hospitalité; en sorte que l'on peut regarder tout à la fois cet homme du désert, comme l'exemple et le fléau du pays où on le trouve. Au reste, c'est mal à propos que l'on ajoute à l'amour et à l'habitude du pillage, qui caractérisent le bédouin, les vices qu'enfantent le fanatisme et la superstition; il est, dans le réel, beaucoup moins fanatique et superstitieux que les turcs et que les autres nations autour desquelles il vit. SONNINI.

(1) M. Bruce remarque avec raison que les arabes étant tous pasteurs, ils n'ont point de travail suivi, et que cela ne doit s'entendre que des longues courses qu'ils entreprennent, paroissant infatigables, et souffrant la chaleur, la faim et la soif, mieux que tous les autres hommes (*).

(*) Pour parler des arabes avec plus d'exactitude, il faut les distinguer en domiciliés et en errans. Les premiers sont laborieux et cultivateurs; les seconds courent et pillent.
SONNINI.

tems ils sont très-prompts à la course, et, pour ainsi dire, infatigables. Les arabes, pour la plupart, vivent misérablement; ils n'ont ni pain ni vin (1); ils ne prennent pas la peine de cultiver la terre; au lieu de pain, ils se nourrissent de quelques graines sauvages, qu'ils détrempent et paîtrissent avec le lait de leur bétail (2). Ils ont des troupeaux de chameaux, de moutons et de chèvres, qu'ils mènent paître çà et là dans les lieux où ils trouvent de l'herbe; ils y plantent leurs tentes, qui sont faites de poils de chèvre (3), et ils y demeurent avec leurs

---

(1) Les arabes bédouins, accoutumés à une vie errante, ne peuvent être cultivateurs; et les arabes domiciliés qui, de même que tous les peuples sédentaires, cultivent la terre, n'ont point de vignes, ni ne boivent point de vin, parce qu'ils suivent la loi de Mahomet. SONNINI.

(2) Voyez les Voyages de Villamon. Lyon, 1620, page 603. M. Bruce m'a appris depuis, que tous les arabes se nourrissent de cousoousoo; c'est une espèce de farine cuite à l'eau : ils se nourrissent aussi de lait, et sur-tout de celui des chameaux; ce n'est que dans les jours de fêtes qu'ils mangent de la viande, et cette bonne chère n'est que du chameau et de la brebis.

(3) Plus ordinairement de poils de chameau.
SONNINI.

femmes et leurs enfans jusqu'à ce que l'herbe soit mangée, après quoi ils décampent pour aller en chercher ailleurs (1). Avec une manière de vivre aussi dure et une nourriture aussi simple, les arabes ne laissent pas d'être très-robustes et très-forts; ils sont même d'une assez grande taille et assez bien faits; mais ils ont le visage et le corps brûlés de l'ardeur du soleil, car la plupart vont tout nus, ou ne portent qu'une mauvaise chemise (2) (3). Cependant M. Bruce dit que tous les arabes riches sont vêtus; qu'il n'y a que les pauvres qui soient nus; mais qu'en Nubie la chaleur est si grande en été

(1) Voyez les Voyages de Thevenot. Paris, 1664, tome I, page 330.

(2) Voyez les Voyages de Villamon, page 604.

(3) Les bédouins sont en général de très-beaux hommes; leur vie simple, uniforme, et que les excès ni les soucis ne rongent point, se prolonge jusqu'au terme fixé par la Nature. Ils vivent fort vieux, et dans l'âge avancé, ils se font remarquer par une physionomie vénérable, comme celle que les peintres donnent aux anciens patriarches, qui étoient en effet des bédouins. Ils sont couverts par une espèce de manteau fort ample, d'une étoffe légère de laine, dont ils s'enveloppent le corps entier et quelquefois la tête. Il y a néanmoins une portion de cette nation, une race

qu'on est forcé de quitter ses vêtemens, quelque légers qu'ils soient.

Ceux des côtes de l'Arabie heureuse et de l'île de Socotora sont plus petits ; ils ont le teint couleur de cendre ou fort basané, et ils ressemblent, pour la forme, aux abyssins (1). Les arabes sont dans l'usage de se faire appliquer une couleur bleue foncée aux bras, aux lèvres et aux parties les plus apparentes du corps ; ils mettent cette couleur par petits points, et la font pénétrer dans la chair avec une aiguille faite exprès : la marque en est ineffaçable (2). Cette coutume singulière se trouve chez les nègres qui ont eu commerce avec les mahométans.

Au sujet de ces empreintes que les arabes

---

que la misère, des courses continuelles et les souffrances d'une vie pénible et agitée, ont, pour ainsi dire, dénaturée. Ceux-ci toujours errans, toujours voleurs et toujours malheureux, sont presque tous d'une corpulence petite et chétive ; et l'on a peine à reconnoître parmi eux des traces de la beauté de leur origine. SONNINI.

(1) *Vide Philip. Pigafettæ Ind. or. part. prim. Francofurti*, 1198, *page* 25. Voyez aussi la suite des Voyages d'Olearius, tome II, page 108.

(2) Voyez les Voyages de Pietro della Valle ; Rouen, 745, tome II, page 269.

se font sur la peau, M. Bruce observe qu'ils font ces marques ou empreintes avec de la poudre à tirer et de la mine de plomb; ils se servent pour cela d'une aiguille et non d'une lancette. Il n'y a que quelques tribus dans l'Arabie déserte, et les arabes de Nubie, qui se peignent les lèvres. Mais les nègres de la Nubie ont tous les lèvres peintes ou les joues cicatrisées, et empreintes de cette même poudre noire. Au reste, ces différentes impressions que les arabes se font sur la peau, désignent ordinairement leurs différentes tribus.

Chez les arabes qui demeurent dans les déserts, sur les frontières de Tremecen et de Tunis, les filles, pour paroître plus belles, se font des chiffres de couleur bleue sur tout le corps avec la pointe d'une lancette, et du vitriol, et les africaines en font autant à leur exemple, mais non pas celles qui demeurent dans les villes, car elles conservent la même blancheur de visage avec laquelle elles sont venues au monde (1); quelques-unes seu-

(1) M. Bruce assure que non seulement les enfans des barbaresques sont fort blancs en naissant, mais il ajoute un fait que je n'ai trouvé nulle part; c'est que les femmes, qui habitent dans les villes de Barbarie,

lement se peignent une petite fleur ou quelqu'autre chose aux joues, au front ou au menton, avec de la fumée de noix de galle et du safran ; ce qui rend la marque fort noire : elles se noircissent aussi les sourcils. *Voyez l'Afrique de Marmol, tome I, page 88.*

La Boullaye dit que les femmes des arabes du désert ont les mains, les lèvres et le menton peints de bleu ; que la plupart ont des anneaux d'or ou d'argent au nez, de trois pouces de diamètre ; qu'elles sont assez laides, parce qu'elles sont perpétuellement au soleil, mais qu'elles naissent blanches ; que les jeunes filles sont très-agréables ; qu'elles chantent sans cesse, et que leur chant n'est pas triste comme celui des turques ou des persanes, mais qu'il est bien plus étrange, parce qu'elles poussent leur haleine

---

sont d'une blancheur presque rebutante, d'un blanc de marbre qui tranche trop avec le rouge très-vif de leurs joues, et que ces femmes aiment la musique et la danse, au point d'en être transportées ; il leur arrive même de tomber en convulsion et en syncope lorsqu'elles s'y livrent avec excès. Ce blanc-mat des femmes de Barbarie se trouve quelquefois en Languedoc et sur toutes nos côtes de la Méditerranée. J'ai vu plusieurs femmes de ces provinces avec le teint blanc-mat et les cheveux bruns ou noirs.

de toute leur force, et qu'elles articulent extrêmement vîte. *Voyez les Voyages de la Boullaye le Gouz*, *page* 318.

« Les princesses et les dames arabes, dit un autre voyageur, qu'on m'a montrées par le coin d'une tente, m'ont paru fort belles et bien faites ; on peut juger par celles-ci, et par ce qu'on m'en a dit, que les autres ne le sont guère moins : elles sont blanches, parce qu'elles sont toujours à couvert du soleil. Les femmes du commun sont extrêmement halées : outre la couleur brune et basanée qu'elles ont naturellement, je les ai trouvées fort laides dans toute leur figure, et je n'ai rien vu en elles que les agrémens ordinaires qui accompagnent une grande jeunesse. Ces femmes se piquent les lèvres avec des aiguilles, et mettent par-dessus de la poudre à canon, mêlée avec du fiel de bœuf, qui pénètre la peau et les rend bleues et livides pour tout le reste de leur vie : elles font des petits points de la même façon aux coins de leur bouche, aux côtés du menton et sur les joues ; elles noircissent le bord de leurs paupières d'une poudre noire, composée avec de la tutie, et tirent une ligne de ce noir au dehors du coin de l'œil pour le faire paroître plus fendu ; car, en général, la principale

avoir les mêmes mœurs ; les uns habitent dans des villes ou villages, les autres sous des tentes en familles séparées. Ceux qui habitent les villes travaillent rarement en été depuis les onze heures du matin jusqu'à trois heures du soir, à cause de la grande chaleur; pour l'ordinaire, ils emploient ce tems à dormir dans un souterrain où le vent vient d'en haut par une espèce de tuyau pour faire circuler l'air. Les arabes tolèrent toutes les religions, et en laissent le libre exercice aux juifs, aux chrétiens, aux banians ; ils sont plus affables pour les étrangers, plus hospitaliers, plus généreux que les turcs. Quand ils sont à table, ils invitent ceux qui surviennent à manger avec eux ; au contraire, les turcs se cachent pour manger, crainte d'inviter ceux qui pourroient les trouver à table.

Les coiffure des femmes arabes, quoique simple, est galante ; elles sont toutes à demi ou au quart voilées. Le vêtement du corps est encore plus piquant ; ce n'est qu'une chemise sur un léger caleçon, le tout brodé, ou garni d'agrémens de différentes couleurs ; elles se peignent les ongles de rouge, les pieds et les mains de jaune brun, et les sourcils et le bord des paupières, de noir :

celles qui habitent la campagne dans les plaines ont le teint et la peau du corps d'un jaune foncé ; mais, dans les montagnes, on trouve de jolis visages, même parmi les paysannes. L'usage de l'inoculation, si nécessaire pour conserver la beauté, est ancien et pratiqué avec succès en Arabie; les pauvres arabes bédouins, qui manquent de tout, inoculent leurs enfans avec une épine, faute de meilleurs instrumens.

En général, les arabes sont fort sobres, et même ils ne mangent pas de tout, à beaucoup près, soit superstition, soit faute d'appétit; ce n'est pas néanmoins délicatesse de goût, car la plupart mangent des sauterelles; depuis Babel-mandel jusqu'à Bara, on enfile les sauterelles pour les porter au marché. Ils broient leur blé entre deux pierres, dont la supérieure se tourne avec la main. Les filles se marient de fort bonne heure, à neuf, dix et onze ans dans les plaines ; mais dans les montagnes, les parens les obligent d'attendre quinze ans.

« Les habitans des villes arabes, dit M. Nieburh, sur-tout de celles qui sont situées sur les côtes de la mer, ou sur la frontière, ont, à cause de leur commerce, tellement été mêlés avec les étrangers, qu'ils ont perdu beaucoup

de leurs mœurs et coutumes anciennes; mais les bédouins, les vrais arabes, qui ont toujours fait plus de cas de leur liberté, que de l'aisance et des richesses, vivent en tribus séparées, sous des tentes, et gardent encore la même forme de gouvernement, les mêmes mœurs, et les mêmes usages qu'avoient leurs ancêtres dès les tems les plus reculés. Ils appellent, en général, tous leurs nobles, *schechs* ou *schœch* : quand ces schechs sont trop foibles pour se défendre contre leurs voisins, ils s'unissent avec d'autres, et choisissent un d'entre eux pour leur grand chef. Plusieurs des grands élisent enfin, de l'aveu des petits schechs, un plus puissant encore, qu'ils nomment *schechelkbir*, ou *scheches-schiüch*; et alors la famille de ce dernier donne son nom à toute la tribu... L'on peut dire qu'ils naissent tous soldats, et qu'ils sont tous pâtres. Les chefs des grandes tribus ont beaucoup de chameaux qu'ils emploient à la guerre, au commerce, etc. Les petites tribus élèvent des troupeaux de moutons.... Les schechs vivent sous des tentes, et laissent le soin de l'agriculture et des autres travaux pénibles, à leurs sujets qui logent dans de misérables huttes. Ces bédouins, accoutumés à vivre en plein air, ont l'odorat très-fin.

Les villes leur plaisent si peu, qu'ils ne comprennent pas comment des gens qui se piquent d'aimer la propreté, peuvent vivre au milieu d'un air si impur.... Parmi ces peuples, l'autorité reste dans la famille du grand ou petit schech qui règne, sans qu'ils soient assujettis à en choisir l'aîné; ils élisent le plus capable des fils ou des parens, pour succéder au gouvernement; ils paient très-peu ou rien à leurs supérieurs. Chacun des petits schechs porte la parole pour sa famille, et il en est le chef et le conducteur : le grand schech est obligé par là de les regarder plus comme ses alliés, que comme ses sujets; car si son gouvernement leur déplaît, et qu'ils ne puissent pas le déposer, ils conduisent leurs bestiaux dans la possession d'une autre tribu, qui, d'ordinaire, est charmée d'en fortifier son parti. Chaque petit schech est intéressé à bien diriger sa famille, s'il ne veut pas être déposé ou abandonné..... Jamais ces bédouins n'ont pu être entièrement subjugués par des étrangers.... mais les arabes d'auprès de Bagdad, Mosul, Orfa, Damask et Haleb, sont, en apparence, soumis au sultan. »

Nous pouvons ajouter à cette relation de M. Nieburh, que toutes les contrées de

l'Arabie, quoique fort éloignées les unes des autres, sont également sujettes à de grandes chaleurs, et jouissent constamment du ciel le plus serein; et que tous les monumens historiques attestent que l'Arabie étoit peuplée dès la plus haute antiquité. Les arabes, avec une assez petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempérament robuste, le poil brun, le visage basané, les yeux noirs et vifs, une physionomie ingénieuse, mais rarement agréable: ils attachent de la dignité à leur barbe, parlent peu, sans gestes, sans s'interrompre, sans se choquer dans leurs expressions; ils sont flegmatiques, mais redoutables dans la colère; ils ont de l'intelligence, et même de l'ouverture pour les sciences qu'ils cultivent peu; ceux de nos jours n'ont aucun monument de génie. Le nombre des arabes, établis dans le désert, peut monter à deux millions; leurs habits, leurs tentes, leurs cordages, leurs tapis, tout se fait avec la laine de leurs brebis, le poil de leurs chameaux et de leurs chèvres (1).

Les égyptiens, qui sont si voisins des arabes, qui ont la même religion, et qui

(1) Histoire philosophique et politique. Amsterdam, 1772, tome I, pages 410 et suiv.

sont,

sont, comme eux, soumis à la domination des turcs (1), ont cependant des coutumes fort différentes de celles des arabes; par exemple, dans toutes les villes et villages le long du Nil, on trouve des filles destinées aux plaisirs des voyageurs, sans qu'ils soient obligés de les payer (2). C'est l'usage d'avoir des maisons d'hospitalité toujours remplies de ces filles; et les gens riches se font, en mourant, un devoir de piété de fonder ces maisons, et de les peupler de filles qu'ils font acheter dans cette vue charitable. Lorsqu'elles accouchent d'un garçon, elles

(1) Les arabes ne sont pas soumis aux turcs; ils sont indépendans. SONNINI.

(2) Ceci est une erreur de Paul Lucas. En effet, quoiqu'il soit vrai que dans tous les lieux un peu considérables de l'Egypte, il y ait une foule de prêtresses adonnées au culte d'une dégoûtante volupté, il est faux que, destinées aux plaisirs des voyageurs, ceux-ci soient dispensés de les payer. Les misérables que l'on voit dans les places publiques des villes de l'Egypte, font métier, ainsi que nos coureuses d'Europe, de vendre l'apparence du plaisir. Elles cherchent à attirer les hommes qu'elles agacent de leur mieux, les rançonnent le plus qu'il leur est possible, et souvent les dépouillent avec autant d'adresse que nos courtisanes. SONNINI.

sont obligées de l'élever jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, après quoi elles le portent au patron de la maison ou à ses héritiers, qui sont obligés de recevoir l'enfant, et qui s'en servent dans la suite comme d'un esclave; mais les petites filles restent toujours avec leur mère, et servent ensuite à les remplacer (1). Les égyptiennes sont fort brunes; elles ont les yeux vifs (2); leur taille est au-dessous de la médiocre; la manière dont elles sont vêtues n'est point du tout agréable, et leur conversation est fort ennuyeuse (3) (4);

---

(1) Voyez les Voyages de Paul Lucas. Paris, 1704, page 363, etc.

(2) Voyez les Voyages de Gemelli Carreri, tome I, page 190.

(3) Voyez les Voyages du père Vansleb. Paris, 1677, page 43.

(4) Dans les cantons les plus méridionaux de l'Egypte, les femmes ont le teint basané et la peau épaisse. A l'exception des femmes étrangères ou riches qui ont vécu au Caire, et qui ont conservé les habillemens de la ville, toutes n'ont d'autre vêtement qu'une ample et longue chemise ou tunique de toile bleue, à manches d'une largeur extraordinaire, et à grandes ouvertures sur les côtés. Cette méthode de s'habiller à demi, et de manière à ce que l'air circule sur le corps même et en rafraîchisse toutes les parties, est très-

au reste, elles font beaucoup d'enfans; et quelques voyageurs prétendent que la fécondité, occasionnée par l'inondation du Nil, ne se borne pas à la terre seule, mais qu'elle s'étend aux hommes et aux animaux: ils disent qu'on voit, par une expérience qui ne s'est jamais démentie, que les eaux nouvelles rendent les femmes fécondes, soit qu'elles en boivent, soit qu'elles se contentent de s'y baigner; que c'est dans les premiers mois qui suivent l'inondation, c'est-à-dire, aux mois de juillet et d'août, qu'elles conçoivent ordinairement, et que les enfans viennent au monde dans les mois d'avril et de mai; qu'à l'égard des animaux, les vaches portent presque toujours deux veaux à la fois, les brebis deux agneaux, etc. (1). On ne sait pas trop comment concilier ce que

---

convenable dans un pays où des habits serrés ou épais rendroient la chaleur insupportable. Quoique léger, frais et commode, il a pu n'avoir aucun agrément aux yeux du père Vansleb; il a pu même s'ennuyer avec les égyptiennes, sans que l'on s'en étonne; mais qu'il les ait trouvées de petite stature, c'est ce qui ne s'accorde pas avec la réalité: ces femmes ont en effet la taille aussi élevée que les françaises. SONNINI.

(1) Voyez les Voyages du sieur Lucas. Rouen, 1719, page 83.

nous venons de dire de ces bénignes influences du Nil, avec les maladies fâcheuses qu'il produit; car M. Granger dit que l'air de l'Égypte est mal-sain; que les maladies des yeux y sont très-fréquentes, et si difficiles à guérir, que presque tous ceux qui en sont attaqués perdent la vue; qu'il y a plus d'aveugles en Égypte qu'en aucun autre pays; et que dans le tems de la crûe du Nil, la plupart des habitans sont attaqués de dissenteries opiniâtres, causées par les eaux de ce fleuve, qui, dans ce tems-là, sont fort chargées de sels (1) (2).

Quoique les femmes soient communément assez petites en Égypte, les hommes sont ordinairement de haute taille (3). Les uns et les autres sont, généralement parlant, de couleur olivâtre; et plus on s'éloigne du Caire en remontant, plus les habitans sont basanés; jusque-là, que ceux qui sont aux confins de

(1) Voy. le Voyage de M. Granger, Paris, 1745, p. 21.

(2) L'on trouvera des détails plus étendus et en même temps plus certains, sur le climat et les autres particularités de l'Egypte, dans l'ouvrage que j'ai publié sur ce pays célèbre, sous le titre de *Voyage de la haute et basse Egypte*, 3 *vol. in-8° et un in-4° de planches. Paris*, *Buisson*, 1799. SONNINI.

(3) Voy. les Voyag. de Pietro della Valle, t. I, p. 401.

la Nubie, sont presque aussi noirs que les nubiens mêmes. Les défauts les plus naturels aux égyptiens, sont l'oisiveté et la poltronnerie; ils ne font presque autre chose tout le jour, que boire du café, fumer, dormir ou demeurer oisifs en une place, ou causer dans les rues; ils sont fort ignorans, et cependant pleins d'une vanité ridicule. Les cophtes eux-mêmes ne sont pas exempts de ces vices; et quoiqu'ils ne puissent pas nier qu'ils n'aient perdu leur noblesse, les sciences, l'exercice des armes, leur propre histoire, et leur langue même; et que d'une nation illustrée et vaillante, ils ne soient devenus un peuple vil et esclave, leur orgueil va néanmoins jusqu'à mépriser les autres nations, et à s'offenser lorsqu'on leur propose de faire voyager leurs enfans en Europe, pour y être élevés dans les sciences et dans les arts (1).

M. le chev. Bruce m'assure que les égyptiens sont beaucoup plus sombres et plus mélancoliques que les arabes. Cet illustre voyageur m'a encore donné quelques notes, que je me fais un plaisir de publier.

(1) Voyez les Voyages du sieur Lucas, tome III, page 194; et la Relation d'un voyage fait en Egypte par le père Vansleb, page 42.

M. Bruce observe que les cophtes sont les ancêtres des égyptiens actuels, et qu'ils étoient autrefois chrétiens et non mahométans; que plusieurs de leurs descendans sont encore chrétiens, et qu'ils sont obligés de porter une sorte de turban différent, et moins honorable que celui des mahométans. Les autres habitans de l'Égypte sont des arabes sarrasins qui ont conquis le pays, et se sont mêlés par force avec les naturels. Ce n'est que depuis très-peu d'années, dit M. Bruce, que ces maisons de piété, ou plutôt de libertinage, établies pour le service des voyageurs, ont été supprimées; ainsi cet usage a été aboli de nos jours (1).

M. Bruce observe encore qu'en Égypte, la différence de la taille des hommes, qui sont assez grands et menus, et des femmes, qui généralement sont courtes et trapues, sur-tout dans les campagnes, ne vient pas de la Nature, mais de ce que les garçons ne portent jamais de fardeaux sur la tête; au lieu que les jeunes filles de la campagne vont, tous les jours plusieurs fois, chercher de

(1) J'ai tout lieu de penser que cet usage, dont on ne retrouve pas la moindre trace, n'a jamais existé en Égypte, ou n'y a existé que très-anciennement.

l'eau du Nil, qu'elles portent toujours, dans un jarre, sur leur tête; ce qui leur affaisse le cou et la taille, les rend trapues et plus carrées aux épaules; elles ont néanmoins les bras et les jambes bien faits quoique forts gros; elles vont presque nues, ne portant qu'un petit jupon très-court (1). M. Bruce remarque aussi que, comme je l'ai dit, le nombre des aveugles en Égypte est très-considérable, et qu'il y a 25 mille personnes aveugles, nourries dans les hôpitaux de la seule ville du Caire.

Le même voyageur remarque que les égyptiens n'ont jamais été vaillans; qu'anciennement ils ne faisoient la guerre qu'en prenant à leur solde des troupes étrangères; qu'ils avoient une si grande peur des arabes, que, pour s'en défendre, ils avoient bâti une muraille depuis Pelusium jusqu'à Héliopolis; mais que ce grand rempart n'a pas empêché les arabes de les subjuguer. Au reste, les égyptiens actuels sont très-paresseux, grands buveurs d'eau de vie, si tristes et si mélancoliques qu'ils ont besoin de plus de fêtes qu'aucun autre peuple. Ceux qui sont chré-

(1) M. Bruce relève ici une erreur par une autre erreur. Voyez ce que j'ai dit de la taille et de l'habillement des égyptiennes, dans une note précédente, page 210. SONNINI.

tiens ont beaucoup plus de haine contre les catholiques romains, que contre les mahométans (1).

Les nations nombreuses qui habitent les côtes de la Méditerranée depuis l'Egypte jusqu'à l'Océan, et toute la profondeur des terres de Barbarie jusqu'au mont Atlas et au delà, sont des peuples de différente origine. Les naturels du pays, les arabes, les vandales, les espagnols, et plus anciennement les romains et les égyptiens, ont peuplé cette contrée d'hommes assez différens entre eux; par exemple, les habitans des montagnes d'Auress ont un air et une physionomie différente de celle de leurs voisins; leur teint, loin d'être basané, est au contraire blanc et vermeil, et leurs cheveux sont d'un jaune foncé, au lieu que les cheveux de tous les autres sont noirs; ce qui, selon M. Shaw, peut faire croire que ces hommes blonds descendent des vandales, qui, après avoir été chassés, trouvèrent moyen de se réta-

(1) Ceci est une observation très-juste; elle donne la mesure de la confiance à accorder à ceux qui, dans ces derniers tems, prétendoient que les cophtes devoient se jeter entre les bras des français à leur entrée en Égypte, et les secourir contre des oppresseurs qu'ils préfèrent aux européens. SONNINI.

blir dans quelques endroits de ces montagnes (1). Les femmes du royaume de Tripoli ne ressemblent point aux égyptiennes, dont elles sont voisines ; elles sont grandes, et elles font même consister la beauté à avoir la taille excessivement longue ; elles se font, comme les femmes arabes, des piquures sur le visage, principalement aux joues et au menton ; elles estiment beaucoup les cheveux roux, comme en Turquie, et elles font même peindre en vermillon les cheveux de leurs enfans (2).

En général, les femmes maures affectent toutes de porter les cheveux longs jusque sur les talons ; celles qui n'ont pas beaucoup de cheveux, ou qui ne les ont pas si longs que les autres, en portent de postiches, et toutes les tressent avec des rubans ; elles se teignent le poil des paupières avec de la poudre de mine de plomb ; elles trouvent que la couleur sombre que cela donne aux yeux, est une beauté singulière. Cette coutume est fort ancienne et assez générale,

(1) Voyez les Voyages de M. Shaw. La Haye, 1743, tome I, page 168.

(2) Voyez l'Etat des royaumes de Barbarie. La Haye, 1704.

puisque les femmes grecques et romaines se brunissoient les yeux comme les femmes de l'orient. *Voyages de M. Shaw, t. I, p.* 382.

La plupart des femmes maures passeroient pour belles, même en ce pays-ci. Leurs enfans ont le plus beau teint du monde et le corps fort blanc; il est vrai que les garçons qui sont exposés au soleil brunissent bientôt; mais les filles qui se tiennent à la maison conservent leur beauté jusqu'à l'âge de trente ans qu'elles cessent communément d'avoir des enfans; en récompense elles en ont souvent à onze ans, et se trouvent quelquefois grand'mères à vingt-deux; et comme elles vivent aussi long-tems que les femmes européennes, elles voient ordinairement plusieurs générations. *Idem, tome I, page* 395.

On peut remarquer, en lisant la description de ces différens peuples dans Marmol, que les habitans des montagnes de la Barbarie sont blancs; au lieu que les habitans des côtes de la mer et des plaines sont basanés et très-bruns. Il dit expressément que les habitans de Capez, ville du royaume de Tunis sur la Méditerranée, sont de pauvres gens fort noirs (1); que ceux qui

(1) Voyez l'Afrique de Marmol, tome II, page 536.

habitent le long de la rivière de Dara dans la province d'Escure au royaume de Maroc, sont fort basanés (1); qu'au contraire, les habitans de Zarhou et des montagnes de Fez, du côté du mont Atlas, sont fort blancs; et il ajoute que ces derniers sont si peu sensibles au froid, qu'au milieu des neiges et des glaces de ces montagnes, ils s'habillent très-légèrement et vont tête nue toute l'année (2): et à l'égard des habitans de la Numidie, il dit qu'ils sont plutôt basanés que noirs; que les femmes y sont même assez blanches et ont beaucoup d'embonpoint, quoique les hommes soient maigres (3); mais que les habitans du Guaden, dans le fond de la Numidie, sur les frontières du Sénégal, sont plutôt noirs que basanés (4); au lieu que dans la province de Dara les femmes sont belles, fraîches, et que par-tout il y a une grande quantité d'esclaves nègres de l'un et de l'autre sexe (5).

Tous les peuples qui habitent entre le

---

(1) Voyez l'Afrique de Marmol, tome II, pages 125.

(2) *Idem*, tome II, page 198 et 305.

(3) *Idem*, tome III, page 6.

(4) *Idem*, tome III, page 7.

(5) *Idem*, tome III, page 11.

vingtième et le trentième ou le trente-cinquième dégré de latitude nord, dans l'ancien continent, depuis l'empire du Mogol jusqu'en Barbarie, et même depuis le Gange jusqu'aux côtes occidentales du royaume de Maroc, ne sont donc pas fort différens les uns des autres, si l'on excepte les variétés particulières occasionnées par le mélange d'autres peuples plus septentrionaux, qui ont conquis ou peuplé quelques-unes de ces vastes contrées. Cette étendue de terre sous les mêmes parallèles, est d'environ deux mille lieues; les hommes en général y sont bruns et basanés, mais ils sont en même tems assez beaux et assez bien faits. Si nous examinons maintenant ceux qui habitent sous un climat plus tempéré, nous trouverons que les habitans des provinces septentrionales du Mogol et de la Perse, les arméniens, les turcs, les géorgiens, les mingréliens, les circassiens, les grecs et tous les peuples de l'Europe, sont les hommes les plus beaux, les plus blancs et les mieux faits de toute la terre; et que, quoiqu'il y ait fort loin de Cachemire en Espagne, ou de la Circassie à la France, il ne laisse pas d'y avoir une singulière ressemblance entre ces peuples si éloignés les uns des autres, mais

situés à peu près à une égale distance de l'équateur. Les cachemiriens, dit Bernier, sont renommés pour la beauté; ils sont aussi bien faits que les européens, et ne tiennent en rien du visage tartare; ils n'ont point ce nez écaché et ces petits yeux de cochon qu'on trouve chez leurs voisins : les femmes surtout sont très-belles; aussi la plupart des étrangers nouveaux-venus à la cour du Mogol se fournissent de femmes cachemiriennes, afin d'avoir des enfans qui soient plus blancs que les indiens, et qui puissent aussi passer pour vrais mogols (1). Le sang de Géorgie est encore plus beau que celui de Cachemire; on ne trouve pas un laid visage dans ce pays, et la Nature a répandu, sur la plupart des femmes, des graces qu'on ne voit pas ailleurs; elles sont grandes, bien faites, extrêmement déliées à la ceinture; elles ont le visage charmant (2). Les hommes sont aussi fort beaux (3); ils ont naturelle-

---

(1) Voyez les Voyages de Bernier. Amsterdam, 1710, tome II, page 281.

(2) Voyez les Voyages de Chardin, première partie. Londres, 1689, page 204.

(3) *Voyez* il genio vagante del conte Aurelio degli Anzi. In Parma, 1691, tome I, page 170.

ment de l'esprit, et ils seroient capables des sciences et des arts; mais leur mauvaise éducation les rend très-ignorans et très-vicieux, et il n'y a peut-être aucun pays dans le monde où le libertinage et l'ivrognerie soient à un si haut point qu'en Géorgie. Chardin dit que les gens d'église, comme les autres, s'enivrent très-souvent, et tiennent chez eux de belles esclaves, dont ils font des concubines; que personne n'en est scandalisé, parce que la coutume en est générale et même autorisée; et il ajoute que le préfet des capucins lui a assuré avoir ouï dire au *catholicos* (on appelle ainsi le patriarche de Géorgie), que celui qui, aux grandes fêtes, comme Pâques et Noël, ne s'enivre pas entièrement, ne passe pas pour chrétien, et doit être excommunié (1). Avec tous ces vices, les géorgiens ne laissent pas d'être civils, humains, graves et modérés; ils ne se mettent que très-rarement en colère, quoiqu'ils soient ennemis irréconciliables lorsqu'ils ont conçu de la haine contre quelqu'un.

Les femmes, dit Struys, sont aussi fort belles et fort blanches en Circassie, et elles

(1) Voyez les Voyages de Chardin, page 205.

ont le plus beau teint et les plus belles couleurs du monde (1); leur front est grand et uni, et sans le secours de l'art elles ont si peu de sourcils, qu'on diroit que ce n'est qu'un filet de soie recourbé; elles ont les yeux grands, doux et pleins de feu, le nez bien fait, les lèvres vermeilles, la bouche riante et petite, et le menton comme il doit être pour achever un parfait ovale; elles ont le cou et la gorge parfaitement bien faits, la peau blanche comme neige, la taille grande et aisée, les cheveux du plus beau noir; elles portent un petit bonnet d'étoffe noire, sur lequel est attaché un bourrelet de même couleur; mais ce qu'il y a de ridicule, c'est que les veuves portent, à la place de ce bourrelet, une vessie de bœuf ou de vache des plus enflées, ce qui les défigure merveilleusement. L'été, les femmes du peuple ne portent

(1) Le coloris éblouissant des femmes de Circassie ne tient à aucun prestige de l'art. Les marchands qui les vendent souvent pour cinq ou six mille piastres, dans le marché de Caffa en Crimée, font, en présence de tous les acheteurs, différens essais, pour démontrer jusqu'à l'évidence, que la beauté de leur teint est un pur don de la Nature. *Voyage en Crimée, par Kleman*, cité par M. de Paw, dans ses Recherches philosophiques sur les grecs, sect. 281. SONNINI.

qu'une simple chemise, qui est ordinairement bleue, jaune ou rouge, et cette chemise est ouverte jusqu'à mi-corps; elles ont le sein parfaitement bien fait; elles sont assez libres avec les étrangers, mais cependant fidelles à leurs maris qui n'en sont point jaloux. *Voyez les Voyages de Struys, tome II, page* 75.

Tavernier dit aussi que les femmes de la Comanie et de la Circassie, sont, comme celles de Géorgie, très-belles et très-bien faites; qu'elles paroissent toujours fraîches jusqu'à l'âge de quarante-cinq ou cinquante ans; qu'elles sont toutes fort laborieuses, et qu'elles s'occupent souvent des travaux les plus pénibles. Ces peuples ont conservé la plus grande liberté dans le mariage; car, s'il arrive que le mari ne soit pas content de sa femme, et qu'il s'en plaigne le premier, le seigneur du lieu envoie prendre la femme et la fait vendre, et en donne une autre à l'homme qui s'en plaint; et de même si la femme se plaint la première, on la laisse libre et on lui ôte son mari (1).

Les mingréliens sont, au rapport des voya-

(1) Voyez les Voyages de Tavernier. Rouen, 1713, tome I, page 469.

geurs,

geurs, tous aussi beaux et aussi bien faits que les géorgiens ou les circassiens ; et il semble que ces trois peuples ne fassent qu'une seule et même race d'hommes.

« Il y a en Mingrélie, dit Chardin, des femmes merveilleusement bien faites, d'un air majestueux, de visage et de taille admirables; elles ont, outre cela, un regard engageant, qui caresse tous ceux qui les regardent : les moins belles et celles qui sont âgées, se fardent grossièrement, et se peignent tout le visage, sourcils, joues, front, nez, menton; les autres se contentent de se peindre les sourcils; elles se parent le plus qu'elles peuvent. Leur habit est semblable à celui des persanes ; elles portent un voile qui ne couvre que le dessus et le derrière de la tête; elles ont de l'esprit; elles sont civiles et affectueuses, mais en même tems très-perfides, et il n'y a point de méchanceté qu'elles ne mettent en usage pour se faire des amans, pour les conserver ou pour les perdre. Les hommes ont aussi bien de mauvaises qualités; ils sont tous élevés au larcin; ils l'étudient; ils en font leur emploi, leur plaisir et leur honneur ; ils content avec une satisfaction extrême les vols qu'ils ont faits; ils en sont loués; ils en tirent leur plus grande gloire:

l'assassinat, le vol, le mensonge, c'est ce qu'ils appellent de belles actions; le concubinage, la bigamie, l'inceste sont des habitudes vertueuses en Mingrélie; l'on s'y enlève les femmes les uns aux autres; on y prend sans scrupule sa tante, sa nièce, la tante de sa femme; on épouse deux ou trois femmes à la fois, et chacun entretient autant de concubines qu'il veut. Les maris sont très-peu jaloux; et quand un homme prend sa femme sur le fait avec son galant, il a droit de le contraindre à payer un cochon, et d'ordinaire ils ne prennent pas d'autre vengeance; le cochon se mange entre eux trois. Ils prétendent que c'est une très-bonne et très-louable coutume d'avoir plusieurs femmes et plusieurs concubines, parce qu'on engendre beaucoup d'enfans, qu'on vend argent comptant, ou qu'on échange pour des hardes ou pour des vivres ». *Voyez les Voyages de Chardin, pages* 77 *et suiv.*

Au reste, ces esclaves ne sont pas fort chers; car les hommes, âgés depuis vingt-cinq ans jusqu'à quarante, ne coûtent que quinze écus; ceux qui sont plus âgés, huit ou dix; les belles filles, d'entre treize et dix-huit ans, vingt écus, les autres moins;

les femmes douze écus, et les enfans trois ou quatre. *Idem*, *page* 105.

Les turcs, qui achètent un très-grand nombre de ces esclaves, sont un peuple composé de plusieurs autres peuples. Les arméniens, les géorgiens, les turcomans se sont mêlés avec les arabes, les égyptiens et même avec les européens, dans le tems des croisades; il n'est donc guère possible de reconnoître les habitans naturels de l'Asie mineure, de la Syrie et du reste de la Turquie: tout ce qu'on peut dire, c'est qu'en général les turcs sont des hommes robustes et assez bien faits; il est même assez rare de trouver parmi eux des bossus et des boiteux (1). Les femmes sont aussi ordinairement belles, bien faites, et sans défauts; elles sont fort blanches, parce qu'elles sortent peu, et que quand elles sortent, elles sont toujours voilées (2).

« Il n'y a femme de laboureur ou de paysan en Asie, dit Belon, qui n'ait le teint frais comme une rose, la peau délicate et blanche, si polie et si bien tendue, qu'il semble toucher du velours: elles se servent

(1) Voyez le Voyage de Thevenot. Paris, 1664, tome I, page 55.

(2) *Ibid*, page 105.

de terre de Chio, qu'elles détrempent pour en faire une espèce d'onguent dont elles se frottent tout le corps en entrant au bain, aussi bien que le visage et les cheveux. Elles se peignent aussi les sourcils en noir. D'autres se les font abattre avec du rusma, et se font de faux sourcils avec de la teinture noire; elles les font en forme d'arc et élevés en croissant; cela est beau à voir de loin, mais laid lorsqu'on regarde de près: cet usage est pourtant de toute ancienneté ». *Voyez les Observations de Pierre Belon. Paris*, 1555, *page* 199. Il ajoute que les turcs, hommes et femmes, ne portent de poil en aucune partie du corps, excepté les cheveux et la barbe; qu'ils se servent du rusma pour l'ôter; qu'ils mêlent moitié autant de chaux vive qu'il y a de rusma, et qu'ils détrempent le tout dans l'eau; qu'en entrant dans le bain, on applique cette pommade; qu'on la laisse sur la peau à peu près autant de tems qu'il en faut pour cuire un œuf. Dès que l'on commence à suer dans ce bain chaud, le poil tombe de lui-même en le lavant seulement d'eau chaude avec la main, et la peau demeure lisse et polie sans aucun vestige de poil. *Idem, page* 198. Il dit encore qu'il y a en Egypte un petit arbrisseau

nommé *alcanna* (1), dont les feuilles, desséchées et mises en poudre, servent à teindre en jaune; les femmes de toute la Turquie s'en servent pour se teindre les mains, les pieds et les cheveux en couleur jaune ou rouge. Ils teignent aussi de la même couleur les cheveux des petits enfans, tant mâles que femelles, et les crins de leurs chevaux, etc. *Idem*, *page* 136.

Les femmes turques se mettent de la tutie brûlée et préparée dans les yeux pour les rendre plus noirs; elles se servent pour cela d'un petit poinçon d'or ou d'argent qu'elles mouillent de leur salive pour prendre cette poudre noire et la faire passer doucement entre leurs paupières et leurs prunelles (2): elles se baignent aussi très-souvent; elles se parfument tous les jours, et il n'y a rien qu'elles ne mettent en usage pour conserver

---

(1) Ou *henné*. *Lawsonia inermis*. Lin. J'ai donné la description et les usages de ce charmant arbrisseau, dont les fleurs odorantes forment en Egypte le bouquet favori de la beauté, dans mon Voyage de la haute et basse Egypte, tome I, page 292, avec un dessin, planche 14. SONNINI.

(2) Voyez la nouvelle relation du Levant, par M. P. A. Paris, 1667, page 355.

ou pour augmenter leur beauté. On prétend cependant que les persanes se recherchent encore plus sur la propreté que les turques. Les hommes sont aussi de différens goûts sur la beauté; les persans veulent des brunes, et les turcs des rousses (1).

On a prétendu que les juifs, qui tous sortent originairement de la Syrie et de la Palestine, ont encore aujourd'hui le teint brun comme ils l'avoient autrefois. Mais, comme le remarque fort bien Misson, c'est une erreur de dire que tous les juifs sont basanés; cela n'est vrai que des juifs portugais. Ces gens-là se mariant toujours les uns avec les autres, les enfans ressemblent à leurs père et mère, et leur teint brun se perpétue ainsi avec peu de diminution partout où ils habitent, même dans les pays du nord; mais les juifs allemands, comme, par exemple, ceux de Prague, n'ont pas le teint plus basané que tous les autres allemands (2).

Aujourd'hui les habitans de la Judée ressemblent aux autres turcs; seulement ils sont plus bruns que ceux de Constantinople

---

(1) Voyez le Voyage de la Boullaye, page 110.

(2) Voyez les Voyages de Misson, 1717, tome II, page 225.

ou des côtes de la mer Noire, comme les arabes sont aussi plus bruns que les syriens, parce qu'ils sont plus méridionaux.

Il en est de même chez les grecs ; ceux de la partie septentrionale de la Grèce sont fort blancs ; ceux des îles ou des provinces méridionales sont bruns. Généralement parlant, les femmes grecques sont encore plus belles et plus vives que les turques, et elles ont de plus l'avantage d'une beaucoup plus grande liberté. Gemelli Carreri dit que les femmes de l'île de Chio sont blanches, belles, vives et fort familières avec les hommes ; que les filles voient les étrangers fort librement, et que toutes ont la gorge entièrement découverte (1). Il dit aussi que les femmes grecques ont les plus beaux cheveux du monde, sur-tout dans le voisinage de Constantinople ; mais il remarque que ces femmes dont les cheveux descendent jusqu'aux talons, n'ont pas les traits aussi réguliers que les autres grecques (2).

Les grecs regardent comme une très-grande beauté dans les femmes, d'avoir de

(1) Voyez les Voyages de Gemelli Carreri. Paris, 1719, tome I, page 110.

(1) *Idem*, tome I, page 373.

grands et de gros yeux, et les sourcils fort élevés, et ils veulent que les hommes les aient encore plus gros et plus grands (1). On peut remarquer dans tous les bustes antiques, les médailles, etc. des anciens grecs, que les yeux sont d'une grandeur excessive en comparaison de celle des yeux dans les bustes et les médailles romaines.

Les habitans des îles de l'Archipel sont presque tous grands nageurs et très-bons plongeurs. Thevenot dit qu'ils s'exercent à tirer les éponges du fond de la mer, et même les hardes et les marchandises des vaisseaux qui se perdent; et que, dans l'île de Samos, on ne marie pas les garçons qu'ils ne puissent plonger sous l'eau à huit brasses au moins (2). Daper dit vingt brasses (3), et il ajoute que dans quelques îles, comme dans celle de Nicarie, ils ont une coutume assez bizarre, qui est de se parler de loin, sur-tout à la campagne, et que ces insulaires ont la voix si forte, qu'ils se parlent ordinairement d'un quart de lieue, et souvent d'une lieue; en

(1) Voyez les Observations de Belon, page 200.

(2) Voyez le Voyage de Thevenot, tome I, p. 206.

(3) Voyez la Description des îles de l'Archipel, par Daper. Amsterdam, 1703, page 163.

sorte que la conversation est coupée par de grands intervalles, la réponse n'arrivant que plusieurs secondes après la question.

Les grecs, les napolitains, les siciliens, les habitans de Corse, de Sardaigne, et les espagnols, étant situés à peu près sous le même parallèle, sont assez semblables pour le teint. Tous ces peuples sont plus basanés que les français, les anglais, les allemands, les polonais, les moldaves, les circassiens et tous les autres habitans du nord de l'Europe jusqu'en Laponie, où, comme nous l'avons dit au commencement, on trouve une autre espèce d'hommes. Lorsqu'on fait le voyage d'Espagne, on commence à s'apercevoir, dès Bayonne, de la différence de couleur; les femmes ont le teint un peu plus brun; elles ont aussi les yeux plus brillans (1).

Les espagnols sont maigres et assez petits; ils ont la taille fine, la tête belle, les traits réguliers, les yeux beaux, les dents assez bien rangées; mais ils ont le teint jaune et basané. Les petits enfans naissent fort blancs, et sont fort beaux; mais, en grandissant, leur

---

(1) Voyez la Relation du voyage d'Espagne. Paris, 1691, page 4.

teint change d'une manière surprenante; l'air les jaunit, le soleil les brûle, et il est aisé de reconnoître un espagnol, de toutes les autres nations européennes (1). On a remarqué que, dans quelques provinces d'Espagne, comme aux environs de la rivière de Bidassoa, les habitans ont les oreilles d'une grandeur démesurée (2).

Les hommes à cheveux noirs et bruns commencent à être rares en Angleterre, en Flandre, en Hollande et dans les provinces septentrionales de l'Allemagne; on n'en trouve presque point en Danemarck, en Suède, en Pologne. Selon M. Linnæus, les goths sont de haute taille; ils ont les cheveux lisses, blonds argentés, et l'iris de l'œil bleuâtre : *Gothi corpore proceriore, capillis albidis rectis, oculorum iridibus cinereo-cærulescentibus.* Les finois ont le corps musculeux et charnu, les cheveux blonds-jaunes et longs, l'iris de l'œil jaune foncé : *Fennones corpore toroso, capillis flavis prolixis, oculorum iridibus fuscis* (3).

---

(1) Voyez la Relation du voyage d'Espagne. Paris, 1691, page 187.

(2) *Idem*, page 326.

(3) Vide *Linnæi Faunam Succicam.* Stockholm, 1746, page 1.

Les femmes sont fort fécondes en Suède. Rudbeck dit qu'elles y font ordinairement huit, dix ou douze enfans, et qu'il n'est pas rare qu'elles en fassent dix-huit, vingt, vingt-quatre, vingt-huit et jusqu'à trente : il dit de plus qu'il s'y trouve souvent des hommes qui passent cent ans; que quelques-uns vivent jusqu'à cent quarante ans, et qu'il y en a même eu deux dont l'un a vécu cent cinquante-six, et l'autre cent soixante-un ans (1). Mais il est vrai que cet auteur est un enthousiaste au sujet de sa patrie, et que, selon lui, la Suède est à tous égards le premier pays du monde. Cette fécondité dans les femmes ne suppose pas qu'elles aient plus de penchant à l'amour; les hommes même sont beaucoup plus chastes dans les pays froids que dans les climats méridionaux. On est moins amoureux en Suède qu'en Espagne ou en Portugal, et cependant les femmes y font beaucoup plus d'enfans. Tout le monde sait que les nations du nord ont inondé toute l'Europe, au point que les historiens ont appelé le nord : *Officina gentium.*

L'auteur des voyages historiques de l'Eu-

---

(1) Vide *Olaii Rudbekii Atlantica.* Upsal, 1684.

rope dit aussi, comme Rudbeck, que les hommes vivent ordinairement en Suède plus long-tems que dans la plupart des autres royaumes de l'Europe, et qu'il en a vu plusieurs qu'on lui assuroit avoir plus de cent cinquante ans (1). Il attribue cette longue durée de la vie des suédois à la salubrité de l'air de ce climat; il dit à peu près la même chose du Danemarck : selon lui, les danois sont grands et robustes, d'un teint vif et coloré, et ils vivent fort long-tems à cause de la pureté de l'air qu'ils respirent; les femmes sont aussi fort blanches, assez bien faites et très fécondes (2).

Avant le czar Pierre Ier, les moscovites étoient, dit-on, encore presque barbares; le peuple, né dans l'esclavage, étoit grossier, brutal, cruel, sans courage et sans mœurs. Ils se baignoient très-souvent, hommes et femmes pêle-mêle, dans des étuves échauffées à un dégré de chaleur insoutenable pour tout autre que pour eux; ils alloient ensuite, comme les lapons, se jeter dans l'eau froide, au sortir de ces bains chauds. Ils se

(1) Voyez les Voyages historiques de l'Europe. Paris, 1693, tome VIII, page 229.

(2) *Idem*, pages 279 et 280.

nourrissoient fort mal; leurs mets favoris n'étoient que des concombres ou des melons d'Astracan, qu'ils mettoient, pendant l'été, confire avec de l'eau, de la farine et du sel (1). Ils se privoient de quelques viandes, comme de pigeons ou de veau, par des scrupules ridicules : cependant, dès ce tems-là même, les femmes savoient se mettre du rouge, s'arracher les sourcils, se les peindre ou s'en former d'artificiels; elles savoient aussi porter des pierreries, parer leurs coiffures de perles, se vêtir d'étoffes riches et précieuses : ceci ne prouve-t-il pas que la barbarie commençoit à finir, et que leur souverain n'a pas eu autant de peine à les policer, que quelques auteurs ont voulu l'insinuer ? Ce peuple est aujourd'hui civilisé, commerçant, curieux des arts et des sciences, aimant les spectacles et les nouveautés ingénieuses. Il ne suffit pas d'un grand homme pour faire ces changemens; il faut encore que ce grand homme naisse à propos.

Quelques auteurs ont dit que l'air de Moscovie est si bon qu'il n'y a jamais eu de peste : cependant les annales du pays

---

(1) Voyez la Relation curieuse de Moscovie. Paris, 1698, page 181.

rapportent qu'en 1421, et pendant les six années suivantes, la Moscovie fut tellement affligée de maladies contagieuses, que la constitution des habitans et de leurs descendans en fut altérée, peu d'hommes, depuis ce tems, arrivant à l'âge de cent ans; au lieu qu'auparavant il y en avoit beaucoup qui alloient au-delà de ce terme (1).

Les ingriens et les caréliens qui habitent les provinces septentrionales de la Moscovie, et qui sont les naturels du pays des environs de Pétersbourg, sont des hommes vigoureux et d'une constitution robuste; ils ont, pour la plupart, les cheveux blancs ou blonds (2); ils ressemblent assez aux finois, et ils parlent la même langue qui n'a aucun rapport avec toutes les autres langues du nord.

En réfléchissant sur la description historique que nous venons de faire de tous les peuples de l'Europe et de l'Asie, il paroît que la couleur dépend beaucoup du climat, sans

(1) Voyez le Voyage d'un ambassadeur de l'empereur Léopold au czar Michaëlowits. Leyde, 1688, page 220.

(2) Voyez les nouveaux mémoires sur l'état de la grande Russie. Paris, 1725, tome II, page 64

cependant qu'on puisse dire qu'elle en dépend entièrement. Il y a en effet plusieurs causes qui doivent influer sur la couleur, et même sur la forme du corps et des traits des différens peuples ; l'une des principales est la nourriture, et nous examinerons dans la suite les changemens qu'elle peut occasionner. Une autre, qui ne laisse pas de produire son effet, sont les mœurs ou la manière de vivre. Un peuple policé, qui vit dans une certaine aisance, qui est accoutumé à une vie réglée, douce et tranquille ; qui, par les soins d'un bon gouvernement, est à l'abri d'une certaine misère, et ne peut manquer des choses de première nécessité, sera, par cette seule raison, composé d'hommes plus forts, plus beaux et mieux faits, qu'une nation sauvage et indépendante, où chaque individu, ne tirant aucun secours de la société, est obligé de pourvoir à sa subsistance, de souffrir alternativement la faim ou les excès d'une nourriture souvent mauvaise, de s'épuiser de travaux ou de lassitude, d'éprouver les rigueurs du climat sans pouvoir s'en garantir, d'agir en un mot plus souvent comme animal que comme homme. En supposant ces deux différens peuples sous un même climat, on peut croire que les hommes de la nation

sauvage seroient plus basanés, plus laids, plus petits, plus ridés que ceux de la nation policée. S'ils avoient quelque avantage sur ceux-ci, ce seroit par la force, ou plutôt par la dureté de leur corps : il pourroit se faire aussi qu'il y eût dans cette nation sauvage beaucoup moins de bossus, de boiteux, de sourds, de louches, etc. Ces hommes défectueux vivent et même se multiplient dans une nation policée, où l'on se supporte les uns et les autres, où le fort ne peut rien contre le foible, où les qualités du corps font beaucoup moins que celles de l'esprit; mais dans un peuple sauvage, comme chaque individu ne subsiste, ne vit, ne se défend que par ses qualités corporelles, son adresse et sa force, ceux qui sont malheureusement nés foibles, défectueux, ou qui deviennent incommodés, cessent bientôt de faire partie de la nation.

J'admettrois donc trois causes, qui toutes trois concourent à produire les variétés que nous remarquons dans les différens peuples de la terre. La première est l'influence du climat; la seconde, qui tient beaucoup à la première, est la nourriture; et la troisième, qui tient peut-être encore plus à la première et à la seconde, sont les mœurs; mais avant que d'exposer les raisons sur lesquelles nous

croyons

croyons devoir fonder cette opinion, il est nécessaire de donner la description des peuples de l'Afrique et de l'Amérique, comme nous avons donné celle des autres peuples de la terre.

Nous avons déjà parlé des nations de toute la partie septentrionale de l'Afrique, depuis la mer Méditerranée jusqu'au tropique. Tous ceux qui sont au-delà du tropique, depuis la mer Rouge jusqu'à l'Océan, sur une largeur d'environ cent ou cent cinquante lieues, sont encore des espèces de maures, mais si basanés qu'ils paroissent presque tout noirs ; les hommes sur-tout sont extrêmement bruns ; les femmes sont un peu plus blanches, bien faites et assez belles. Il y a parmi ces maures une grande quantité de mulâtres, qui sont encore plus noirs qu'eux, parce qu'ils ont pour mères des nègresses que les maures achètent, et desquelles ils ne laissent pas d'avoir beaucoup d'enfans (1). Au-delà de cette étendue de terrain, sous le dix-septième ou dix-huitième dégré de latitude nord, et au même parallèle, on trouve les nègres du Sénégal et ceux de la Nubie, les uns sur la

(1) Voyez l'Afrique de Marmol, tome III, pages 29 et 33.

mer Océane, et les autres sur la mer Rouge; et ensuite tous les autres peuples de l'Afrique qui habitent depuis ce dix-huitième dégré de latitude nord, jusqu'au dix-huitième dégré de latitude sud, sont noirs, à l'exception des éthiopiens ou abyssins. Il paroît donc que la portion du globe, qui est départie par la nature à cette race d'hommes, est une étendue de terrain parallèle à l'équateur, d'environ neuf cents lieues de largeur, sur une longueur bien plus grande, sur-tout au nord de l'équateur; et au-delà des dix-huit ou vingt dégrés de latitude sud, les hommes ne sont plus des nègres, comme nous le dirons en parlant des cafres et des hottentots.

M. Bruce m'a fait, au sujet des nègres, une remarque de la dernière importance; c'est qu'il n'y a de nègres que sur les côtes, c'est-à-dire, sur les terres basses de l'Afrique, et que dans l'intérieur de cette partie du monde, les hommes sont blancs, même sous l'équateur; ce qui prouve encore plus démonstrativement que je n'ai pu le faire, qu'en général la couleur des hommes dépend entièrement de l'influence et de la chaleur du climat, et que la couleur noire est aussi accidentelle dans l'espèce humaine que le basané, le jaune ou le rouge; enfin, que

cette couleur noire ne dépend uniquement, comme je le dis, que des circonstances locales et particulières à certaines contrées où la chaleur est excessive.

On a été long-tems dans l'erreur au sujet de la couleur et des traits du visage des éthiopiens, parce qu'on les a confondus avec les nubiens leurs voisins, qui sont cependant d'une race différente. Marmol dit que les éthiopiens sont absolument noirs; qu'ils ont le visage large et le nez plat (1); les voyageurs hollandais disent la même chose (2); cependant la vérité est qu'ils sont différens des nubiens par la couleur et par les traits : la couleur naturelle des éthiopiens est brune ou olivâtre, comme celle des arabes méridionaux, desquels ils ont probablement tiré leur origine. Ils ont la taille haute, les traits du visage bien marqués, les yeux beaux et bien fendus, le nez bien fait, les lèvres petites, et les dents blanches; au lieu que les habitans de la Nubie ont le nez écrasé, les lèvres grosses

(1) Voyez l'Afrique de Marmol, tome III, pages 68 et 69.

(2) Voyez le Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome IV, page 33.

et épaisses, et le visage fort noir (1). Ces nubiens, aussi bien que les barbarins leurs voisins du côté de l'occident, sont des espèces de nègres, assez semblables à ceux du Sénégal.

« Les nègres de la Nubie, m'a dit M. Bruce, ne s'étendent pas jusqu'à la mer Rouge; toutes les côtes de cette mer sont habitées ou par les arabes ou par leurs descendans. Dès le huitième dégré de latitude nord, commence le peuple de Galles, divisé en plusieurs tribus, qui s'étendent peut-être de là jusqu'aux hottentots; et ces peuples de Galles sont pour la plupart blancs. Dans ces vastes contrées, comprises entre le dix-huitième dégré de latitude nord et le dix-huitième dégré de latitude sud, on ne trouve des nègres que sur les côtes et dans les pays bas, voisins de la mer; mais dans l'intérieur, où les terres sont élevées et montagneuses, tous les hommes sont blancs. Ils sont même presque aussi blancs que les européens, parce que toute cette terre de l'intérieur de l'Afrique est fort élevée sur la surface du globe, et n'est point sujette à d'excessives chaleurs; d'ailleurs il y tombe de grandes pluies conti-

(1) Voyez les Lettres édifiantes. Recueil IV, p. 349.

nuelles dans certaines saisons qui rafraîchissent encore la terre et l'air, au point de faire de ce climat une région tempérée. Les montagnes qui s'étendent depuis le tropique du cancer jusqu'à la pointe de l'Afrique, partagent cette grande presqu'île dans sa longueur, et sont toutes habitées par des peuples blancs : ce n'est que dans les contrées où les terres s'abaissent que l'on trouve des nègres ; or, elles se dépriment beaucoup du côté de l'occident vers les pays de Congo, d'Angole, etc., et tout autant du côté de l'orient vers Mélinde et Zanguebar. C'est dans ces contrées basses, excessivement chaudes, que se trouvent des hommes noirs, les nègres à l'occident et les cafres à l'orient. Tout le centre de l'Afrique est un pays tempéré et assez pluvieux, une terre très-élevée et presque par-tout peuplée d'hommes blancs ou seulement basanés et non pas noirs.

Sur les barbarins, M. Bruce fait une observation : il dit que ce nom est équivoque; les habitans de Barberenna, que les voyageurs ont appelés *barbarins*, et qui habitent le haut du fleuve Niger ou Sénégal, sont en effet des hommes noirs, des nègres même plus beaux que ceux du Sénégal. Mais les barbarins proprement dits,

sont les habitans du pays de Berber ou Barabra, situé entre le seizième et le vingt-deuxième ou vingt-troisième dégré de latitude nord ; ce pays s'étend le long des deux bords du Nil, et comprend la contrée de Dongola. Or, les habitans de cette terre, qui sont les vrais barbarins voisins des nubiens, ne sont pas noirs comme eux ; ils ne sont que basanés ; ils ont des cheveux, et non pas de la laine ; leur nez n'est point écrasé, leurs lèvres sont minces ; enfin, ils ressemblent aux abyssins montagnards, desquels ils ont tiré leur origine (1).

Les éthiopiens sont un peuple à demi-policé ; leurs vêtemens sont de toile de coton, et les plus riches en ont de soie ; leurs maisons sont basses et mal bâties ; leurs terres sont fort mal cultivées, parce que les nobles méprisent, maltraitent et dépouillent, autant qu'ils le peuvent, les bourgeois et

---

(1) Les européens établis en Egypte confondoient les habitans de Berber ou Barabra avec les vrais nubiens dont ils sont voisins. Plusieurs de ces beaux nègres de Nubie viennent offrir leurs services aux habitans du Caire. Ce sont des domestiques intelligens, adroits, mais fripons ; ils se contentent de gages très-modiques, d'une nourriture grossière et de vêtemens très-légers. SONNINI.

les gens du peuple; ils demeurent cependant séparément les uns des autres dans des bourgades ou des hameaux différens; la noblesse dans les uns, la bourgeoisie dans les autres, et les gens du peuple encore dans d'autres endroits. Ils manquent de sel, et ils l'achètent au poids de l'or; ils aiment assez la viande crue, et dans les festins le second service, qu'ils regardent comme le plus délicat, est en effet de viandes crues; ils ne boivent point de vin, quoiqu'ils aient des vignes; leur boisson ordinaire est faite avec des tamarins, et a un goût aigrelet.

M. Bruce prétend néanmoins que les abyssins n'ont point l'usage des tamarins, que cet arbre leur est même inconnu. Ils ont une graine qu'on appelle *teef* (1), de laquelle ils

---

(1) *Manière de faire le pain avec la graine de la plante appelée* teef, *en Abyssinie.*

Il faut commencer par tamiser la graine de teef, et en ôter tous les corps étrangers, après quoi l'on en fait de la farine; ensuite on prend une cruche, dans laquelle on met un morceau de levain de la grosseur d'une noix; ce levain doit être mis dans le milieu de la farine dont la cruche est remplie. Si l'on fait cette opération sur les sept à huit heures du soir, il faudra

font du pain; ils en font aussi une espèce de bierre, en la laissant fermenter dans l'eau; et cette liqueur a un goût aigrelet, qui a pu la faire confondre avec la boisson faite de tamarins.

Les éthiopiens se servent de chevaux pour voyager, et de mulets pour porter leurs marchandises. Ils ont très-peu de connoissance des sciences et des arts, car leur langue n'a aucune règle, et leur manière d'écrire est très-peu perfectionnée: il leur faut plusieurs jours pour écrire une lettre, quoique leurs caractères soient plus beaux que ceux des

---

le lendemain matin à sept à huit heures prendre un morceau de la masse déjà devenue levain, proportionné à la quantité de pain que l'on veut faire. On étend la pâte en l'aplatissant comme un gâteau fort mince, sur une pierre polie, sous laquelle il y a du feu; cette pâte ne doit être ni trop liquide ni trop consistante, et il vaut mieux qu'elle soit un peu trop molle que d'être trop dure. On la couvre ensuite d'un vase ou d'un couvercle élevé de paille, et en huit ou dix minutes et moins encore, selon le feu, le pain est cuit; et on l'expose à l'air. Les abyssins mettent du levain dans la cruche pour la première fois seulement, après quoi ils n'en mettent plus; la seule chaleur de la cruche suffit pour faire lever le pain. Chaque matin, ils font leur pain pour le jour entier. (Note communiquée par M. le chevalier Bruce à M. de Buffon.)

arabes (1). Ils ont une manière singulière de saluer; ils se prennent la main droite les uns aux autres, et se la portent mutuellement à la bouche; ils prennent aussi l'écharpe de celui qu'ils saluent, et ils se l'attachent autour du corps, de sorte que ceux qu'on salue demeurent à moitié nus, car la plupart ne portent que cette écharpe avec un caleçon de coton (2).

Les nouvelles observations de M. Bruce rectifient quelques traits des habitudes des éthiopiens, que j'avois recueillis dans les mémoires des missionnaires. Il observe qu'il y a, à la vérité, plusieurs langues en Abyssinie; mais que toutes ces langues sont à peu près assujetties aux mêmes règles que les autres langues orientales. La manière d'écrire des abyssins est plus lente que celle des arabes; ils écrivent néanmoins presque aussi vîte que nous. Au sujet de leurs habillemens et de leur manière de saluer, M. Bruce assure que les jésuites ont fait des contes dans leurs Lettres édifiantes, et qu'il n'y a rien de vrai de tout ce qu'ils disent sur cela. Les abyssins

(1) Voyez le Recueil des voyages de la compagnie des Indes de Hollande, tome IV, page 34.

(2) Voy. les Lettres édifiantes. Recueil IV, p. 349.

se saluent sans cérémonie; ils ne portent point d'écharpes, mais des vêtemens fort amples, dont j'ai vu les dessins dans les porte-feuilles de M. Bruce.

On trouve dans la Relation du voyage autour du monde, de l'amiral Drack, un fait qui, quoique très-extraordinaire, ne me paroît pas incroyable : il y a, dit ce voyageur, sur les frontières des déserts de l'Éthiopie, un peuple qu'on a appelé *acridophages* ou *mangeurs de sauterelles;* ils sont noirs, maigres, très-légers à la course, et plus petits que les autres. Au printems, certains vents chauds, qui viennent de l'occident, leur amènent un nombre infini de sauterelles; comme ils n'ont ni bétail ni poisson, ils sont réduits à vivre de ces sauterelles qu'ils ramassent en grande quantité; ils les saupoudrent de sel, et ils les gardent pour se nourrir pendant toute l'année : cette mauvaise nourriture produit deux effets singuliers; le premier est qu'ils vivent à peine jusqu'à l'âge de quarante ans; et le second, c'est que lorsqu'ils approchent de cet âge, il s'engendre dans leur chair des insectes ailés, qui d'abord leur causent une démangeaison vive, et se multiplient en si grand nombre, qu'en très-peu de tems toute leur chair en four-

mille; ils commencent par leur manger le ventre, ensuite la poitrine, et les rongent jusqu'aux os: en sorte que tous ces hommes qui ne se nourrissent que d'insectes, sont à leur tour mangés par des insectes. Si ce fait étoit bien avéré, il fourniroit matière à d'amples réflexions.

On mange des sauterelles, assure M. Bruce, non seulement dans les déserts voisins de l'Abyssinie, mais aussi dans la Lybie intérieure, près le Palus-tritonides, et dans quelques endroits du royaume de Maroc. Ces peuples font frire ou rôtir les sauterelles avec du beurre; ils les écrasent ensuite pour les mêler avec du lait et en faire des gâteaux. M. Bruce dit avoir souvent mangé de ces gâteaux sans en avoir été incommodé.

Il y a de vastes déserts de sables en Éthiopie, et dans cette grande pointe de terre qui s'étend jusqu'au cap Gardafu. Ce pays, qu'on peut regarder comme la partie orientale de l'Éthiopie, est presque entièrement inhabité: au midi, l'Éthiopie est bornée par les bédouins, et par quelques autres peuples qui suivent la loi mahométane; ce qui prouve encore que les éthiopiens sont originaires d'Arabie; ils n'en sont en effet séparés que

par le détroit de Babel-mandel. Il est donc assez probable que les arabes auront autrefois envahi l'Éthiopie ou Abyssinie, et qu'ils en auront chassé les naturels du pays, qui auront été forcés de se retirer vers le nord dans la Nubie.

Les historiens abyssins que M. Bruce a lus, assurent que de tout tems, ou du moins très-anciennement, l'Arabie heureuse appartenoit au contraire à l'empire d'Abyssinie; et cela s'est en effet trouvé vrai à l'avènement de Mahomet. Les arabes ont aussi des époques ou dates fort anciennes de l'invasion des abyssins en Arabie, et de la conquête de leur propre pays. Mais il est vrai qu'après Mahomet, les arabes se sont répandus dans les contrées basses de l'Abyssinie, les ont envahies et se sont étendus le long des côtes de la mer jusqu'à Mélinde, sans avoir jamais pénétré dans les terres élevées de l'Éthiopie ou haute Abyssinie : ces deux noms n'expriment que la même region, connue des anciens sous le nom d'*Ethiopie*, et des modernes, sous celui d'*Abyssinie*.

Ces arabes se sont même étendus le long de la côte de Mélinde; car les habitans de cette côte ne sont que basanés, et ils sont

mahométans de religion (1). Ils ne sont pas non plus tout à fait noirs dans le Zanguebar; la plupart parlent arabe, et sont vêtus de toile de coton. Ce pays, d'ailleurs, quoique dans la zone torride, n'est pas excessivement chaud; cependant les naturels ont les cheveux noirs et crêpus comme les nègres (2); on trouve même sur toute cette côte, aussi bien qu'à Mosambique et à Madagascar, quelques hommes blancs, qui sont, à ce qu'on prétend, chinois d'origine, et qui s'y sont habitués dans le tems que les chinois voyageoient dans toutes les mers de l'orient, comme les européens y voyagent aujourd'hui. Quoi qu'il en soit de cette opinion, qui me paroît hasardée, il est certain que les naturels de cette côte orientale de l'Afrique sont noirs d'origine, et que les hommes basanés ou blancs qu'on y trouve viennent d'ailleurs. Mais, pour se former une idée juste des différences qui se trouvent entre ces peuples noirs, il est nécessaire de les examiner plus particulièrement.

---

(1) Vide *Indiæ orientalis partem primam*, *per Philip. Pigafettam.* Francofurti, 1598, page 56.

(2) Voyez l'Afrique de Marmol, page 107.

Il paroît d'abord, en rassemblant les témoignages des voyageurs, qu'il y a autant de variétés dans la race des noirs que dans celle des blancs. Les noirs ont, comme les blancs, leurs tartares et leurs circassiens; ceux de Guinée sont extrêmement laids, et ont une odeur insupportable; ceux de Sofala et de Mosambique sont beaux, et n'ont aucune mauvaise odeur. Il est donc nécessaire de diviser les noirs en différentes races, et il me semble qu'on peut les réduire à deux principales, celle des nègres et celle des cafres.

Dans la première, je comprends les noirs de Nubie, du Sénégal, du cap Verd, de Gambie, de Serra-Liona, de la côte des Dents, de la côte d'Or, de celle de Juda, de Bénin, de Gabon, de Lowango, de Congo, d'Angola et de Benguela, jusqu'au cap Nègre; dans la seconde, je mets les peuples qui sont au-delà du cap Nègre jusqu'à la pointe de l'Afrique, où ils prennent le nom de hottentots; et aussi tous les peuples de la côte orientale de l'Afrique, comme ceux de la terre de Natal, de Sofala, de Monomotapa, de Mosambique, de Mélinde: les noirs de Madagascar et des îles voisines seront aussi des cafres et non pas des nègres. Ces deux

espèces d'hommes noirs se ressemblent plus par la couleur que par les traits du visage; leurs cheveux, leur peau, l'odeur de leur corps, leurs mœurs et leur naturel sont aussi très-différens.

Ensuite, en examinant en particulier les différens peuples qui composent chacune de ces races noires, nous y verrons autant de variétés que dans les races blanches, et nous y trouverons toutes les nuances du brun au noir, comme nous avons trouvé dans les races blanches toutes les nuances du brun au blanc.

Commençons donc par les pays qui sont au nord du Sénégal; et en suivant toutes les côtes de l'Afrique, considérons tous les différens peuples que les voyageurs ont reconnus, et desquels ils ont donné quelque description. D'abord il est certain que les naturels des îles Canaries ne sont pas des nègres, puisque les voyageurs assurent que les anciens habitans de ces îles étoient bien faits, d'une belle taille, d'une forte complexion; que les femmes étoient belles, et avoient les cheveux fort beaux et fort fins; et que ceux qui habitoient la partie méridionale de chacune de ces îles étoient plus olivâtres que ceux qui demeuroient dans la

partie septentrionale (1). Duret, *page* 72 de la Relation de son voyage à Lima, nous apprend que les anciens habitans de l'île de Ténériffe étoient une nation robuste et de haute taille, mais maigre et basanée; que la plupart avoient le nez plat (2). Ces peuples, comme l'on voit, n'ont rien de commun avec les nègres, si ce n'est le nez plat. Ceux qui habitent dans le continent de l'Afrique, à la même hauteur de ces îles, sont des maures assez basanés, mais qui appartiennent, aussi bien que ces insulaires, à la race des blancs.

Les habitans du cap Blanc sont encore des maures qui suivent la loi mahométane. Ils ne demeurent pas long-tems dans un même lieu; ils sont errans comme les arabes, de place en place, selon les pâturages qu'ils y trouvent pour leur bétail, dont le lait leur sert de nourriture: ils ont des chevaux, des chameaux, des bœufs, des chèvres, des moutons; ils commercent avec les nègres, qui leur donnent huit ou dix esclaves pour un cheval,

(1) Voyez l'histoire de la première découverte des Canaries, par Bontier et Jean le Verrière. Paris, 1630, page 251.

(2) Voyez l'Histoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevôt. Paris, 1746, tome II, page 230.

ct

et deux ou trois pour un chameau (1). C'est de ces maures que nous tirons la gomme arabique ; ils en font dissoudre dans le lait dont ils se nourrissent. Ils ne mangent que très-rarement de la viande, et ils ne tuent guère leurs bestiaux que quand ils les voient près de mourir de vieillesse ou de maladie (2).

Ces maures s'étendent jusqu'à la rivière du Sénégal, qui les sépare d'avec les nègres. Les maures, comme nous venons de le dire, ne sont que basanés ; ils habitent au nord du fleuve ; les nègres sont au midi, et sont absolument noirs. Les maures sont errans dans la campagne ; les nègres sont sédentaires, et habitent dans des villages : les premiers sont libres et indépendans ; les seconds ont des rois qui les tyrannisent, et dont ils sont esclaves. Les maures sont assez petits, maigres et de mauvaise mine, avec de l'esprit et de la finesse : les nègres, au contraire, sont grands, gros, bien faits, mais niais et sans génie. Enfin, le pays habité par les maures n'est que du sable si stérile, qu'on n'y trouve de la verdure qu'en très-peu d'endroits ; au

(1) Voyez le Voyage du sieur le Maire sous M. Dancourt. Paris, 1695, pages 46 et 47.

(2) *Idem*, page 66.

lieu que le pays des nègres est gras, fécond en pâturages, en millet et en arbres toujours verds, qui, à la vérité, ne portent presque aucun fruit bon à manger.

On trouve en quelques endroits, au nord et au midi du fleuve, une espèce d'hommes qu'on appelle *foules*, qui semblent faire la nuance entre les maures et les nègres, et qui pourroient bien n'être que des mulâtres produits par le mélange des deux nations; ces *foules* ne sont pas tout à fait noirs comme les nègres, mais ils sont bien plus bruns que les maures, et tiennent le milieu entre les deux; ils sont aussi plus civilisés que les nègres. Ils suivent la loi de Mahomet comme les maures, et reçoivent assez bien les étrangers (1).

Les îles du cap Verd sont de même toutes peuplées de mulâtres venus des premiers portugais qui s'y établirent, et des nègres qu'ils y trouvèrent: on les appelle *nègres couleur de cuivre*, parce qu'en effet; quoiqu'ils ressemblent assez aux nègres par les traits, ils sont cependant moins noirs, ou

(1) Voyez le Voyage du sieur le Maire sous M. Dancourt. Paris, 1695, page 75. Voyez aussi l'Afrique de Marmol, tome I, page 34.

plutôt ils sont jaunâtres : au reste, ils sont bien faits et spirituels, mais fort paresseux. Ils ne vivent, pour ainsi dire, que de chasse et de pêche ; ils dressent leurs chiens à chasser et à prendre les chèvres sauvages ; ils font part de leurs femmes et de leurs filles aux étrangers, pour peu qu'ils veuillent les payer ; ils donnent aussi, pour des épingles ou d'autres choses de pareille valeur, de fort beaux perroquets très-faciles à apprivoiser, de belles coquilles appelées *porcelaines*, et même de l'ambre gris, etc. (1).

Les premiers nègres qu'on trouve sont donc ceux qui habitent le bord méridional du Sénégal ; ces peuples, aussi bien que ceux qui occupent toutes les terres comprises entre cette rivière et celle de Gambie, s'appellent *jalofes* ; ils sont tous fort noirs, bien proportionnés, et d'une taille assez avantageuse ; les traits de leur visage sont moins durs que ceux des autres nègres : il y en a, sur-tout des femmes, qui ont des traits fort réguliers. Ils ont aussi les mêmes idées que nous de la beauté, car ils veulent

---

(1) Voyez les Voyages de Robert, page 587 ; ceux de Jean Struys, tome I, page 11 ; et ceux d'Innigo de Biervillas, page 15.

de beaux yeux, une petite bouche, des lèvres proportionnées, et un nez bien fait ; il n'y a que sur le fond du tableau qu'ils pensent différemment ; il faut que la couleur soit très-noire et très-luisante. Ils ont aussi la peau très-fine et très-douce, et il y a parmi eux d'aussi belles femmes, à la couleur près, que dans aucun autre pays du monde ; elles sont ordinairement très-bien faites, très-gaies, très vives et très-portées à l'amour ; elles ont du goût pour tous les hommes, et particulièrement pour les blancs qu'elles cherchent avec empressement, tant pour se satisfaire que pour en obtenir quelque présent. Leurs maris ne s'opposent point à leur penchant pour les étrangers, et ils n'en sont jaloux que quand elles ont commerce avec des hommes de leur nation ; ils se battent même souvent à ce sujet à coups de sabre ou de couteau : au lieu qu'ils offrent souvent aux étrangers leurs femmes, leurs filles ou leurs sœurs, et tiennent à honneur de n'être pas refusés. Au reste, ces femmes ont toujours la pipe à la bouche, et leur peau ne laisse pas d'avoir aussi une odeur désagréable, lorsqu'elles sont échauffées, quoique l'odeur de ces nègres du Sénégal soit beaucoup moins forte que celle des autres nègres.

Elles aiment beaucoup à sauter et à danser, au bruit d'une calebasse, d'un tambour ou d'un chaudron : tous les mouvemens de leurs danses sont autant de postures lascives et de gestes indécens. Elles se baignent souvent, et elles se liment les dents pour les rendre plus égales. La plupart des filles, avant que de se marier, se font découper et broder la peau de différentes figures d'animaux, de fleurs, etc.

Les négresses portent presque toujours leurs petits enfans sur le dos, pendant qu'elles travaillent. Quelques voyageurs prétendent que c'est par cette raison que les nègres ont communément le ventre gros et le nez aplati ; la mère, en se haussant et baissant par secousses, fait donner du nez contre son dos à l'enfant qui, pour éviter le coup, se retire en arrière autant qu'il le peut, en avançant le ventre (1). Ils ont tous les cheveux noirs et crêpus comme de la laine frisée ; c'est aussi par les cheveux et

(1) Voyez le Voyage du sieur le Maire sous M. Dancourt ; Paris, 1695, page 144 jusqu'à 155. Voyez aussi la troisième partie de l'Histoire des choses mémorables advenues aux Indes, etc., par le père du Jaric, Bordeaux, 1614, page 364 ; et l'Histoire des Antilles, par le père du Tertre, Paris, 1667, page 493 jusqu'à 537.

de poisson et de millet; ils ne mangent que très-rarement de la viande; et quoiqu'ils aient fort peu de mets à choisir, ils ne veulent point manger d'herbes, et ils comparent les européens aux chevaux, parce qu'ils mangent de l'herbe. Au reste, ils aiment passionnément l'eau-de-vie, dont ils s'enivrent souvent : ils vendent leurs enfans, leurs parens, et quelquefois ils se vendent eux-mêmes pour en avoir (1). Ils vont presque nus; leur vêtement ne consiste que dans une toile de coton qui les couvre depuis la ceinture jusqu'au milieu de la cuisse; c'est tout ce que la chaleur du pays leur permet, disent-ils, de porter sur eux (2). La mauvaise chère qu'ils font, et la pauvreté dans laquelle ils vivent, ne les empêchent pas d'être contens et très-gais ; ils croient que leur pays est le meilleur et le plus beau climat de la terre, qu'ils sont eux-mêmes les plus beaux hommes de l'univers, parce qu'ils sont les plus noirs ; et si leurs femmes ne marquoient pas du goût pour les blancs, ils en feroient fort peu de cas à cause de leur couleur.

(1) Voy. le Voyage de M. de Gennes, par M. Froger. Paris, 1698, pages 15 et suiv.

(2) Voyez les Lettres édifiantes. Recueil XI, pages 48 et 49.

Quoique les nègres de Serra-Liona ne soient pas tout à fait aussi noirs que ceux du Sénégal, ils ne sont cependant pas, comme le dit Struys, *tome I*, *page* 22, d'une couleur roussâtre et basanée ; ils sont, comme ceux de Guinée, d'un noir un peu moins foncé que les premiers. Ce qui a pu tromper ce voyageur, c'est que ces nègres de Serra-Liona et de Guinée se peignent souvent tout le corps, de rouge et d'autres couleurs ; ils se peignent aussi le tour des yeux, de blanc, de jaune, de rouge, et se font des marques et des raies de différentes couleurs sur le visage ; ils se font aussi, les uns et les autres, déchiqueter la peau pour y imprimer des figures de bêtes ou de plantes. Les femmes sont encore plus débauchées que celles du Sénégal ; il y en a un très-grand nombre qui sont publiques, et cela ne les déshonore en aucune façon. Ces nègres, hommes et femmes, vont toujours la tête découverte ; ils se rasent ou se coupent les cheveux, qui sont fort courts, de plusieurs manières différentes. Ils portent des pendans d'oreilles qui pèsent jusqu'à trois ou quatre onces : ces pendans d'oreilles sont des dents, des coquilles, des cornes, des morceaux de bois, etc. Il y en a aussi qui se font percer la lèvre supérieure,

ou les narines, pour y suspendre de pareils ornemens. Leur vêtement consiste en une espèce de tablier fait d'écorce d'arbre, et quelques peaux de singe qu'ils portent par dessus ce tablier ; ils attachent à ces peaux des sonnailles semblables à celles que portent nos mulets ; ils couchent sur des nattes de jonc, et ils mangent du poisson ou de la viande lorsqu'ils peuvent en avoir, mais leur principale nourriture sont des ignanes ou des bananes (1). Ils n'ont aucun goût que celui des femmes, et aucun desir que celui de ne rien faire. Leurs maisons ne sont que de misérables chaumières : ils demeurent très-souvent dans des lieux sauvages, et dans des terres stériles, tandis qu'il ne tiendroit qu'à eux d'habiter de belles vallées, des collines agréables et couvertes d'arbres, et des campagnes vertes, fertiles, entre-coupées de rivières et de ruisseaux agréables, mais tout cela ne leur fait aucun plaisir ; ils ont la même indifférence presque sur tout. Les chemins qui conduisent d'un lieu à un autre, sont ordinairement deux fois plus longs qu'il

---

(1) Vide *Indiæ orientalis partem secundam, in quâ Joannis Hugonis Linstcotani navigatio, etc.* Francofurti, 1599, pages 11 et 12.

ne faut; ils ne cherchent point à les rendre plus courts; et quoiqu'on leur en indique les moyens, ils ne pensent jamais à passer par le plus court; ils suivent machinalement le chemin battu (1), et se soucient si peu de perdre ou d'employer leur tems, qu'ils ne le mesurent jamais.

Quoique les nègres de Guinée soient d'une santé ferme et très-bonne, rarement arrivent-ils cependant à une certaine vieillesse: un nègre de cinquante ans est dans son pays un homme fort vieux; ils paroissent l'être dès l'âge de quarante. L'usage prématuré des femmes est peut-être la cause de la briéveté de leur vie; les enfans sont si débauchés et si peu contraints par les pères et mères, que dès leur plus tendre jeunesse ils se livrent à tout ce que la nature leur suggère (2); rien n'est si rare que de trouver dans ce peuple quelque fille qui puisse se souvenir du tems auquel elle a cessé d'être vierge.

Les habitans de l'île Saint-Thomas, de l'île d'Anabon, etc., sont des nègres semblables à ceux du continent voisin; ils y sont

---

(1) Voyez le Voyage de Guinée, par Guillaume Bosman. Utrecht, 1705, page 143.

(2) *Ibid.* page 118.

seulement en bien plus petit nombre, parce que les européens les ont chassés, et qu'ils n'ont gardé que ceux qu'ils ont réduits en esclavage. Ils vont nus, hommes et femmes, à l'exception d'un petit tablier de coton (1). Mandelslo dit que les européens qui se sont habitués, ou qui s'habituent actuellement dans cette île de Saint-Thomas, qui n'est qu'à un dégré et demi de l'équateur, conservent leur couleur, et demeurent blancs jusqu'à la troisième génération; et il semble insinuer qu'après cela ils deviennent noirs; mais il ne me paroît pas que ce changement puisse se faire en aussi peu de tems.

Les nègres de la côte de Juda et d'Arada sont moins noirs que ceux du Sénégal et de Guinée, et même que ceux de Congo. Ils aiment beaucoup la chair de chien, et la préfèrent à toutes les autres viandes: ordinairement la première pièce de leur festin est un chien rôti. Le goût pour la chair de chien n'est pas particulier aux nègres; les sauvages de l'Amérique septentrionale et quelques nations tartares ont le même goût; on dit même qu'en Tartarie on châtre les chiens pour les engraisser et les rendre meilleurs à

(1) Voyez les Voyages de Pyrard, page 16.

manger. *Voyez les nouveaux Voyages aux îles. Paris*, 1722, *tome IV, page* 165.

Selon Pigafetta, et selon l'auteur du Voyage de Drack, qui paroît avoir copié mot à mot Pigafetta sur cet article, les nègres de Congo sont noirs, mais les uns plus que les autres, et moins que les sénégalois. Ils ont, pour la plupart, les cheveux noirs et crêpus; mais quelques-uns les ont roux. Les hommes sont de grandeur médiocre; les uns ont les yeux bruns, et les autres couleur de verd de mer: ils n'ont pas les lèvres si grosses que les autres nègres, et les traits de leur visage sont assez semblables à ceux des européens (1).

Ils ont des usages très-singuliers dans certaines provinces de Congo. Par exemple, lorsque quelqu'un meurt à Lowango, ils placent le cadavre sur une espèce d'amphithéâtre élevé de six pieds, dans la posture d'un homme qui est assis, les mains appuyées sur les genoux; ils l'habillent de ce qu'ils ont de plus beau; et ensuite ils allument du feu devant et derrière le cadavre; à mesure qu'il se dessèche et que les étoffes s'imbibent, ils

---

(1) Vide *Indiæ orientalis partem primam*, page 5. Voyez aussi le Voyage de l'amiral Drack, page 110.

le couvrent d'autres étoffes, jusqu'à ce qu'il soit entièrement desséché, après quoi ils le portent en terre avec beaucoup de pompe. Dans celle de Malimba, c'est la femme qui anoblit le mari. Quand le roi meurt, et qu'il ne laisse qu'une fille, elle est maîtresse absolue du royaume, pourvu néanmoins qu'elle ait atteint l'âge nubile. Elle commence par se mettre en marche pour faire le tour de son royaume : dans tous les bourgs et villages où elle passe, tous les hommes sont obligés, à son arrivée, de se mettre en haie pour la recevoir, et celui d'entre eux qui lui plaît le plus va passer la nuit avec elle. Au retour de son voyage, elle fait venir celui de tous dont elle a été le plus satisfaite, et elle l'épouse ; après quoi elle cesse d'avoir aucun pouvoir sur son peuple, toute l'autorité étant dès-lors dévolue à son mari. J'ai tiré ces faits d'une relation qui m'a été communiquée par M. de la Brosse, qui a écrit les principales choses qu'il a remarquées dans un voyage qu'il fit à la côte d'Angola en 1738. Il ajoute un fait qui n'est pas moins singulier. « Ces nègres, dit-il, sont extrêmement vindicatifs ; je vais en donner une preuve convaincante. Ils envoient à chaque instant à tous nos comptoirs demander de

l'eau de vie pour le roi et pour les principaux du lieu: un jour qu'on refusa de leur en donner, on eut tout lieu de s'en repentir, car tous les officiers français et anglais, ayant fait une partie de pêche dans un petit lac qui est au bord de la mer, et ayant fait tendre une tente sur le bord du lac pour y manger leur pêche, comme ils étoient à se divertir à la fin du repas, il vint sept à huit nègres en palanquins, qui étoient les principaux de Lowango, qui leur présentèrent la main pour les saluer selon la coutume du pays: ces nègres avoient frotté leurs mains avec une herbe qui est un poison très-subtil, et qui agit dans l'instant, lorsque malheureusement on touche quelque chose, ou que l'on prend du tabac sans s'être auparavant lavé les mains; ces nègres réussirent si bien dans leur mauvais dessein, qu'il mourut sur le champ cinq capitaines et trois chirurgiens, du nombre desquels étoit mon capitaine, etc. ».

Lorsque ces nègres de Congo sentent de la douleur à la tête ou dans quelqu'autre partie du corps, ils font une légère blessure à l'endroit douloureux, et ils appliquent sur cette blessure une espèce de petite corne percée, au moyen de laquelle ils sucent, comme avec

un chalumeau, le sang jusqu'à ce que la douleur soit apaisée (1).

Les nègres du Sénégal, de Gambie, du cap Verd, d'Angola et de Congo sont d'un plus beau noir que ceux de la côte de Juda, d'Issigni, d'Arada et des lieux circonvoisins : ils sont tous bien noirs quand ils se portent bien, mais leur teint change dès qu'ils sont malades ; ils deviennent alors couleur de bistre, ou même couleur de cuivre (2). On préfère, dans nos îles, les nègres d'Angola à ceux du cap Verd pour la force du corps ; mais ils sentent si mauvais lorsqu'ils sont échauffés, que l'air des endroits par où ils ont passé en est infecté pendant plus d'un quart d'heure. Ceux du cap Verd n'ont pas une odeur si mauvaise à beaucoup près que ceux d'Angola, et ils ont aussi la peau plus belle et plus noire, le corps mieux fait, les traits du visage moins durs, le naturel plus doux et la taille plus avantageuse (3). Ceux de Guinée sont aussi très-

(1) Vide *Indiæ orientalis partem primam, per Philippum Pigafettam*, page 51.

(2) Voyez les nouveaux Voyages aux îles de l'Amérique. Paris, 1722, tome IV, page 138.

(3) Voyez l'Histoire des Antilles du père du Tertre. Paris, 1667, page 493.

bons

bons pour le travail de la terre et pour les autres gros ouvrages. Ceux du Sénégal ne sont pas si forts ; mais ils sont plus propres pour le service domestique, et plus capables d'apprendre des métiers (1). Le père Charlevoix dit que les sénégalois sont, de tous les nègres, les mieux faits, les plus aisés à discipliner, et les plus propres au service domestique ; que les bambras sont les plus grands, mais qu'ils sont fripons ; que les aradas sont ceux qui entendent le mieux la culture des terres ; que les congos sont les plus petits ; qu'ils sont fort habiles pêcheurs, mais qu'ils désertent aisément ; que les nagos sont les plus humains ; les mondongos les plus cruels ; les mimes les plus résolus, les plus capricieux et les plus sujets à se désespérer ; et que les nègres créoles, de quelque nation qu'ils tirent leur origine, ne tiennent de leurs pères et mères que l'esprit de servitude et la couleur ; qu'ils sont plus spirituels, plus raisonnables, plus adroits, mais plus fainéans et plus libertins que ceux qui sont venus d'Afrique. Il ajoute que tous les nègres de Guinée ont l'esprit extrêmement borné,

---

(1) Voyez les nouveaux Voyages aux îles, tome IV, page 116.

qu'il y en a même plusieurs qui paroissent être tout à fait stupides ; qu'on en voit qui ne peuvent jamais compter au-delà de trois; que d'eux-mêmes ils ne pensent à rien ; qu'ils n'ont point de mémoire; que le passé leur est aussi inconnu que l'avenir; que ceux qui ont de l'esprit font d'assez bonnes plaisanteries, et saisissent assez bien le ridicule ; qu'au reste, ils sont très-dissimulés, et qu'ils mourroient plutôt que de dire leur secret; qu'ils ont communément le naturel fort doux ; qu'ils sont humains, dociles, simples, crédules, et même superstitieux ; qu'ils sont assez fidèles, assez braves ; et que si on vouloit les discipliner et les conduire, on en feroit d'assez bons soldats (1).

Quoique les nègres aient peu d'esprit, ils ne laissent pas d'avoir beaucoup de sentiment; ils sont gais ou mélancoliques, laborieux ou fainéans, amis ou ennemis, selon la manière dont on les traite : lorsqu'on les nourrit bien et qu'on ne les maltraite pas, ils sont contens, joyeux, prêts à tout faire, et la satisfaction de leur ame est peinte sur leur visage; mais quand on les traite mal, ils prennent le cha-

(1) Voyez l'Histoire de Saint-Domingue, par le père Charlevoix. Paris, 1730.

grin fort à cœur, et périssent quelquefois de mélancolie. Ils sont donc fort sensibles aux bienfaits et aux outrages, et ils portent une haine mortelle contre ceux qui les ont maltraités; lorsqu'au contraire, ils s'affectionnent à un maître, il n'y a rien qu'ils ne fussent capables de faire pour lui marquer leur zèle et leur dévoûment. Ils sont naturellement compatissans, et même tendres pour leurs enfans, pour leurs amis, pour leurs compatriotes (1); ils partagent volontiers le peu qu'ils ont avec ceux qu'ils voient dans le besoin, sans même les connoître autrement que par leur indigence. Ils ont donc, comme l'on voit, le cœur excellent; ils ont le germe de toutes les vertus. Je ne puis écrire leur histoire sans m'attendrir sur leur état. Ne sont-ils pas assez malheureux d'être réduits à la servitude, d'être obligés de toujours travailler sans pouvoir jamais rien acquérir? Faut-il encore les excéder, les frapper et les traiter comme des animaux? L'humanité se révolte contre ces traitemens odieux, que l'avidité du gain a mis en usage, et qu'elle renouvelleroit peut-être tous les jours, si nos lois n'avoient pas mis un frein à la

(1) Voy. l'Hist. des Antilles, pages 483 jusqu'à 533.

brutalité des maîtres, et resserré les limites de la misère de leurs esclaves. On les force de travail; on leur épargne la nourriture, même la plus commune. Ils supportent, dit-on, très-aisément la faim; pour vivre trois jours, il ne leur faut que la portion d'un européen pour un repas; quelque peu qu'ils mangent et qu'ils dorment, ils sont toujours également durs, également forts au travail (1). Comment des hommes, à qui il reste quelque sentiment d'humanité, peuvent-ils adopter ces maximes, en faire un préjugé, et chercher à légitimer par ces raisons les excès que la soif de l'or leur fait commettre? Mais laissons ces hommes durs, et revenons à notre objet.

On ne connoît guère les peuples qui habitent les côtes et l'intérieur des terres de l'Afrique, depuis le cap Nègre jusqu'au cap des Voltes; ce qui fait une étendue d'environ quatre cents lieues: on sait seulement que ces hommes sont beaucoup moins noirs que les autres nègres; et ils ressemblent assez aux hottentots, desquels ils sont voisins du côté du midi. Ces hottentots, au contraire, sont

(1) Voyez l'Histoire de Saint-Domingue, pages 498 et suivantes.

bien connus, et presque tous les voyageurs en ont parlé : ce ne sont pas des nègres, mais des cafres, qui ne seroient que basanés s'ils ne se noircissoient pas la peau avec des graisses et des couleurs. M. Kolbe, qui a fait une description si exacte de ces peuples, les regarde cependant comme des nègres; il assure qu'ils ont tous les cheveux courts, noirs, frisés et laineux comme ceux des nègres (1), et qu'il n'a jamais vu un seul hottentot avec des cheveux longs : cela seul ne suffit pas, ce me semble, pour qu'on doive les regarder comme de vrais nègres; d'abord, ils en diffèrent absolument par la couleur. M. Kolbe dit qu'ils sont couleur d'olive et jamais noirs, quelque peine qu'ils se donnent pour le devenir. Ensuite il me paroît assez difficile de prononcer sur leurs cheveux, puisqu'ils ne les peignent ni ne les lavent jamais; qu'ils les frottent tous les jours d'une très-grande quantité de graisse et de suie mêlées ensemble, et qu'il s'y amasse tant de poussière et d'ordure, que se colant à la longue les uns aux autres, ils ressemblent à la toison d'un mouton noir, remplie de crotte (2). D'ailleurs leur naturel

(1) Description du cap de Bonne-Espérance, par M. Kolbe. Amsterdam, 1741, page 95.

(2) *Idem*, page 92.

est différent de celui des nègres; ceux-ci aiment la propreté, sont sédentaires, et s'accoutument aisément au joug de la servitude: les hottentots, au contraire, sont de la plus affreuse mal-propreté; ils sont errans, indépendans et très-jaloux de leur liberté. Ces différences sont, comme l'on voit, plus que suffisantes pour qu'on doive les regarder comme un peuple différent des nègres que nous avons décrits.

Gama, qui, le premier, doubla le cap de Bonne-Espérance, et fraya la route des Indes aux nations européennes, arriva à la baie de Sainte-Hélène, le 4 novembre 1497. Il trouva que les habitans étoient fort noirs, de petite taille et de fort mauvaise mine (1); mais il ne dit pas qu'ils fussent naturellement noirs comme les nègres; et sans doute ils ne lui ont paru fort noirs que par la graisse et la suie dont ils se frottent pour tâcher de se rendre tels. Ce voyageur ajoute que l'articulation de leur voix ressemble à des soupirs; qu'ils étoient vêtus de peaux de bêtes; que leurs armes étoient des bâtons durcis au feu, armés, par la pointe, d'une

(1) Voyez l'Histoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevôt, tome I, page 22.

corne de quelque animal, etc. (1). Ces peuples n'avoient donc aucun des arts en usage chez les nègres.

Les voyageurs hollandais disent que les sauvages qui sont au nord du Cap, sont des hommes plus petits que les européens; qu'ils ont le teint roux-brun, quelques-uns plus roux et d'autres moins; qu'ils sont fort laids, et qu'ils cherchent à se rendre noirs par la couleur qu'ils s'appliquent sur le corps et sur le visage; que leur chevelure est semblable à celle d'un pendu qui a demeuré quelque tems au gibet (2). Ils disent, dans un autre endroit, que les hottentots sont de la couleur des mulâtres; qu'ils ont le visage difforme; qu'ils sont d'une taille médiocre, maigres et fort légers à la course; que leur langage est étrange, et qu'ils gloussent comme des coqs d'Inde (3). Le père Tachard dit que quoiqu'ils aient communément les cheveux presque aussi cotonneux que ceux des nègres, il y en a cependant plusieurs qui les ont plus

(1) Voyez l'Histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevôt, tome I, page 22.

(2) Voyez le Recueil des voyages de la Compagnie de Hollande, page 218.

(3) *Idem.* Voyez le Voyage de Spitzberg, p. 443.

longs, et qu'ils les laissent flotter sur leurs épaules; il ajoute même que parmi eux il s'en trouve d'aussi blancs que les européens; mais qu'ils se noircissent avec de la graisse et de la poudre d'une certaine pierre noire, dont ils se frottent le visage et tout le corps; que leurs femmes sont naturellement fort blanches, mais qu'afin de plaire à leurs maris elles se noircissent comme eux (1). Ovington dit que les hottentots sont plus basanés que les autres indiens; qu'il n'y a point de peuple qui ressemble tant aux nègres par la couleur et par les traits; que cependant ils ne sont pas si noirs; que leurs cheveux ne sont pas si crêpus, ni leur nez si plat (2).

Par tous ces témoignages, il est aisé de voir que les hottentots ne sont pas de vrais nègres; mais des hommes qui, dans la race des noirs, commencent à se rapprocher du blanc, comme les maures, dans la race blanche, commencent à s'approcher du noir. Ces hottentots sont au reste des espèces de sauvages fort extraordinaires; les femmes

(1) Voyez le premier Voyage du père Tachard Paris, 1686, page 108.

(2) Voyez le Voyage de Jean Ovington. Paris, 1725, page 194.

sur-tout, qui sont beaucoup plus petites que les hommes, ont une espèce d'excroissance, ou de peau dure et large, qui leur croît au dessus de l'os pubis, et qui descend jusqu'au milieu des cuisses, en forme de tablier (1). Thevenot dit la même chose des femmes égyptiennes; mais qu'elles ne laissent pas croître cette peau, et qu'elles la brûlent avec des fers chauds : je doute que cela soit aussi vrai des égyptiennes que des hottentotes; et M. Bruce m'assure, avec toute raison, que ce fait n'est pas vrai (2). Quoiqu'il en soit, toutes les femmes naturelles du Cap sont sujettes à cette monstrueuse difformité, qu'elles découvrent à ceux qui ont assez de curiosité

(1) Voyez la description du Cap, par M. Kolbe, tome I, page 91. Voyez aussi le Voyage de Courlai, page 291.

(2) M. Bruce s'est trompé, et Thevenot a eu raison de dire que les égyptiennes sont sujettes à une excroissance charnue, qui leur croît au dessus de l'os pubis. C'est une conformation qui est particulière aux seules naturelles de l'Egypte. Voyez ma note de la page 331, vol. XVIII de cet ouvrage, et mon Voyage de la haute et basse Egypte, tome II, pages 132 et suiv. Au reste, j'ai vu que l'on coupoit cette excroissance avec un rasoir, et non pas qu'on la brûlât, comme l'a dit Thevenot. SONNINI.

ou d'intrépidité pour demander à la voir ou à la toucher.

M. Bruce regarde ce fait comme très-douteux pour les hottentotes. Voici ce qu'en rapporte M. le vicomte de Querhoënt dans le journal de son voyage, qu'il a eu la bonté de me communiquer (1).

« Il est faux que les femmes hottentotes aient un tablier naturel qui recouvre les parties de leur sexe; tous les habitans du cap de Bonne-Espérance assurent le contraire, et je l'ai ouï dire au lord Gordon, qui étoit allé passer quelque tems chez ces peuples pour en être certain; mais il m'a assuré en même tems que toutes les femmes qu'il avoit vues, avoient deux protubérances charnues, qui sortoient d'entre les grandes lèvres au dessus du clitoris, et tomboient d'environ deux ou trois travers de doigt; qu'au premier coup-d'œil, ces deux excroissances ne paroissoient point séparées. Il m'a dit aussi que quelquefois ces femmes s'entouroient le ventre de quelque membrane

(1) Remarques d'histoire naturelle, faites à bord du vaisseau du roi, *la Victoire*, pendant les années 1773 et 1774, par M. le vicomte de Querhoënt, enseigne de vaisseau.

d'animal, et que c'est ce qui aura pû donner lieu à l'histoire du tablier. Il est fort difficile de faire cette vérification; elles sont naturellement très-modestes; il faut les enivrer pour en venir à bout. Ce peuple n'est pas si excessivement laid que la plupart des voyageurs veulent le faire accroire; j'ai trouvé qu'il avoit les traits plus approchans des européens que les nègres d'Afrique. Tous les hottentots que j'ai vus étoient d'une taille très-médiocre; ils sont peu courageux, aiment avec excès les liqueurs fortes et paroissent fort flegmatiques. Un hottentot et sa femme passoient dans une rue l'un auprès de l'autre, et causoient sans paroître émus : tout d'un coup je vis le mari donner à sa femme un soufflet si fort qu'il l'étendit par terre; il parut d'un aussi grand sang-froid après cette action qu'auparavant; il continua sa route sans faire seulement attention à sa femme, qui, revenue un instant après, de son étourdissement, hâta le pas pour rejoindre son mari.»

Par une lettre que M. de Querhoënt m'a écrite le 15 février 1775, il ajoute :

« J'eusse desiré vérifier par moi-mêm si le tablier des hottentotes existe, mais c'est une chose très-difficile; premièrement,

par la répugnance qu'elles ont de se laisser voir à des étrangers, et en second lieu par la grande distance qu'il y a entre leurs habitations et la ville du Cap, dont les hottentots s'éloignent même de plus en plus: tout ce que je puis vous dire à ce sujet, c'est que les hollandais du Cap qui m'en ont parlé, croient le contraire; et M. Bergh, homme instruit, m'a assuré qu'il avoit eu la curiosité de le vérifier par lui-même.»

Ce témoignage de M. Bergh et celui de M. Gordon me paroissent suffire pour faire tomber ce prétendu tablier, qui m'a toujours paru contre tout ordre de nature. Le fait, quoique affirmé par plusieurs voyageurs, n'a peut-être d'autre fondement que le ventre pendant de quelques femmes malades ou mal soignées après leurs couches. Mais, à l'égard des protubérances entre les lèvres, lesquelles proviennent du trop grand accroissement des nymphes, c'est un défaut connu et commun au plus grand nombre des femmes africaines. Ainsi, l'on doit ajouter foi à ce que M. de Querhoënt en dit ici d'après M. Gordon, d'autant qu'on peut joindre à leurs témoignages celui du capitaine Cook. Les hottentotes, dit-il, n'ont pas ce tablier de chair dont on a souvent

parlé : un médecin du Cap, qui a guéri plusieurs de ces femmes, de maladies vénériennes, assure qu'il a seulement vu deux appendices de chair, ou plutôt de peau, tenant à la partie supérieure des lèvres, et qui ressembloient en quelque sorte aux tettes d'une vache, excepté qu'elles étoient plates. Il ajoute, qu'elles pendoient devant les parties naturelles, et qu'elles étoient de différentes longueurs dans différentes femmes; que quelques-unes n'en avoient que d'un demi-pouce, et d'autres de trois à quatre pouces de long (1) (2).

Les hottentots, de leur côté, sont tous à demi-eunuques; mais il est vrai qu'ils ne naissent pas tels, et qu'on leur ôte un testicule, ordinairement à l'âge de huit ans, et souvent plus tard. M. Kolbe dit avoir vu faire cette opération à un jeune hottentot de dix-huit ans. Les circonstances dont cette

(1) Voyage du capitaine Cook, chap. XII, pages 323 et suivantes.

(2) Voyez, pour l'entière connoissance des peuples de la partie méridionale de l'Afrique, les deux Voyages de Levaillant dans l'intérieur de l'Afrique, par le cap de Bonne-Espérance, et plus particulièrement le Voyage au cap de Bonne-Espérance, du savant Sparrman. SONNINI.

cérémonie est accompagnée, sont si singulières, que je ne puis m'empêcher de les rapporter ici, d'après le témoin oculaire que je viens de citer.

Après avoir bien frotté le jeune homme de la graisse des entrailles d'une brebis qu'on vient de tuer exprès, on le couche à terre sur le dos, on lui lie les mains et les pieds, et trois ou quatre de ses amis le tiennent; alors le prêtre (car c'est une cérémonie religieuse), armé d'un couteau bien tranchant, fait une incision, enlève le testicule gauche (1), et remet à la place une boule de graisse de la même grosseur, qui a été préparée avec quelques herbes médicinales; il coud ensuite la plaie avec l'os d'un petit oiseau, qui lui sert d'aiguille, et un filet de nerf de mouton : cette opération étant finie, on délie le patient; mais le prêtre, avant que de le quitter, le frotte avec de la graisse toute chaude de la brebis tuée, ou plutôt il lui en arrose tout le corps avec tant d'abondance que, lorsqu'elle est refroidie, elle forme une espèce de croûte; il le frotte en même tems si rudement que le

(1) Tavernier dit que c'est le testicule droit, t. IV, page 297.

jeune homme, qui ne souffre déjà que trop, sue à grosses gouttes, et fume comme un chapon qu'on rôtit. Ensuite l'opérateur fait avec ses ongles, des sillons dans cette croûte de suif d'une extrémité du corps à l'autre, et pisse dessus aussi copieusement qu'il le peut; après quoi il recommence à le frotter encore, et il recouvre avec la graisse les sillons remplis d'urine. Aussitôt chacun abandonne le patient, on le laisse seul plus mort que vif; il est obligé de se traîner comme il peut dans une petite hutte qu'on lui a bâtie exprès tout proche du lieu où s'est faite l'opération; il y périt ou il y recouvre la santé sans qu'on lui donne aucun secours, et sans aucun autre rafraîchissement ou nourriture que la graisse qui lui couvre tout le corps, et qu'il peut lécher s'il le veut. Au bout de deux jours il est ordinairement rétabli; alors il peut sortir et se montrer; et pour prouver qu'il est en effet parfaitement guéri, il se met à courir avec autant de légèreté qu'un cerf (1) (2).

(1) Voy. la Descript. du Cap, par M. Kolbe, p. 275.

(2) J'ai déjà eu l'occasion de dire que la demi-castration des Hottentots n'avoit point de réalité. *Voyez* ma note, vol. XVIII, page 337. SONNINI.

Tous les hottentots ont le nez fort plat et fort large ; ils ne l'auroient cependant pas tel si les mères ne se faisoient un devoir de leur aplatir le nez peu de tems après leur naissance ; elles regardent un nez proéminent comme une difformité ; ils ont aussi les lèvres fort grosses, sur-tout la supérieure ; les dents fort blanches, les sourcils épais, la tête grosse, le corps maigre, les membres menus ; ils ne vivent guère passé quarante ans ; la mal-propreté dans laquelle ils se plaisent et croupissent, et les viandes infectées et corrompues dont ils font leur principale nourriture, sont sans doute les causes qui contribuent le plus au peu de durée de leur vie. Je pourrois m'étendre bien davantage sur la description de ce vilain peuple ; mais comme presque tous les voyageurs en ont écrit fort au long, je me contenterai d'y renvoyer (1). Seulement je ne dois

(1) Voyez le Recueil des voyages de la compagnie hollandaise ; le Voyage de Robert Lade, traduit par M. l'abbé Prevôt, tome I, page 88 ; le Voyage de Jean Ovington ; celui de la Loubère, tome II, page 134 ; le premier voyage du P. Tachard, page 95 ; celui d'Innigo de Biervillas, première partie, p. 34 ; ceux de Tavernier, tome IV, page 296 ; ceux de François Légat, t. II, p. 154 ; ceux de Dampier, t. II, p. 255, etc.

dois pas passer sous silence un fait rapporté par Tavernier : c'est que les hollandais ayant pris une petite fille hottentote peu de tems après sa naissance, et l'ayant élevée parmi eux, elle devint aussi blanche qu'une européenne ; et il présume que tout ce peuple seroit assez blanc s'il n'étoit pas dans l'usage de se barbouiller continuellement avec des drogues noires.

En remontant le long de la côte de l'Afrique, au-delà du cap de Bonne-Espérance, on trouve la terre de Natal. Les habitans sont déjà différens des hottentots ; ils sont beaucoup moins mal-propres et moins laids ; ils sont aussi naturellement plus noirs ; ils ont le visage en ovale, le nez bien proportionné, les dents blanches, la mine agréable, les cheveux naturellement frisés ; mais ils ont aussi un peu de goût pour la graisse, car ils portent des bonnets faits de suif de bœuf, et ces bonnets ont huit à dix pouces de hauteur ; ils emploient beaucoup de tems à les faire, car il faut pour cela que le suif soit bien épuré ; ils ne l'appliquent que peu à peu, et le mêlent si bien dans leurs cheveux qu'il ne se défait jamais (1). M. Kolbe prétend qu'ils

(1) Voyez les Voyages de Dampier, t. II, p. 393.

ont le nez plat, même de naissance, et sans qu'on le leur aplatisse, et qu'ils diffèrent aussi des hottentots, en ce qu'ils ne bégayent point, qu'ils ne frappent point leur palais de leur langue comme ces derniers ; qu'ils ont des maisons, qu'ils cultivent la terre, y sèment une espèce de maïs ou blé de Turquie, dont ils font de la bierre, boisson inconnue aux hottentots (1).

Après la terre de Natal, on trouve celle de Sofala et du Monomotapa. Selon Pigafetta, les peuples de Sofala sont noirs, mais plus grands et plus gros que les autres cafres : c'est aux environs de ce royaume de Sofala, que cet auteur place les amazones (2) ; mais rien n'est plus incertain que ce qu'on a débité sur le sujet de ces femmes guerrières. Ceux du Monomotapa sont, au rapport des voyageurs hollandais, assez grands, bien faits dans leur taille, noirs et de bonne complexion ; les jeunes filles vont nues, et ne portent qu'un morceau de toile de coton ; mais dès qu'elles sont mariées, elles prennent des vêtemens (3). Ces peuples, quoiqu'assez

(1) Description du Cap, tome I, page 136.

(2) *Vide Indiæ orientalis partem primam*, p. 54.

(3) Voyez le Recueil des voyages de la compagnie

noirs, sont différens des nègres; ils n'ont pas les traits si durs ni si laids; leur corps n'a point de mauvaise odeur, et ils ne peuvent supporter la servitude et le travail. Le père Charlevoix dit qu'on a vu en Amérique de ces noirs du Monomotapa et de Madagascar, qu'ils n'ont jamais pu servir, et qu'ils y périssent même en fort peu de tems (1).

Ces peuples de Madagascar et de Mosambique sont noirs, les uns plus et les autres moins : ceux de Madagascar ont les cheveux du sommet de la tête moins crêpus que ceux de Mosambique; ni les uns ni les autres ne sont de vrais nègres; et quoique ceux de la côte soient fort soumis aux portugais, ceux de l'intérieur du continent sont fort sauvages, et jaloux de leur liberté; ils vont tous absolument nus, hommes et femmes; ils se nourrissent de chair d'éléphant, et font commerce de l'ivoire (2). Il y a des hommes de

hollandaise, tome III, p. 625; voyez aussi le Voyage de l'amiral Drack, seconde partie, page 99; et celui de Jean Mocquet, page 266.

(1) Voyez l'Histoire de Saint-Domingue, p. 499.

(2) Voyez le Recueil des voyages, tome III, p. 625; le Voyage de Mocquet, page 265; et la Navigation de Jean-Hugues Lintscot, page 20.

différentes espèces à Madagascar, sur-tout des noirs et des blancs, qui, quoique fort basanés, semblent être d'une autre race; les premiers ont les cheveux noirs et crêpus; les seconds les ont moins noirs, moins frisés et plus longs. L'opinion commune des voyageurs est que les blancs tirent leur origine des chinois; mais, comme le remarque fort bien François Cauche, il y a plus d'apparence qu'ils sont de race européenne; car il assure que de tous ceux qu'il a vus, aucun n'avoit le nez ni le visage plat comme les chinois : il dit aussi que ces blancs le sont plus que les castillans, que leurs cheveux sont longs, et qu'à l'égard des noirs, ils ne sont pas camus comme ceux du continent, et qu'ils ont les lèvres assez minces. Il y a aussi dans cette île une grande quantité d'hommes de couleur olivâtre ou basanée; ils proviennent apparemment du mélange des noirs et des blancs. Le voyageur que je viens de citer, dit que ceux de la baie de Saint-Augustin sont basanés, qu'ils n'ont point de barbe, qu'ils ont les cheveux longs et lisses, qu'ils sont de haute taille et bien proportionnés; et enfin qu'ils sont tous circoncis, quoiqu'il y ait grande apparence qu'ils n'ont jamais entendu parler de la loi

de Mahomet, puisqu'ils n'ont ni temples, ni mosquées, ni religion (1). Les français ont été les premiers qui aient abordé et fait un établissement dans cette île, qui ne fut pas soutenu (2); lorsqu'ils y descendirent, ils y trouvèrent les hommes blancs dont nous venons de parler, et ils remarquèrent que les noirs, qu'on doit regarder comme les naturels du pays, avoient du respect pour ces blancs (3). Cette île de Madagascar est extrêmement peuplée, et fort abondante en pâturages et en bétail; les hommes et les femmes sont fort débauchés, et celles qui s'abandonnent publiquement ne sont pas déshonorées; ils aiment tous beaucoup à danser, à chanter et à se divertir; et quoiqu'ils soient fort paresseux, ils ne laissent pas d'avoir quelque connoissance des arts mécaniques. Ils ont des laboureurs, des forgerons, des charpentiers, des potiers, et même des orfévres; ils n'ont cependant aucune commodité dans leurs maisons, aucuns

(1) Voyez le Voyage de François Cauche. Paris, 1671, page 45.

(2) Voyez le Voyage de Flaccour. Paris, 1661.

(3) Voyez la Relation d'un voyage fait aux Indes par M. Delon. Amsterdam, 1699.

étant, si je puis m'exprimer ainsi, en raison double de leur taille, ils n'ont jamais pu être opprimés par leurs voisins, qui ont souvent maille à partir avec eux. Quoique attaqués avec des forces et des armes inégales (car ils n'ont pas l'usage de la poudre et des fusils, comme leurs ennemis), ils se sont toujours battus courageusement, et maintenus libres dans leurs rochers, leur difficile accès contribuant sans doute beaucoup à leur conservation; ils y vivent de riz, de différens fruits, légumes et racines, et y élèvent un grand nombre des bestiaux (bœufs à bosse et moutons à grosse queue), dont ils empruntent aussi en partie leur subsistance. Ils ne communiquent avec les différentes castes malgaches, dont ils sont environnés, ni par commerce, ni par alliances, ni de quelqu'autre manière que ce soit, tirant tous leurs besoins du sol qu'ils possèdent. Comme l'objet de toutes les petites guerres qui se font entre eux et les autres habitans de cette île, est de s'enlever réciproquement quelque bétail ou quelques esclaves, la petitesse de nos quimos les mettant presqu'à l'abri de cette dernière injure, ils savent, par amour de la paix, se résoudre à souffrir la première jusqu'à un certain

point, c'est-à-dire, que quand ils voient du haut de leurs montagnes quelque formidable appareil de guerre qui s'avance dans la plaine, ils prennent d'eux-mêmes le parti d'attacher, à l'entrée des défilés par où il faudroit passer pour aller à eux, quelque superflu de leurs troupeaux, dont ils font, disent-ils, volontairement le sacrifice à l'indigence de leurs frères aînés; mais avec protestation en même tems de se battre à toute outrance, si l'on passe à main armée plus avant sur leur terrain : preuve que ce n'est pas par sentiment de foiblesse, encore moins par lâcheté, qu'ils font précéder les présens; leurs armes sont la zagaie, et le trait qu'ils lancent on ne peut pas plus juste. On prétend que s'ils pouvoient, comme ils en ont grande envie, s'aboucher avec les européens, et en tirer des fusils et des munitions de guerre, ils passeroient volontiers de la défensive à l'offensive contre leurs voisins, qui seroient peut-être alors trop heureux de pouvoir entretenir la paix.

» A trois ou quatre journées du fort Dauphin (qui est presque dans l'extrémité du sud de Madagascar), les gens du pays montrent, avec beaucoup de complaisance, une suite de petits mondrains, ou tertres de

esclaves, une femme quimose, âgée d'environ trente ans, haute de trois pieds sept à huit pouces, dont la couleur étoit en effet de la nuance la plus éclaircie que j'aie vue parmi les habitans de cette île ; je remarquai qu'elle étoit très-membrue dans sa petite stature, ne ressemblant point aux petites personnes fluettes, mais plutôt à une femme des proportions ordinaires dans le détail, mais seulement raccourcie dans sa hauteur... que les bras en étoient effectivement très-longs et atteignans, sans qu'elle se courbât, à la rotule du genou ; que ses cheveux étoient courts et laineux, la physionomie assez bonne, se rapprochant plus de l'européenne que de la malgache ; qu'elle avoit habituellement l'air riant, l'humeur douce et complaisante, et le bon sens commun, à en juger par sa conduite, car elle ne savoit pas parler français. Quant au fait des mamelles, il fut aussi vérifiée et il ne s'en trouva que le bouton, comme dans une fille de dix ans, sans la moindre flaccidité de la peau qui pût faire croire qu'elles fussent passées. Mais cette observation seule est bien loin de suffire pour établir une exception à la loi commune de la Nature : combien de filles et de femmes européennes, à la fleur

de leur âge, n'offrent que trop souvent cette défectueuse conformation?.... Enfin, peu avant notre départ de Madagascar, l'envie de recouvrer sa liberté, autant que la crainte d'un embarquement prochain, portèrent la petite esclave à s'enfuir dans les bois; on la ramena bien quelques jours après, mais toute exténuée et presque morte de faim, parce que, se défiant des noirs comme des blancs, elle n'avoit vécu pendant son marronnage que de mauvais fruits et de racines crues. C'est vraisemblablement autant à cette cause qu'au chagrin d'avoir perdu de vue les pointes des montagnes où elle étoit née, qu'il faut attribuer sa mort arrivée environ un mois après, à Saint-Paul, île de Bourbon, où le navire qui nous ramenoit à l'île de France, a relâché pendant quelques jours. M. de Modave avoit eu cette quimose en présent d'un chef malgache; elle avoit passé par les mains de plusieurs maîtres, ayant été ravie fort jeune sur les confins de son pays.

» Tout considéré, je conclus (autant sur cet échantillon que sur les preuves accessoires) par croire assez fermement à cette nouvelle dégradation de l'espèce humaine, qui a son signalement caractéristique comme ses mœurs propres.... Et si quelqu'un trop

difficile à persuader, ne veut pas se rendre aux preuves alléguées (qu'on desireroit vraiment plus multipliées), qu'il fasse du moins attention qu'il existe des lapons à l'extrémité boréale de l'Europe.... que la diminution de notre taille à celle du lapon est à peu près graduée comme du lapon au quimos.... que l'un et l'autre habitent les zones les plus froides ou les montagnes les plus élevées de la terre..... que celles de Madagascar sont évidemment trois ou quatre fois plus exhaussées que celle de l'île de France; c'est-à-dire, d'environ seize à dix-huit cents toises au dessus du niveau de la mer.....Les végétaux qui croissent naturellement sur ces plus grandes hauteurs, ne semblent être que des avortons, comme le pin et le bouleau nains et tant d'autres, qui, de la classe des arbres, passent à celle des plus humbles arbustes, par la seule raison qu'ils sont devenus alpicoles, c'est-à-dire, habitans des plus hautes montagnes... Qu'enfin ce seroit le comble de la témérité, que de vouloir, avant de connoître toutes les variétés de la Nature, en fixer le terme, comme si elle ne pouvoit pas s'être habituée dans quelques coins de la terre, à faire sur toute une race, ce qu'elle ne nous paroît

avoir qu'ébauché, que comme par écart, sur certains individus qu'on a vus par fois ne s'élever qu'à la taille des poupées ou des marionnettes. »

Je me suis permis de donner ici cette relation en entier à cause de la nouveauté, quoique je doute encore beaucoup de la vérité des allégués et de l'existence réelle d'un peuple de trois pieds et demi de taille; cela est au moins exagéré. Il en sera de ces quimos de trois pieds et demi, comme des patagons de douze pieds; ils se sont réduits à sept ou huit pieds au plus, et les quimos s'élèveront au moins à quatre pieds ou quatre pieds trois pouces; si les montagnes où ils habitent ont seize ou dix-huit cents toises au dessus du niveau de la mer, il doit y faire assez froid pour les blanchir et rapetisser leur taille à la même mesure que celle des groenlandais ou des lapons; et il seroit assez singulier que la Nature eût placé l'extrême du produit du froid sur l'espèce humaine dans des contrées voisines de l'équateur; car on prétend qu'il existe dans les montagnes du Tucuman, une race de pygmées de trente-un pouces de hauteur, au dessus du pays habité par les patagons. On assure même que les espagnols ont trans-

porté en Europe quatre de ces petits hommes sur la fin de l'année 1755 (1). Quelques voyageurs parlent aussi d'une autre race d'américains blancs et sans aucun poil sur le corps, qui se trouve également dans les terres voisines du Tucuman; mais tous ces faits ont grand besoin d'être vérifiés.

Au reste, l'opinion ou le préjugé de l'existence des pygmées est extrêmement ancien; Homère, Hésiode et Aristote en font également mention. M. l'abbé Bannier a fait une savante dissertation sur ce sujet, qui se trouve dans la Collection des mémoires de l'académie des belles lettres, tome V, page 101. Après avoir comparé tous les témoignages des anciens sur cette race des petits hommes, il est d'avis qu'ils formoient en effet un peuple dans les montagnes d'Éthiopie, et que ce peuple étoit le même que celui que les historiens et les géographes ont désigné depuis sous le nom de *péchiniens*; mais il pense avec raison, que ces hommes, quoique de très-petite taille, avoient bien plus d'une ou deux coudées de hauteur, et qu'ils étoient à peu près de la taille des lapons.

(1) Voyez les notes sur la dernière édition de Lamotte Levayer, tome IX, page 82.

Les quimos des montagnes de Madagascar, et les péchiniens d'Ethiopie, pourroient bien n'être que la même race, qui s'est maintenue dans les plus hautes montagnes de cette partie du monde (1).

---

(1) A la suite de ces notes sur les *pigmées* de Madagascar, l'on trouvera ici avec plaisir l'extrait d'un mémoire de M. de Modave, gouverneur de l'établissement français dans cette île. Ce petit écrit a été rapporté en entier par M. l'abbé Rochou, savant distingué, dans son *Voyage à Madagascar et aux Indes orientales, imprimé à Paris, en* 1791.

« Lorsque j'arrivai au fort Dauphin, en septembre 1788, on me remit un mémoire assez mal rédigé, qui contenoit quelques particularités sur un peuple singulier, nommé, en langue madecasse, *quimos*, qui habite le milieu de l'île de Madagascar, par la latitude de vingt-deux dégrés. J'en avois déjà entendu parler plusieurs fois, mais avec tant de confusion, que je n'avois presque donné aucune attention à un fait qui mérite d'être éclairci.

» Il s'agit d'un peuple de nains, vivant en société, gouverné par un chef, protégé par des lois civiles.

» J'avois bien trouvé, dans la relation de Flaccourt, un passage qui se rapporte à cette nation; mais ce passage ne m'avoit fait aucune impression, parce que Flaccourt rejette l'histoire de ce peuple nain, comme une fable inventée par les joueurs d'*herraou :* ces joueurs d'herraou sont des histrions et de vrais char-

Les peuples qui habitent l'intérieur de l'Afrique ne nous sont pas assez connus

---

latans, qui passent leur vie à chanter des histoires absurdes, et à faire des contes ridicules....

» Après avoir pris au fort Dauphin et aux environs, toutes les informations possibles, je résolus d'envoyer à la découverte du pays des pigmées. Le détail de cette entreprise est consigné dans mon jonrnal; elle n'eut aucun succès par l'infidélité et le peu de courage des guides. Mais j'en ai tiré du moins l'avantage de m'assurer qu'il y a réellement une nation de nains qui habite une contrée de cette île.

» Ce peuple se nomme *quimos* ou *kimos*. La taille moyenne des hommes est de trois pieds cinq pouces; ils portent une barbe longue et arrondie : la taille des femmes est de quelques pouces plus petite que celle des hommes. Les quimos sont gros et trapus; la couleur de leur peau est moins basanée que celle des autres insulaires, et leurs cheveux sont courts et cotonés. Ils forgent le fer et l'acier, dont ils font des lances et des zagaies. Ce sont les seules armes dont ils se servent pour se défendre contre leurs ennemis, qui tentent quelquefois de leur enlever des bestiaux.

» Remonzai qui avoit suivi, en qualité de capitaine, le père du chef Maimbou, dans les deux malheureuses expéditions qu'il entreprit contre ces peuples, pour leur enlever une partie de leurs troupeaux, et les vendre ensuite au fort Dauphin, m'a dit qu'il ne dut son salut qu'à la connoissance particulière qu'il avoit des montagnes élevées et escarpées, qui cernent leur vallée. Remonzai avoit été plusieurs fois chez les quimos... et

pour pouvoir les décrire ; ceux que les arabes appellent *zingues*, sont des noirs

quelque recherche que j'aie pu faire, je n'ai connu que lui qui ait pu me donner des détails précis sur ces deux incursions.

» Maimbou avec lequel j'ai eu de grandes relations pour l'approvisionnement du fort Dauphin, n'étoit pas en âge d'accompagner son père à cette expédition, mais il avoit conservé contre les quimos une aversion telle qu'il devenoit furieux lorsque je lui en parlois. Il vouloit m'engager à exterminer cette race de singes, car il ne leur donnoit jamais que cette injurieuse dénomination. Un chef de Mahafalles, pays voisin de la baie Saint-Augustin, qui venoit chez un chef, voisin du fort, pour y échanger de la soie et d'autres marchandises contre des bœufs, dit devant un de mes officiers, qu'il avoit été plusieurs fois dans le pays des quimos, et que même il leur avoit fait la guerre. Ce chef ajouta que, depuis quelques années, cette nation étoit fort tourmentée par les peuples voisins, et qu'on leur avoit brûlé plusieurs villages. Ce chef se vantoit d'avoir chez lui un quimos et une quimose à peu près du même âge ; il leur donnoit de vingt à vingt-cinq ans, et j'ai lieu d'espérer qu'il tiendra la promesse qu'il fit à mes officiers, de me les envoyer.

» D'après les relations de ce chef et celle de Remonzai, je dois croire la vallée des quimos très-riche en troupeaux, et en toutes sortes de subsistances. Ces petits hommes sont laborieux et bons cultivateurs. Le chef des quimos jouit d'une autorité plus absolue et plus respectée que celle des autres chefs des

presque sauvages. Marmol dit qu'ils multiplient prodigieusement, et qu'ils inonde-

différentes contrées de Madagascar. Je n'ai pas pu connoître l'étendue de la vallée qu'ils habitent; je sais seulement qu'elle est entourée de très-hautes montagnes, et que sa situation, par rapport au fort Dauphin, est au nord-ouest, à soixante lieues de distance. Le pays des Matatanes la borne dans la partie de l'ouest. Leurs villages sont assis sur de petits mondrains, dont l'escarpement est d'autant moins facile à gravir, qu'ils ont encore multiplié les obstacles qui en défendent les approches.....

» Je me suis procuré une femme quimose, qui a été prise à la guerre il y a quelques années, par un chef de la province de Mandrarei : cette femme est d'une haute stature, comparativemeut à celle que l'on suppose aux autecs femmes de sa nation; cependant elle n'a que trois pieds sept pouces. Son âge est de 30 à 32 ans. Ses bras sont fort longs, et ses mains ressemblent assez à la patte d'un singe; le mamelon de son sein est aussi adhérent à sa poitrine que celui des hommes les plus maigres, sans vestiges de mamelles. Ma petite quimose étoit d'une maigreur effrayante à son arrivée au fort Dauphin; mais depuis qu'elle peut se livrer à son appétit dévorant, elle prend de l'embonpoint; et je crois que lorsqu'elle sera dans son état naturel, les traits de son visage mériteront d'être soigneusement observés. Le chef qui m'a vendu cette quimose m'a dit qu'un de ses amis avoit chez lui un quimos, et qu'il feroit son possible pour me l'envoyer.

... » Ce n'est sans doute pas une grande merveille de

roient tous les pays voisins, si de tems en tems il n'y avoit pas une grande mortalité

---

rencontrer des nains dans un pays aussi vaste et aussi étendu que la grande île de Madagascar, dont la surface embrasse plusieurs climats, et des productions extrêmement variées ; mais une vraie race de pigmées vivant en société, est un phénomène qu'il n'est pas permis de passer sous silence. »

M. l'abbé Rochon ajoute à ces témoignages peu équivoques, celui d'un officier qui s'étoit procuré un quimos, et qui vouloit l'envoyer en France ; mais M. de Surville, commandant du vaisseau sur lequel cet officier étoit embarqué, lui en refusa la permission. Un pareil refus n'étonneroit pas de la part de marins ordinaires, dont la sphère de connoissances ne s'étend pas au-delà des notions nécessaires à la conduite et à la manoeuvre de leurs navires, n'ayant point en général le goût des sciences, et sur-tout très-peu complaisans ; mais on a de la peine à le comprendre dans un des plus célèbres navigateurs français.

Il est cependant nécessaire d'observer qu'un officier de la marine militaire, M. de Clugny, qui a été employé à Madagascar pendant près de quatre ans, et qui en parloit la langue, presqu'aussi couramment que le français, assure, comme Flaccourt l'avoit fait avant lui, que l'histoire des quimos est une ancienne fable du pays, et que ce peuple nain n'existe dans aucun canton de l'île. Il dit qu'ayant commandé près d'un mois la corvette l'*Ambulante*, à bord de laquelle étoit embarquée la prétendue quimose dont parle M. Commerson, il eut le tems de l'examiner à l'aise. Il y

parmi eux, causée par des vents chauds.

Il paroît par tout ce que nous venons de rapporter, que les nègres proprement dits, sont différens des cafres, qui sont des noirs d'une autre espèce; mais ce que ces descriptions indiquent encore plus clairement, c'est que la couleur dépend principalement du climat, et que les traits dépendent beaucoup des usages où sont les différens peuples de s'écraser le nez, de se retirer les paupières, de s'alonger les oreilles, de se grossir les lèvres, de s'applatir le visage, etc. Rien ne prouve mieux combien le climat influe sur la couleur, que de trouver sous le même parallèle, à plus de mille lieues de distance,

---

remarqua les accidens ordinaires aux nains, c'est-à-dire, les bras et les phalanges des doigts d'une longueur disproportionnée à la taille; la maigreur et le prolongement des cuisses et des jambes, le raccourcissement du corps, la grosseur de la tête, enfin l'altération des organes; tout cela parut à M. de Clugny plutôt une bizarrerie de la Nature, que la structure d'un peuple formé sur un pareil modèle. Cette naine rendoit des sons confus; et elle avoit si peu d'intelligence, qu'il étoit presque impossible de lui rien faire comprendre. Enfin M. de Clugny n'en a jugé que comme d'un être malheureux, qui n'avoit point eu, en naissant, les avantages des autres hommes, et rien ne lui a paru extraordi-

des peuples aussi semblables que le sont les sénégalais et les nubiens, et de voir que les hottentots, qui n'ont pu tirer leur origine que de nations noires, sont cependant les plus blancs de tous ces peuples de l'Afrique, parce qu'en effet ils sont dans le climat le plus froid de cette partie du monde; et si l'on s'étonne de ce que sur les bords du Sénégal on trouve d'un côté une nation basanée, et de l'autre côté une nation entièrement noire, on peut se souvenir de ce que nous avons déjà insinué au sujet des effets de la nourriture; ils doivent influer sur la couleur comme sur les autres habitudes du corps; et si on en veut un exemple,

---

naire en elle. « Il est bien étonnant, ajoute le même officier, que M. de Modave, à qui cette naine appartenoit, homme d'esprit, curieux et rempli de connoissances, n'ait pas approfondi la vérité de l'existence de ces peuples, pendant deux ans qu'il a commandé au fort Dauphin ». *Lettre de M. de Clugny à M. de la Lande. Journal de physique, novembre* 1776, *p.* 357. L'on vient de voir néanmoins que M. de Modave, dont le silence étonnoit M. de Clugny, et dont il paroissoit disposé à respecter le témoignage, s'est expliqué d'une manière très-positive au sujet des quimos, sur l'existence desquels il ne conçoit aucun doute.

SONNINI.

on peut en donner un tiré des animaux, que tout le monde est en état de vérifier; les lièvres de plaines et des endroits aquatiques ont la chair bien plus blanche que ceux de montagnes et des terrains secs; et dans le même lieu ceux qui habitent la prairie sont tout différens de ceux qui demeurent sur les collines : la couleur de la chair vient de celle du sang et des autres humeurs du corps, sur la qualité desquelles la nourriture doit nécessairement influer.

L'origine des noirs a dans tous les tems fait une grande question. Les anciens, qui ne connoissoient guère que ceux de Nubie, les regardoient comme faisant la dernière nuance des peuples basanés, et ils les confondoient avec les éthiopiens et les autres nations de cette partie de l'Afrique, qui, quoiqu'extrêmement bruns, tiennent plus de la race blanche que de la race noire; ils pensoient donc que la différente couleur des hommes ne provenoit que de la différence du climat, et que ce qui produisoit la noirceur de ces peuples, étoit la trop grande ardeur du soleil à laquelle ils sont perpétuellement exposés. Cette opinion, qui est fort vraisemblable, a souffert de grandes difficultés, lorsqu'on reconnut qu'au delà de

la Nubie, dans un climat encore plus méridional, et sous l'équateur même, comme à Mélinde et à Mombaze, la plupart des hommes ne sont pas noirs comme les nubiens, mais seulement fort basanés; et lorsqu'on eut observé qu'en transportant des noirs, de leur climat brûlant dans des pays tempérés, ils n'ont rien perdu de leur couleur, et l'ont également communiquée à leurs descendans. Mais si l'on fait attention d'un côté à la migration des différens peuples, et de l'autre au tems qu'il faut peut-être pour noircir ou pour blanchir une race, on verra que tout peut se concilier avec le sentiment des anciens; car les habitans naturels de cette partie de l'Afrique sont les nubiens, qui sont noirs et originairement noirs, et qui demeureront perpétuellement noirs tant qu'ils habiteront le même climat, et qu'ils ne se mêleront pas avec les blancs. Les éthiopiens, au contraire, et les abyssins, qui tirent leur origine des blancs, puisqu'ils ont les mêmes usages que les arabes, et qu'ils leur ressemblent par la couleur, sont à la vérité encore plus basanés que les arabes méridionaux; mais cela même prouve que, dans une même race d'hommes, le plus ou moins de noir dépend de la plus ou moins grande ardeur

du climat : il faut peut-être plusieurs siècles et une succession d'un grand nombre de générations pour qu'une race blanche prenne par nuances la couleur brune, et devienne enfin tout à fait noire ; mais il y a apparence qu'avec le tems, un peuple blanc, transporté du nord à l'équateur, pourroit devenir brun et même tout à fait noir, surtout si ce même peuple changeoit de mœurs, et ne se servoit pour nourriture que des productions du pays chaud dans lequel il auroit été transporté.

L'objection qu'on pourroit faire contre cette opinion, et qu'on voudroit tirer de la différence des traits, ne me paroît pas bien forte, car on peut répondre qu'il y a moins de différence entre les traits d'un nègre qu'on n'aura pas défiguré dans son enfance, et les traits d'un européen, qu'entre ceux d'un tartare ou d'un chinois, et ceux d'un circassien ou d'un grec. Et à l'égard des cheveux, leur nature dépend si fort de celle de la peau, qu'on ne doit les regarder que comme faisant une différence très-accidentelle, puisqu'on trouve dans le même pays et dans la même ville, des hommes qui, quoique blancs, ne laissent pas d'avoir les cheveux très-différens les uns des autres, au

point qu'on trouve même en France des hommes qui les ont aussi courts et aussi crêpus que les nègres, et que d'ailleurs on voit que le climat, le froid et le chaud influent si fort sur la couleur des cheveux des hommes et du poil des animaux, qu'il n'y a point de cheveux noirs dans les royaumes du nord, et que les écureuils, les lièvres, les belettes et plusieurs autres animaux y sont blancs ou presque blancs, tandis qu'ils sont bruns ou gris dans les pays moins froids : cette différence, qui est produite par l'influence du froid ou du chaud, est même si marquée, que dans la plupart des pays du nord, comme dans la Suède, certains animaux, comme les lièvres, sont tout gris pendant l'été et tout blancs pendant l'hiver (1).

Mais il y a une autre raison beaucoup plus forte contre cette opinion, et qui d'abord paroît invincible ; c'est qu'on a découvert un continent entier, un nouveau monde, dont la plus grande partie des terres habitées se trouvent situées dans la zone torride, et où cependant il ne se trouve pas un homme noir,

(1) *Lepus apud nos æstate cinereus, hieme semper albus.* Linnæi Fauna suecica, page 8.

tous les habitans de cette partie de la terre étant plus ou moins rouges, plus ou moins basanés ou couleur de cuivre; car on auroit dû trouver aux îles Antilles, au Mexique, au royaume de Santa-Fé, dans la Guiane, dans le pays des Amazones et dans le Pérou, des nègres, ou du moins des peuples noirs; puisque ces pays de l'Amérique sont situés sous la même latitude que le Sénégal, la Guinée et le pays d'Angola en Afrique. On auroit dû trouver au Brésil, au Paraguai, au Chili, des hommes semblables aux cafres, aux hottentots, si le climat ou la distance du pôle étoit la cause de la couleur des hommes. Mais, avant que d'exposer ce qu'on peut dire sur ce sujet, nous croyons qu'il est nécessaire de considérer tous les différens peuples de l'Amérique comme nous avons considéré ceux des autres parties du monde, après quoi nous serons plus en état de faire de justes comparaisons, et d'en tirer des résultats généraux.

En commençant par le nord, on trouve, comme nous l'avons dit, dans les parties les plus septentrionales de l'Amérique, des espèces de lapons semblables à ceux d'Europe ou aux samoïèdes d'Asie; et quoiqu'ils soient peu nombreux en comparaison de ceux-ci,

ils ne laissent pas d'être répandus dans une étendue de terre fort considérable. Ceux qui habitent les terres du détroit de Davis, sont petits, d'un teint olivâtre: ils ont les jambes courtes et grosses; ils sont habiles pêcheurs; ils mangent leur poisson et leur viande cruds; leur boisson est de l'eau pure ou du sang de chien de mer; ils sont fort robustes, et vivent fort long-tems (1). Voilà, comme l'on voit, la figure, la couleur et les mœurs des lapons; et ce qu'il y a de singulier, c'est que de même qu'on trouve auprès des lapons, en Europe, les finois, qui sont blancs, beaux, assez grands et assez bien faits, on trouve aussi auprès de ces lapons d'Amérique une autre espèce d'hommes qui sont grands, bien faits et assez blancs, avec les traits du visage fort réguliers (2). Les sauvages de la baie de Hudson et du nord de la terre de Labrador ne paroissent pas être de la même race que les premiers, quoiqu'ils soient laids, petits, mal faits; ils ont le visage presque entièrement couvert de poil, comme les sauvages du pays d'Yeço, au nord du

---

(1) Voyez l'Histoire naturelle des Isles. Roterdam, 1658, page 189.

(2) *Ibidem.*

Japon; ils habitent l'été sous des tentes faites de peaux d'orignal ou de caribou (1); l'hiver, ils vivent sous terre, comme les lapons et les samoïèdes, et se couchent comme eux, tous pêle-mêle, sans aucune distinction. Ils vivent aussi fort long-tems, quoiqu'ils ne se nourrissent que de chair ou de poisson cruds (2). Les sauvages de Terre-Neuve ressemblent assez à ceux du détroit de Davis: ils sont de petite taille; ils n'ont que peu ou point de barbe: leur visage est large et plat; leurs yeux gros, et ils sont généralement assez camus. Le voyageur qui en donne cette description, dit qu'ils ressemblent assez bien aux sauvages du continent septentrional et des environs du Groenland (3).

Au dessous de ces sauvages, qui sont répandus dans les parties les plus septentrionales de l'Amérique, on trouve d'autres sauvages plus nombreux et tout différens des premiers. Ces sauvages sont ceux du Canada et de toute la profondeur des terres,

(1) C'est le nom qu'on donne au renne en Amérique.

(2) Voyez le Voyage de Robert Lade, traduit par l'abbé Prevot. Paris, 1744, tome II, pages 309 et suiv.

(3) Voyez le Recueil des voyages au nord. Rouen, 1716, tome III, page 7.

jusqu'aux Assiniboïls. Ils sont tous assez grands, robustes, forts et assez bien faits; ils ont tous les cheveux et les yeux noirs, les dents très-blanches, le teint basané, peu de barbe, et point ou presque point de poil en aucune partie du corps; ils sont durs et infatigables à la marche, très-légers à la course; ils supportent aussi aisément la faim que les plus grands excès de nourriture; ils sont hardis, courageux, fiers, graves et modérés; enfin ils ressemblent si fort aux tartares orientaux par la couleur de la peau, des cheveux et des yeux, par le peu de barbe et de poil, et aussi par le naturel et les mœurs, qu'on les croiroit issus de cette nation, si on ne les regardoit pas comme séparés les uns des autres par une vaste mer : ils sont aussi sous la même latitude; ce qui prouve encore combien le climat influe sur la couleur, et même sur la figure des hommes. En un mot, on trouve dans le nouveau continent, comme dans l'ancien, d'abord des hommes au nord semblables aux lapons, et aussi des hommes blancs et à cheveux blonds, semblables aux peuples du nord de l'Europe; ensuite des hommes velus, semblables aux sauvages d'Yeço, et enfin les sauvages du Canada et de toute la Terre-

Ferme, jusqu'au golfe du Mexique, qui ressemblent aux tartares par tant d'endroits, qu'on ne douteroit pas qu'ils ne fussent tartares en effet, si l'on n'étoit embarrassé sur la possibilité de la migration. Cependant, si l'on fait attention au petit nombre d'hommes qu'on a trouvé dans cette étendue immense des terres de l'Amérique septentrionale, et qu'aucun de ces hommes n'étoit encore civilisé, on ne pourra guère se refuser à croire que toutes ces nations sauvages ne soient de nouvelles peuplades produites par quelques individus échappés d'un peuple plus nombreux. Il est vrai qu'on prétend que dans l'Amérique septentrionale, en la prenant depuis le nord jusqu'aux îles Lucayes et au Mississipi, il ne reste pas actuellement la vingtième partie du nombre des peuples naturels qui y étoient lorsqu'on en fit la découverte, et que ces nations sauvages ont été ou détruites ou réduites à un si petit nombre d'hommes, que nous ne devons pas tout à fait en juger aujourd'hui comme nous en aurions jugé dans ce tems; mais, quand même on accorderoit que l'Amérique septentrionale avoit alors vingt fois plus d'habitans qu'il n'en reste aujourd'hui, cela n'empêche pas qu'on ne dût la considérer dès-lors comme une terre

déserte, ou si nouvellement peuplée, que les hommes n'avoient pas encore eu le tems de s'y multiplier.

M. Fabry, qui a fait un très-long voyage dans la profondeur des terres au nord-ouest du Mississipi, où personne n'avoit encore pénétré, et où par conséquent les nations sauvages n'ont pas été détruites, m'a assuré que cette partie de l'Amérique est si déserte, qu'il a souvent fait cent et deux cents lieues, sans trouver une face humaine ni aucun autre vestige qui pût indiquer qu'il y eût quelque habitation voisine des lieux qu'il parcouroit; et lorsqu'il rencontroit quelques-unes de ces habitations, c'étoit toujours à des distances extrêmement grandes les unes des autres; et dans chacune, il n'y avoit souvent qu'une seule famille, quelquefois deux ou trois, mais rarement plus de vingt personnes ensemble; et ces vingt personnes étoient éloignées de cent lieues de vingt autres personnes. Il est vrai que le long des fleuves et des lacs que l'on a remontés ou suivis, on a trouvé des nations sauvages composées d'un bien plus grand nombre d'hommes, et qu'il en reste encore quelques-unes qui ne laissent pas d'être assez nombreuses pour inquiéter quelquefois les habitans de nos colonies;

mais ces nations les plus nombreuses se réduisent à trois ou quatre mille personnes, et ces trois ou quatre mille personnes sont répandues dans un espace de terrain souvent plus grand que tout le royaume de France; de sorte que je suis persuadé qu'on pourroit avancer, sans crainte de se tromper, que dans une seule ville comme Paris, il y a plus d'hommes qu'il n'y a de sauvages dans toute cette partie de l'Amérique septentrionale, comprise entre la mer du nord et la mer du sud, depuis le golfe du Mexique jusqu'au nord, quoique cette étendue de terre soit beaucoup plus grande que toute l'Europe.

La multiplication des hommes tient encore plus à la société qu'à la Nature, et les hommes ne sont si nombreux, en comparaison des animaux sauvages, que parce qu'ils se sont réunis en société, qu'ils se sont aidés, défendus, secourus mutuellement. Dans cette partie de l'Amérique dont nous venons de parler, les bitons (1) sont peut-être plus abondans que les hommes; mais de la même façon que le nombre des hommes ne peut augmenter considérablement que par leur réunion en société, c'est le nombre des hommes,

(1) Espèce de bœufs sauvages différens de nos bœufs.

déjà augmenté à un certain point, qui produit presque nécessairement la société : il est donc à présumer que comme l'on n'a trouvé dans toute cette partie de l'Amérique, aucune nation civilisée, le nombre des hommes y étoit encore trop petit, et leur établissement dans ces contrées trop nouveau, pour qu'ils aient pu sentir la nécessité ou même les avantages de se réunir en société ; car, quoique ces nations sauvages eussent des espèces de mœurs, ou de coutumes particulières à chacune, et que les unes fussent plus ou moins farouches, plus ou moins cruelles, plus ou moins courageuses, elles étoient toutes également stupides, également ignorantes, également dénuées d'arts et d'industrie.

Je ne crois donc pas devoir m'étendre beaucoup sur ce qui a rapport aux coutumes de ces nations sauvages; tous les auteurs qui en ont parlé n'ont pas fait attention que ce ce qu'ils nous donnoient pour des usages constans et pour les mœurs d'une société d'hommes, n'étoit que des actions particulières à quelques individus, souvent déterminés par les circonstances ou par le caprice : certaines nations, nous disent-ils, mangent leurs ennemis, d'autres les brûlent,

d'autres les mutilent; les unes sont perpétuellement en guerre, d'autres cherchent à vivre en paix: chez les unes, on tue son père lorsqu'il a atteint un certain âge; chez les autres, les pères et mères mangent leurs enfans. Toutes ces histoires, sur lesquelles les voyageurs se sont étendus avec tant de complaisance, se réduisent à des récits de faits particuliers, et signifient seulement que tel sauvage a mangé son ennemi, tel autre l'a brûlé ou mutilé, tel autre a tué ou mangé son enfant, et tout cela peut se trouver dans une seule nation de sauvages comme dans plusieurs nations; car toute nation où il n'y a ni règle, ni loi, ni maître, ni société habituelle, est moins une nation qu'un assemblage tumultueux d'hommes barbares et indépendans, qui n'obéissent qu'à leurs passions particulières, et qui, ne pouvant avoir un intérêt commun, sont incapables de se diriger vers un même but et de se soumettre à des usages constans, qui nous supposent une suite de desseins raisonnés et approuvés par le plus grand nombre.

La même nation, dira-t-on, est composée d'hommes qui se reconnoissent; qui parlent la même langue; qui se réunissent, lorsqu'il le faut, sous un chef; qui s'arment de même;

qui hurlent de la même façon; qui se barbouillent de la même couleur : qui, si ces usages étoient constans; s'ils ne se réunissoient pas souvent sans savoir pourquoi; s'ils ne se séparoient pas sans raison; si leur chef ne cessoit pas de l'être par son caprice ou par le leur; si leur langue même n'étoit pas si simple qu'elle leur est presque commune à tous.

Comme ils n'ont qu'un très-petit nombre d'idées, ils n'ont aussi qu'une très-petite quantité d'expressions, qui toutes ne peuvent rouler que sur les choses les plus générales et les objets les plus communs; et quand même la plupart de ces expressions seroient différentes, comme elles se réduisent à un fort petit nombre de termes, ils ne peuvent manquer de s'entendre en très-peu de tems, et il doit être plus facile à un sauvage d'entendre et de parler toutes les langues des autres sauvages, qu'il ne l'est à un homme d'une nation policée d'apprendre celle d'une autre nation également policée.

Autant il est donc inutile de se trop étendre sur les coutumes et les mœurs de ces prétendues nations, autant il seroit peut-être nécessaire d'examiner la nature de l'individu. L'homme sauvage est en effet de tous les ani-

maux le plus singulier, le moins connu, et le plus difficile à décrire ; mais nous distinguons si peu ce que la Nature seule nous a donné, de ce que l'éducation, l'imitation, l'art et l'exemple nous ont communiqué, ou nous le confondons si bien, qu'il ne seroit pas étonnant que nous nous méconnussions totalement au portrait d'un sauvage, s'il nous étoit présenté avec les vraies couleurs et les seuls traits naturels qui doivent en faire le caractère.

Un sauvage, absolument sauvage, tel que l'enfant élevé avec les ours, dont parle Conor (1), le jeune homme trouvé dans les forêts d'Hanower, ou la petite fille trouvée dans les bois en France, seroient un spectacle curieux pour un philosophe; il pourroit, en observant son sauvage, évaluer au juste la force des appétits de la nature; il y verroit l'ame à découvert; il en distingueroit tous les mouvemens naturels, et peut-être y reconnoîtroit-il plus de douceur, de tranquillité et de calme que dans la sienne; peut-être verroit-il clairement que la vertu appartient à l'homme sauvage plus qu'à l'homme civi-

(1) Evang. Med. page 133, etc.

lisé, et que le vice n'a pris naissance que dans la société.

Mais revenons à notre principal objet. Si l'on n'a rencontré dans toute l'Amérique septentrionale que des sauvages, on a trouvé au Mexique et au Pérou, des hommes civilisés, des peuples policés, soumis à des lois et gouvernés par des rois; ils avoient de l'industrie, des arts et une espèce de religion; ils habitoient dans des villes où l'ordre et la police étoient maintenus par l'autorité du souverain : ces peuples, qui d'ailleurs étoient assez nombreux, ne peuvent pas être regardés comme des nations nouvelles, ou des hommes provenus de quelques individus échappés des peuples de l'Europe ou de l'Asie, dont ils sont si éloignés; d'ailleurs, si les sauvages de l'Amérique septentrionale ressemblent aux tartares, parce qu'ils sont situés sous la même latitude, ceux-ci qui sont, comme les nègres, sous la zone torride, ne leur ressemblent point. Quelle est donc l'origine de ces peuples, et quel est aussi la vraie cause de la différence de couleur dans les hommes, puisque celle de l'influence du climat se trouve ici tout à fait démentie?

Avant que de satisfaire, autant que je le

pourrai, à ces questions, il faut continuer notre examen, et donner la description de ces hommes qui paroissent en effet si différens de ce qu'ils devroient être, si la distance du pôle étoit la cause principale de la variété qui se trouve dans l'espèce humaine. Nous avons déjà donné celle des sauvages du nord et des sauvages du Canada (1). Ceux de la Floride, du Mississipi, et des autres parties méridionales du continent de l'Amérique septentrionale, sont plus basanés que ceux du Canada, sans cependant qu'on puisse dire qu'ils soient bruns; l'huile et les couleurs dont ils se frottent le corps, les font paroître plus olivâtres qu'ils ne le sont en

(1) Voyez à ce sujet les Voyages du baron de la Hontan, la Haie, 1702; la Relation de la Gaspésie, par le père le Clercq, récolet, Paris, 1691, pages 44 et 392; la Description de la nouvelle France, par le père Charlevoix, Paris, 1744, tome I, pages 16 et suiv. tome III, pages 24, 302, 310 et 323; les Lettres édifiantes, Recueil XXIII, p. 203 et 242; le Voyage au pays des Hurons, par Gabriel Sabard Théodat, récolet, Paris, 1632, pages 128 et 178; le Voyage de la nouvelle France, par Dierville, Rouen, 1708, page 122 jusqu'à 191; et les découvertes de M. de la Salle, publiées par M. le chevalier Tonti, Paris, 1697, pages 24, 58, etc.

effet. Coréal dit que les femmes de la Floride sont grandes, fortes, et de couleur olivâtre comme les hommes; qu'elles ont les bras, les jambes et le corps, peints de plusieurs couleurs qui sont ineffaçables, parce qu'elles ont été imprimées dans les chairs par le moyen de plusieurs piquures, et que la couleur olivâtre des uns et des autres ne vient pas tant de l'ardeur du soleil que de certaines huiles dont, pour ainsi dire, ils se vernissent la peau. Il ajoute que ces femmes sont fort agiles; qu'elles passent à la nage de grandes rivières, en tenant même leur enfant avec le bras, et qu'elles grimpent avec une pareille agilité sur les arbres les plus élevés (1); tout cela leur est commun avec les femmes sauvages du Canada et des autres contrées de l'Amérique. L'auteur de l'Histoire naturelle et morale des Antilles dit que les apalachites, peuples voisins de la Floride, sont des hommes d'une assez grande stature, de couleur olivâtre, et bien proportionnés; qu'ils ont tous les cheveux noirs et longs : et il ajoute que les caraïbes, ou sauvages des îles Antilles, sortent de ces

(1) Voyez le Voyage de Coréal. Paris, 1722, tome I, page 36.

sauvages de la Floride, et qu'ils se souviennent, même par tradition, du tems de leur migration (1).

Les naturels des îles Lucayes sont moins basanés que ceux de Saint-Domingue et de l'île de Cube; mais il reste si peu des uns et des autres aujourd'hui, qu'on ne peut guère vérifier ce que nous en ont dit les premiers voyageurs qui ont parlé de ces peuples. Ils ont prétendu qu'ils étoient fort nombreux, et gouvernés par des espèces de chefs qu'ils appeloient *caciques*; qu'ils avoient aussi des espèces de prêtres, de médecins ou de devins; mais tout cela est assez apocryphe, et importe d'ailleurs assez peu à notre histoire. Les caraïbes en général sont, selon le père du Tertre, des hommes d'une belle taille et de bonne mine; ils sont puissans, forts et robustes, très-dispos et très-sains; il y en a plusieurs qui ont le front plat et le nez aplati; mais cette forme du visage et du nez ne leur est pas naturelle; ce sont les pères et mères qui aplatissent ainsi la tête de l'enfant quelque tems après qu'il est né. Cette espèce de caprice qu'ont les sauvages d'altérer la

(1) Voy. l'Histoire naturelle et morale des Antilles. Roterdam, 1658, pages 351 et 356.

figure naturelle de la tête, est assez générale dans toutes les nations sauvages. Presque tous les caraïbes ont les yeux noirs et assez petits, mais la disposition de leur front et de leur visage les fait paroître assez gros; ils ont les dents belles, blanches et bien rangées, les cheveux longs et lisses, et tous les ont noirs; on n'en a jamais vu un seul avec des cheveux blonds : ils ont la peau basanée ou couleur d'olive, et même le blanc des yeux en tient un peu; cette couleur basanée leur est naturelle, et ne provient pas uniquement, comme quelques auteurs l'ont avancé, du rocou dont ils se frottent continuellement, puisque l'on a remarqué que les enfans de ces sauvages qu'on a élevés parmi les européens, et qui ne se frottoient jamais de ces couleurs, ne laissoient pas d'être basanés et olivâtres comme leurs pères et mères. Tous ces sauvages ont l'air rêveur, quoiqu'ils ne pensent à rien; ils ont aussi le visage triste, et ils paroissent être mélancoliques; ils sont naturellement doux et compatissans, quoique très-cruels à leurs ennemis : ils prennent assez indifféremment pour femmes leurs parentes ou des étrangères; leurs cousines germaines leur appartiennent de droit, et on en a vu plusieurs qui

avoient en même tems les deux sœurs ou la mère et la fille, et même leur propre fille; ceux qui ont plusieurs femmes les voient tour à tour chacune pendant un mois, ou un nombre de jour égal, et cela suffit pour que ces femmes n'aient aucune jalousie; ils pardonnent assez volontiers l'adultère à leurs femmes; mais jamais à celui qui les a débauchées. Ils se nourrissent de burgaux, de crabes, de tortues, de lézards, de serpens et de poissons, qu'ils assaisonnent avec du piment et de la farine de manioc (1). Comme ils sont extrêmement paresseux, et accoutumés à la plus grande indépendance, ils détestent la servitude, et on n'a jamais pu s'en servir comme on se sert des nègres; il n'y a rien qu'ils ne soient capables de faire pour se remettre en liberté; et lorsqu'ils voient que cela leur est impossible, ils aiment mieux se laisser mourir de faim et de mélancolie que de vivre pour travailler. On s'est quelquefois servi des arrouages, qui sont plus doux que les caraïbes, mais ce n'est que pour la chasse et pour la pêche, exercices qu'ils

(1) Voyez l'Histoire générale des Antilles, par le père du Tertre, tome II, page 453 jusqu'à 482; voyez aussi les nouveaux Voyages aux Isles, Paris, 1722.

aiment, et auxquels ils sont accoutumés dans leur pays; et encore faut-il, si l'on veut conserver ces esclaves sauvages, les traiter avec autant de douceur au moins que nous traitons nos domestiques en France; sans cela ils s'enfuient ou périssent de mélancolie. Il en est à peu près de même des esclaves brésiliens, quoique ce soient de tous les sauvages ceux qui paroissent être les moins stupides, les moins mélancoliques et les moins paresseux; cependant on peut, en les traitant avec bonté, les engager à tout faire, si ce n'est de travailler à la terre, parce qu'ils s'imaginent que la culture de la terre est ce qui caractérise l'esclavage.

Les femmes sauvages sont toutes plus petites que les hommes; celles des caraïbes sont grasses et assez bien faites; elles ont les yeux et les cheveux noirs, le tour du visage rond, la bouche petite, les dents fort blanches, l'air plus gai, plus riant et plus ouvert que les hommes; elles ont cependant de la modestie et sont assez réservées; elles se barbouillent de rocou, mais elles ne se font pas des raies noires sur le visage et sur le corps comme les hommes; elles ne portent qu'un petit tablier de huit ou dix pouces de largeur sur cinq à six pouces de hauteur: ce tablier

est ordinairement de toile de coton couverte de petits grains de verre; ils ont cette toile et cette rassade des européens, qui en font commerce avec eux. Ces femmes portent aussi plusieurs colliers de rassade, qui leur environnent le cou et descendent sur leur sein; elles ont des brasselets de même espèce aux poignets et au dessus des coudes, et des pendans d'oreilles de pierre bleue ou de grains de verre enfilés. Un dernier ornement qui leur est particulier, et que les hommes n'ont jamais, c'est une espèce de brodequins de toile de coton, garnis de rassade, qui prend depuis la cheville du pied jusqu'au dessus du gras de jambe. Dès que les filles ont atteint l'âge de puberté, on leur donne un tablier, et on leur fait en même tems des brodequins aux jambes qu'elles ne peuvent jamais ôter; ils sont si serrés qu'ils ne peuvent ni monter ni descendre; et comme ils empêchent le bas de la jambe de grossir, les molets deviennent beaucoup plus gros et plus fermes qu'ils ne le seroient naturellement (1).

Les peuples qui habitent actuellement le Mexique et la nouvelle Espagne, sont si

---

(1) Voyez les nouveaux Voyages aux Isles, tome II, pages 8 et suiv.

mêlés, qu'à peine trouve-t-on deux visages qui soient de la même couleur. Il y a dans la ville de Mexico, des blancs d'Europe, des indiens du nord et du sud de l'Amérique, des nègres d'Afrique, des mulâtres, des métis; en sorte qu'on y voit des hommes de toutes les nuances de couleurs qui peuvent être entre le blanc et le noir (1). Les naturels du pays sont fort bruns et de couleur d'olive, bien faits et dispos; ils ont peu de poil, même aux sourcils; ils ont cependant tous les cheveux fort longs et fort noirs (2).

Selon Waser, les habitans de l'isthme de l'Amérique sont ordinairement de bonne taille et d'une jolie tournure; ils ont la jambe fine, les bras bien faits, la poitrine large; ils sont actifs et légers à la course: les femmes sont petites et ramassées, et n'ont pas la vivacité des hommes, quoique les jeunes aient de l'embonpoint, la taille jolie et l'œil vif. Les uns et les autres ont le visage rond, le nez gros et court, les yeux grands, et pour la plupart gris, pétillans et pleins de feu, sur-tout dans la jeunesse; le front élevé, les dents blanches et bien rangées, les lèvres

(1) Voyez les Lettres édifiantes, Reç. XI, p. 119.
(2) Voyez les Voyages de Coréal, tome I, p. 116.

minces, la bouche d'une grandeur médiocre; et en gros, tous les traits assez réguliers. Ils ont aussi tous, hommes et femmes, les cheveux noirs, longs, plats et rudes, et les hommes auroient de la barbe s'ils ne se la faisoient arracher; ils ont le teint basané, de couleur de cuivre jaune ou d'orange, et les sourcils noirs comme du jais.

Ces peuples que nous venons de décrire, ne sont pas les seuls habitans naturels de l'Isthme. On trouve parmi eux des hommes tout différens; et quoiqu'ils soient en très-petit nombre, ils méritent d'être remarqués. Ces hommes sont blancs; mais ce blanc n'est pas celui des européens, c'est plutôt un blanc de lait, qui approche beaucoup de la couleur du poil d'un cheval blanc; leur peau est aussi toute couverte, plus ou moins, d'une espèce de duvet court et blanchâtre, mais qui n'est pas si épais sur les joues et sur le front; qu'on ne puisse aisément distinguer la peau; leurs sourcils sont d'un blanc de lait, aussi bien que leurs cheveux qui sont très-beaux, de la longueur de sept à huit pouces et à demi-frisés. Ces indiens, hommes et femmes, ne sont pas si grands que les autres; et ce qu'ils ont encore de très-singulier, c'est que leurs paupières sont d'une

figure oblongue, ou plutôt en forme de croissant dont les pointes tournent en bas: ils ont les yeux si foibles qu'ils ne voient presque pas en plein jour; ils ne peuvent supporter la lumière du soleil, et ne voient bien qu'à celle de la lune. Ils sont d'une complexion fort délicate en comparaison des autres indiens; ils craignent les exercices pénibles; ils dorment pendant le jour et ne sortent que la nuit; et lorsque la lune luit, ils courent dans les endroits les plus sombres des forêts aussi vîte que les autres le peuvent faire de jour, à cela près qu'ils ne sont ni aussi robustes ni aussi vigoureux. Au reste, ces hommes ne forment pas une race particulière et distincte, mais il arrive quelquefois qu'un père et une mère qui sont tous deux couleur de cuivre jaune, ont un enfant tel que nous venons de le décrire. Wafer qui rapporte ces faits, dit qu'il a vu lui-même un de ces enfans qui n'avoit pas encore un an (1).

Si cela est, cette couleur et cette habitude singulière du corps de ces indiens blancs, ne seroient qu'une espèce de maladie qu'ils tiendroient de leurs pères et mères; mais, en

(1) Voyez les Voyages de Dampier, t. IV, p. 252.

supposant que ce dernier fait ne fût pas bien avéré; c'est-à-dire, qu'au lieu de venir des indiens jaunes ils fissent une race à part, alors ils ressembleroient aux chacrelas de Java, et aux bedas de Ceylan, dont nous avons parlé; ou, si ce fait est bien vrai, et que ces blancs naissent en effet de pères et mères couleur de cuivre; on pourra croire que les chacrelas et les bedas viennent aussi de pères et mères basanés; et que tous ces hommes blancs qu'on trouve à de si grandes distances les uns des autres, sont des individus qui ont dégénéré de leur race par quelque cause accidentelle.

J'avoue que cette dernière opinion me paroît la plus vraisemblable, et que si les voyageurs nous eussent donné des descriptions aussi exactes des bedas et des chacrelas que Waser l'a fait des dariens, nous eussions peut-être reconnu qu'ils ne pouvoient pas plus que ceux-ci, être d'origine européenne. Ce qui me paroît appuyer beaucoup cette manière de penser, c'est que parmi les nègres il naît aussi des blancs de pères et mères noirs. On trouve la description de deux de ces nègres blancs dans l'Histoire de l'académie; j'ai vu moi-même l'un des deux, et on assure qu'il s'en trouve un assez grand nombre

en Afrique parmi les autres nègres (1). Ce que j'en ai vu, indépendamment de ce qu'en disent les voyageurs, ne me laisse aucun doute sur leur origine; ces nègres blancs sont des nègres dégénérés de leur race; ce ne sont pas une espèce d'hommes particulière et constante, ce sont des individus singuliers qui ne font qu'une variété accidentelle: en un mot, ils sont parmi les nègres ce que Wafer dit que nos indiens blancs sont parmi les indiens jaunes, et ce que sont apparemment les chacrelas et les bedas parmi les indiens bruns. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cette variation de la Nature ne se trouve que du noir au blanc, et non pas du blanc au noir; car elle arrive chez les nègres, chez les indiens les plus bruns, et aussi chez les indiens les plus jaunes, c'est-à-dire, dans toutes les races d'hommes qui sont les plus éloignées du blanc; et il n'arrive jamais chez les indiens qu'il naisse des individus noirs. Une autre singularité, c'est que tous ces peuples des Indes orientales, de l'Afrique et de l'Amérique, chez lesquels on trouve ces hommes blancs, sont tous sous la même latitude; l'isthme de Darien, le

(1) Voyez la Vénus physique. Paris, 1745.

pays des nègres et Ceylan sont absolument sous le même parallèle. Le blanc paroît donc être la couleur primitive de la Nature, que le climat, la nourriture et les mœurs altèrent et changent, même jusqu'au jaune, au brun ou au noir, et qui reparoît dans de certaines circonstances, mais avec une si grande altération, qu'il ne ressemble point au blanc primitif, qui en effet a été dénaturé par les causes que nous venons d'indiquer.

En tout, les deux extrêmes se rapprochent presque toujours. La Nature, aussi parfaite qu'elle peut l'être, a fait les hommes blancs, et la Nature, altérée autant qu'il est possible, les rend encore blancs; mais le blanc naturel ou blanc de l'espèce est fort différent du blanc individuel ou accidentel : on en voit des exemples dans les plantes aussi bien que dans les hommes et les animaux; la rose blanche, la géroflée blanche, etc. sont bien différentes, même pour le blanc, des roses ou des géroflées rouges, qui, dans l'automne, deviennent blanches, lorsqu'elles ont souffert le froid des nuits et les petites gelées de cette saison.

Ce qui peut encore faire croire que ces hommes blancs ne sont en effet que des individus qui ont dégénéré de leur espèce,

c'est qu'ils sont tous beaucoup moins forts et moins vigoureux que les autres, et qu'ils ont les yeux extrêmement foibles. On trouvera ce dernier fait moins extraordinaire, lorsqu'on se rappellera que, parmi nous, les hommes qui sont d'un blond blanc, ont ordinairement les yeux foibles : j'ai aussi remarqué qu'ils avoient souvent l'oreille dure ; et on prétend que les chiens qui sont absolument blancs et sans aucune tache, sont sourds. Je ne sais si cela est généralement vrai ; je puis seulement assurer que j'en ai vu plusieurs qui l'étoient en effet (1).

Ces hommes blafards, dont nous venons de parler, et qui sont différens des blancs, des noirs nègres, des noirs cafres, des basanés, des rouges, etc. se trouvent ailleurs que dans l'isthme de l'Amérique ; on les connoît à Ceylan sous le nom de *bedas*, à Java sous celui de *chacrelas* ou *kacrelas*, à l'isthme d'Amérique sous le nom d'*albinos*, dans d'autres endroits sous celui de *dondos ;* on les a aussi appelés *nègres blancs ;* il s'en trouve aux Indes méridionales en Asie, à Madagascar en Afrique, à Carthagène et dans

---

(1) J'ai vu de ces chiens entièrement blancs, qui n'étoient pas sourds. SONNINI.

les Antilles en Amérique; il s'en trouve aussi dans les îles de la mer du Sud. On seroit donc porté à croire que les hommes de toute race et de toute couleur produisent quelquefois des individus blafards, et que dans tous les climats chauds il y a des races sujettes à cette espèce de dégradation. Néanmoins, par toutes les connoissances que j'ai pu recueillir, il m'a paru que ces blafards forment plutôt des branches stériles de dégénération, qu'une tige ou vraie race dans l'espèce humaine; car nous sommes, pour ainsi dire, assurés que les blafards mâles sont inhabiles ou très-peu habiles à la génération, et qu'ils ne produisent pas avec leurs femelles blafardes, ni même avec les négresses. Néanmoins, on prétend que les femelles blafardes produisent, avec les nègres, des enfans-pies, c'est-à-dire, marqués de taches noires et blanches, grandes et très-distinctes, quoique semées irrégulièrement. Cette dégradation de nature paroît donc être encore plus grande dans les mâles que dans les femelles, et il y a plusieurs raisons pour croire que c'est une espèce de maladie, ou plutôt une sorte de détraction dans l'organisation du corps, qu'une affection de nature qui doive se propager; car il est certain qu'on

n'en trouve que des individus et jamais des familles entières ; et l'on assure que, quand par hasard ces individus produisent des enfans, ils se rapprochent de la couleur primitive de laquelle les pères ou mères avoient dégénéré. On prétend aussi que les dondos produisent, avec les nègres, des enfans noirs, et que les albinos de l'Amérique avec les européens produisent des mulâtres. M. Schreber, dont j'ai tiré ces deux derniers faits, ajoute qu'on peut encore mettre avec les dondos les nègres jaunes ou rouges qui ont des cheveux de cette même couleur, et dont on ne trouve aussi que quelques individus. Il dit qu'on en a vu en Afrique et dans l'île de Madagascar ; mais que personne n'a encore observé qu'avec le tems ils changent de couleur et deviennent noirs ou bruns (1) ; qu'enfin on les a toujours vus constamment conserver leur première couleur : mais je doute beaucoup de la réalité de tous ces faits.

« Les blafards du Darien, dit M. P., ont tant de ressemblance avec les nègres blancs de l'Afrique et de l'Asie, qu'on est obligé de leur assigner une cause commune et

(1) Hist. natur. des quadrupèdes, par M. Schreber, tome I, pages 14 et 15.

accouchent d'enfans blafards, plus souvent qu'ailleurs (1). »

« Il existe à Darien (dit l'auteur, vraiment philosophe, de l'*Histoire philosophique et politique des deux Indes*), une race de petits hommes blancs, dont on retrouve l'espèce en Afrique et dans quelques îles de l'Asie. Ils sont couverts de duvet d'une blancheur de lait éclatante; ils n'ont point de cheveux, mais de la laine; ils ont la prunelle rouge; ils ne voient bien que la nuit; ils sont foibles, et leur instinct paroît plus borné que celui des autres hommes (2). »

Nous allons comparer à ces descriptions celle que j'ai faite moi-même, d'une négresse blanche, que j'ai eu occasion d'examiner et de faire dessiner d'après nature (*voyez planche I*). Cette fille, nommée *Geneviève*, étoit âgée de près de dix-huit ans, en avril 1777, lorsque je l'ai décrite; elle est née de parens nègres, dans l'île de la Dominique; ce qui prouve qu'il naît des albinos, non seulement à dix dégrés de

(1) Recherches sur les américains, tome I, p. 410 et suiv.

(2) Histoire philosophique et politique des deux Indes, tome III, page 151.



Blanchard f.



l'équateur, mais jusqu'à seize et peut-être vingt dégrés ; car on assure qu'il s'en trouve à Saint-Domingue et à Cuba. Le père et la mère de cette négresse blanche avoient été amenés de la côte d'Or en Afrique, et tous deux étoient parfaitement noirs. Geneviève étoit blanche sur tout le corps ; elle avoit quatre pieds onze pouces six lignes de hauteur, et son corps étoit assez bien proportionné (1). Ceci s'accorde avec ce que dit M. P., que les albinos d'Amérique sont plus grands que les blafards de l'ancien continent : mais la tête de cette négresse blanche n'étoit pas aussi bien proportionnée que le corps ; en la mesurant, nous l'avons trouvée trop forte, et sur-tout trop longue ; elle avoit neuf pouces neuf lignes de hauteur, ce qui fait près d'un sixième de la hauteur entière du corps ; au lieu que, dans un homme ou une femme bien

(1) Circonférence du corps au dessus des hanches, 2 pieds 2 pouces 6 lignes ; circonférence des hanches à la partie la plus charnue, 2 pieds 11 pouces ; hauteur depuis le talon au dessus des hanches, 3 pieds ; depuis la hanche au genou, 1 pied 9 pouces 6 lignes ; du genou au talon, 1 pied 3 pouces 9 lignes ; longueur du pied, 9 pouces 5 lignes, ce qui est une grandeur demesurée en comparaison des mains.

proportionnés, la tête ne doit avoir qu'un septième et demi de la hauteur totale. Le cou, au contraire, est trop court et trop gros, n'ayant que dix-sept lignes de hauteur, et douze pouces trois lignes de circonférence. La longueur des bras est de deux pieds deux pouces trois lignes; de l'épaule au coude, onze pouces dix lignes; du coude au poignet, neuf pouces dix lignes; du poignet à l'extrémité du doigt du milieu, six pouces six lignes, et en totalité les bras sont trop longs. Tous les traits de la face sont absolument semblables à ceux des négresses noires; seulement les oreilles sont placées trop haut, le haut du cartilage de l'oreille s'élevant au dessus de la hauteur de l'œil, tandis que le bas du lobe ne descend qu'à la hauteur de la moitié du nez: or, le bas de l'oreille doit être au niveau du bas du nez, et le haut de l'oreille au niveau du dessus des yeux; cependant ces oreilles élevées ne paroissoient pas faire une grande difformité, et elles étoient semblables, pour la forme et pour l'épaisseur, aux oreilles ordinaires. Ceci ne s'accorde donc pas avec ce que dit M. P., que le tissu de l'oreille de ces blafards est plus mince et plus membraneux que celui de l'oreille des

autres hommes : il en est de même de la conque, elle ne manquoit pas de capacité, et le lobe n'étoit pas alongé, ni pendant, comme il dit. Les lèvres et la bouche, quoique conformées comme dans les négresses noires, paroissent singulières par le défaut de couleur ; elles sont aussi blanches que le reste de la peau, et sans aucune apparence de rouge : en général, la couleur de la peau, tant du visage que du corps de cette négresse blanche, est d'un blanc de suif qu'on n'auroit pas encore épuré ; ou, si l'on veut, d'un blanc-mat blafard et inanimé ; cependant on voyoit une teinte légère d'incarnat sur les joues, lorsqu'elle s'approchoit du feu, ou qu'elle étoit remuée par la honte qu'elle avoit de se faire voir nue. J'ai aussi remarqué sur son visage quelques petites taches, à peine lenticulaires, de couleur roussâtre. Les mamelles étoient grosses, rondes, très-fermes et bien placées ; les mamelons d'un rouge assez vermeil ; l'aréole, qui environne les mamelons, a seize lignes de diamètre, et paroît semée de petites tubercules couleur de chair. Cette jeune fille n'avoit point fait d'enfant, et sa maîtresse assuroit qu'elle étoit pucelle ; elle avoit très-peu de laine aux environs des

blanche, est un mouvement d'oscillation ou de balancement prompt et continuel, par lequel les deux yeux s'approchent ou s'éloignent régulièrement tous deux ensemble alternativement du côté du nez et du côté des tempes. On peut estimer à deux ou deux lignes et demie, la différence des espaces que les yeux parcourent dans ce mouvement, dont la direction est un peu inclinée en descendant des tempes vers le nez : cette fille n'est point maîtresse d'arrêter le mouvement de ses yeux, même pour un moment ; il est aussi prompt que celui du balancier d'une montre, en sorte qu'elle doit perdre et retrouver, pour ainsi dire, à chaque instant, les objets qu'elle regarde. J'ai couvert successivement l'un et l'autre de ses yeux avec mes doigts, pour reconnoître s'ils étoient d'inégale force ; elle en avoit un plus foible ; mais l'inégalité n'étoit pas assez grande pour produire un regard louche ; et j'ai senti, sous mes doigts, que l'œil fermé et couvert continuoit de balancer comme celui qui étoit découvert. Elle a les dents bien rangées et du plus bel émail ; l'haleine pure ; point de mauvaise odeur de transpiration, ni d'huileux sur la peau comme les négresses noires ; sa peau est, au contraire, trop sèche, épaisse et

dure.

dure. Les mains ne sont pas mal conformées, et seulement un peu grosses; mais elles sont couvertes, ainsi que le poignet et une partie du bras, d'un si graad nombre de rides, qu'en ne voyant que ses mains, on les auroit jugées appartenir à une vieille décrépite de plus de quatre-vingts ans; les doigts sont gros et assez longs; les ongles, quoiqu'un peu grands, ne sont pas difformes. Les pieds et la partie basse des jambes sont aussi couvertes de rides, tandis que les cuisses et les fesses présentent une peau ferme et assez bien tendue. La taille est même ronde et bien prise; et si l'on en peut juger par l'habitude entière du corps, cette fille est très-en état de produire. L'écoulement périodique n'a paru qu'à seize ans, tandis que, dans les négresses noires, c'est ordinairement à neuf, dix et onze ans. On assure qu'avec un nègre noir, elle produiroit un nègre-pie, tel que celui dont nous donnerons bientôt la description; mais on prétend, en même tems, qu'avec un nègre blanc, qui lui ressembleroit, elle ne produiroit rien, parce qu'en général, les mâles nègres blancs ne sont pas prolifiques.

Au reste, les personnes auxquelles cette négresse blanche appartient, m'ont assuré que presque tous les nègres mâles et fe-

melles qu'on a tirés de la côte d'Or en Afrique, pour les îles de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Dominique, ont produit dans des îles, des nègres blancs, non pas en grand nombre, mais un sur six ou sept enfans. Le père et la mère de celle-ci n'ont eu qu'elle de blanche, et tous les autres enfans étoient noirs. Ces nègres blancs, surtout les mâles, ne vivent pas bien long-tems; et la différence la plus ordinaire entre les femelles et les mâles, est que ceux-ci ont les yeux rouges, et la peau encore plus blafarde et plus inanimée que les femelles.

Nous croyons devoir inférer de cet examen et des faits ci-dessus exposés, que ces blafards ne forment point une race réelle, qui, comme celle des nègres et des blancs, puisse également se propager, se multiplier et conserver à perpétuité, par la génération, tous les caractères qui pourroient la distinguer des autres races. On doit croire, au contraire, avec assez de fondement, que cette variété n'est pas spécifique, mais individuelle, et qu'elle subit peut-être autant de changemens qu'elle contient d'individus différens, ou tout au moins autant que les divers climats; mais ce ne sera qu'en multipliant les observations, qu'on pourra re-

connoîtré les nuances et les limites de ces différentes variétés (1).

---

(1) Deux excellens observateurs, Moreau de Saint-Mery, également distingué dans la carrière politique et dans la culture des sciences, et Arthaud, habile médecin à Saint-Domingue, ont observé au cap Français, en 1783, une négresse blanche qui avoit absolument les mêmes caractères que celle dont Buffon a donné la description. Cette femme qui avoit pris naissance d'un nègre et d'une négresse, étoit d'une stature assez grande; l'éducation religieuse qu'elle avoit reçue la rendoit très-réservée; elle paroissoit avoir beaucoup de douceur dans le caractère, mais elle annonçoit une certaine foiblesse dans l'organisation: elle travailloit à la couture avec beaucoup d'adresse et d'application.

M. Vatable a vu à la Guadeloupe, en 1770, sur l'habitation de M. de Bouillé, deux négresses blanches jumelles, âgées de 18 à 20 ans. M. Gauché, associé au cercle des philadelphes, en a observé une autre dans le quartier du Port-de-Paix, à Saint-Domingue. Enfin M. Lefèvre Deshayes, membre de la même société savante, a vu plusieurs albinos dans la partie méridionale de cette île.

Les recherches de tous ces observateurs s'accordent à prouver que les nègres blancs ne diffèrent de leurs parens que par la couleur; qu'ils ont les mêmes caractères spécifiques, et la même conformation; que leur taille est ordinaire, que leur constitution n'est pas aussi robuste, et n'a pas autant d'énergie que celle de l'espèce dont ils procèdent, mais qu'elle n'est pas

Au surplus, il paroît assez certain que les négresses blanches produisent avec les nègres noirs, des nègres-pies, c'est-à-dire, marqués de blanc et de noir par grandes taches (1). Je

---

aussi foible et aussi dégradée qu'on l'a dit; qu'ils ont quelquefois de la carnation; que leurs lèvres sont quelquefois vermeilles et colorées; que leur tête est couverte d'une laine rousse, et qu'ils ont des poils lanugineux sur d'autres parties; que leur vue n'est pas aussi bonne ni aussi étendue que chez le commun des hommes; que le globe de l'œil a une direction et une vibration particulière; que l'iris est diversement colorée; qu'ils ne sont pas sourds; que leurs facultés intellectuelles sont à peu près les mêmes que chez les autres nègres; que la peau des mains et des pieds est dure au toucher, et ridée même dans la jeunesse comme dans la décrépitude; qu'ils vivent plus de trente ans; qu'enfin l'on n'a pas assez d'observations pour constater s'il est vrai que les nègres blancs ont moins d'aptitude à la génération que les noirs, si deux albinos pourroient procréer, et s'ils produiroient des noirs ou d'autres albinos. *Extrait des observations de M. Arthaud, docteur en médecine et associé au cercle des philadelphes; Journal de physique du mois d'octobre* 1789, *page* 274. SONNINI.

(1) Buffon avoit été mal informé à ce sujet. Il paroît certain que de l'union des négresses blanches avec les nègres noirs, il résulte de véritables nègres. *Voyez les observations de M. Arthaud, citées dans la note précédente.* SONNINI.



Pl. II. T. 20. *P. 357.*



Blanchard f.

donne ici (*planche II*), la figure d'un de ces nègres-pies, né à Carthagène en Amérique, et dont le portrait colorié m'a été envoyé par M. Taverne, ancien bourguemestre et subdélégué de Dunkerque, avec les renseignemens suivans, contenus dans une lettre dont voici l'extrait :

« Je vous envoie, monsieur, un portrait qui s'est trouvé dans une prise anglaise, faite dans la dernière guerre, par le corsaire *la Royale*, dans lequel j'étois intéressé. C'est celui d'une petite fille dont la couleur est mi-partie de noir et de blanc; les mains et les pieds sont entièrement noirs; la tête l'est également, à l'exception du menton, jusques et compris la lèvre inférieure, partie du front y compris; la naissance des cheveux ou laine au dessus sont également blancs, avec une tache noire au milieu de la tache blanche : tout le reste du corps, bras, jambes et cuisses sont marqués de taches noires plus ou moins grandes, et sur les grandes taches noires, il s'en trouve de plus petites encore plus noires. On ne peut comparer cet enfant, pour la forme des taches, qu'aux chevaux gris ou tigrés. Le noir et le blanc se joignent par des teintes imperceptibles de la couleur des mulâtres. »

Je pense, dit M. Taverne, malgré ce que porte la légende anglaise (1), qui est au bas du portrait de cet enfant, qu'il est provenu de l'union d'un blanc et d'une négresse, et que ce n'est que pour sauver l'honneur de la mère et de la société dont elle étoit esclave, qu'on a dit cet enfant né de parens nègres (2).

Réponse de M. de Buffon.

Montbard, le 13 octobre 1772.

J'ai reçu, Monsieur, le portrait de l'enfant noir et blanc que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et j'en ai été assez émerveillé; car je n'en connoissois pas d'exemple dans la nature. On seroit d'abord porté à croire avec vous, monsieur, que cet enfant né d'une négresse, a eu pour père un blanc, et que de là vient la variété de ses couleurs; mais, lorsqu'on fait réflexion qu'on a mille et mil-

(1) Au dessous du portrait de cette négresse-pie, on lit l'inscriptiou suivante: « Marie Sabina, née le 12 octobre 1736, à Matuna, plantation appartenante aux jésuites de Carthagène en Amérique, de deux nègres esclaves, nommés *Martiniano* et *Padrona*.

(2) Extrait d'une lettre de M. Taverne. Dunkerque, le 10 septembre 1772.

lions d'exemples, que le mélange du sang nègre avec le blanc n'a jamais produit que du brun, toujours uniformément répandu, on vient à douter de cette supposition ; et je crois qu'en effet on seroit moins mal fondé à rapporter l'origine de cet enfant, à des nègres dans lesquels il y a des individus blancs ou blafards, c'est-à-dire, d'un blanc tout différent de celui des autres hommes blancs, car ces nègres blancs, dont vous avez peut-être entendu parler, monsieur, et dont j'ai fait quelque mention dans mon livre, ont de la laine au lieu de cheveux, et tous les autres attributs des véritables nègres, à l'exception de la couleur de la peau, et de la structure des yeux, que ces nègres blancs ont très-foibles. Je penserois donc que, si quelqu'un des ascendans de cet enfant-pie étoit un nègre blanc, la couleur a pu reparoître en partie, et se distribuer comme nous la voyons sur ce portrait.

Réponse de M. Taverne.

Dunkerque, le 29 octobre 1772.

Monsieur, l'original du portrait de l'enfant noir et blanc a été trouvé à bord du navire *le Chrétien*, de Londres, venant de la nouvelle Angleterre pour aller à Londres; ce

navire fut pris en 1746, par le vaisseau nommé *le Comte de Maurepas*, de Dunkerque, commandé par le capitaine François Meyne.

L'origine et la cause de la bigarrure de la peau de cet enfant, que vous avez la bonté de m'annoncer par la lettre dont vous m'avez honoré, paroissent très-probables; un pareil phénomène est très-rare et peut-être unique. Il se peut cependant que, dans l'intérieur de l'Afrique, où il se trouve des nègres noirs et d'autres blancs, le cas y soit plus fréquent. Il me reste néanmoins encore un doute sur ce que vous me faites l'honneur de me marquer à cet égard; et malgré mille et millions d'exemples que vous citez, que le mélange du sang nègre avec le blanc n'a jamais produit que du brun toujours uniformément répandu, je crois qu'à l'exemple des quadrupèdes, les hommes peuvent naître, par le mélange des individus noirs et blancs, tantôt bruns comme sont les mulâtres, tantôt tigrés à petites taches noires ou blanchâtres, et tantôt pies, à grandes taches ou bandes, comme il est arrivé à l'enfant ci-dessus; ce que nous voyons arriver par le mélange des races noires et blanches, parmi les chevaux, les vaches, brebis, porcs, chiens, chats, lapins, etc. pourroit

également arriver parmi les hommes ; il est même surprenant que cela n'arrive pas plus souvent. La laine noire dont la tête de cet enfant est garnie sur la peau noire, et les cheveux blancs qui naissent sur les parties blanches de son front, font présumer que les parties noires proviennent d'un sang nègre, et les parties blanches d'un sang blanc, etc.»

S'il étoit toujours vrai que la peau blanche fît naître des cheveux, et que la peau noire produisît de la laine, on pourroit croire en effet que ces nègres-pies proviennent du mélange d'une négresse et d'un blanc ; mais nous ne pouvons savoir par l'inspection du portrait, s'il y a en effet des cheveux sur les parties blanches, et de la laine sur les parties noires ; il y a au contraire toute apparence que les unes et les autres de ces parties sont couvertes de laine. Ainsi, je suis persuadé que cet enfant-pie doit sa naissance à un père nègre noir, et à une mère négresse blanche. Je le soupçonnois lorsque j'ai écrit à M. Taverne, et j'en ai été depuis presque assuré par les informations que j'ai faites à ce sujet (1).

(1) Des observations très-exactes sur des enfans-pies ont été publiées plus récemment par M. Arthaud,

Dans les animaux, la chaleur du climat change la laine en poil. On peut citer pour exemple les brebis du Sénégal, les bisons ou bœufs à bosse, qui sont couverts de laine dans les contrées froides, et qui prennent du poil rude, comme celui de nos bœufs, dans

---

médecin à Saint-Domingue, que j'ai déjà cité, et qui a examiné avec beaucoup d'attention les variétés accidentelles de la race des nègres. Le premier de ces enfans-pies que M. Arthaud a vu au Cap en 1784, étoit une négritte âgée de 20 mois, et créole de Sainte-Lucie. Ses cheveux, depuis le haut du front jusqu'au sommet de la tête, étoient blancs et formoient un angle qui ressembloit à une aigrette. Depuis la base de cette aigrette sur le front, jusqu'à la racine du nez, il y avoit une bande blanche, large de deux pouces, et au milieu de laquelle paroissoit une tache en forme d'étoile. Les sourcils étoient à moitié blancs et les yeux noirs. Une bande blanche, un peu moins large que celle du front, s'étendoit depuis le bord de la lèvre inférieure jusqu'à la gorge. La peau du visage étoit unie, douce et d'un noir-clair; les traits étoient fins, et annonçoient une constitution délicate. Cet enfant avoit le cou, la moitié de la poitrine, le dos, les épaules, les reins, les fesses, entièrement noirs; les reins et le gros des fesses, d'un noir plus foncé; la partie antérieure de la poitrine et du ventre, les bras, les cuisses, les jambes, parsemés de taches blanches et noires de diverses nuances; la partie moyenne des avant-bras et

les climats chauds, etc. Mais il arrive tout le contraire dans l'espèce humaine ; les cheveux ne deviennent laineux que sur les nègres, c'est-à-dire, dans les contrées les plus chaudes de la terre, où tous les animaux perdent leur laine.

---

les mains noires, ce qui figuroit des espèces de gants; la partie inférieure et moyenne des jambes, ainsi que les pieds, noirs, et formant des espèces de brodequins; enfin les parties sexuelles, noires. Le blanc qui dominoit sur la poitrine, sur le ventre et sur les cuisses, étoit animé comme celui qui paroît à la suite d'une brûlure, lorsqu'elle a détruit le corps muqueux chez un nègre.

Un autre enfant-pie, également décrit par M. Arthaud, et qui appartenoit au même maître que la petite négresse, étoit un mulâtre de dix-neuf mois, d'une couleur claire. A peu près au sommet de sa tête, étoit une fossette étoilée de cheveux blancs; une autre touffe blanche et large de deux pouces et demi occupoit le centre du sinciput, et une bande de la même couleur étoit placée obliquement au milieu du front. Les sourcils étoient mi-partis de noir et de blanc. Les yeux étoient grands, noirs et bien fendus. Au dessus du nombril et à la partie externe des hypocondres, étoit une étoile à sept pointes, d'un blanc animé; quatre autres taches pareilles couvroient le côté droit de la poitrine, et la mamelle du même côté étoit blanche; au dessous étoit une tache d'un blanc jaune; il y en avoit deux

On prétend que, parmi les blafards des différens climats, les uns ont de la laine, les autres des cheveux, et que d'autres n'ont ni laine ni cheveux, mais un simple duvet; que les uns ont l'iris des yeux rouge, et d'autres, d'un bleu foible; que tous en général sont moins vifs, moins forts et plus petits que les autres hommes, de quelque couleur qu'ils soient; que quelques-uns de ces blafards ont le corps et les membres assez bien proportionnés; que d'autres paroissent difformes par la longueur des bras, et surtout par les pieds et par les mains, dont les doigts sont trop gros ou trop courts. Toutes ces différences, rapportées par les voya-

---

autres de la même couleur sur l'hypocondre, et une sur la verge (*). L'on voyoit une bande blanche, parsemée d'un jaune clair, sur la partie interne du bras, jusqu'à la partie interne et inférieure de l'avant-bras; une tache sur l'avant-bras, et deux autres au haut des jambes avec des nuances brunes.

La forme de ce dernier enfant-pie n'étoit pas aussi délicate, ni aussi élégante que celle de la négritte; celle-ci étoit jolie et plutôt parée que défigurée, par les taches parsemées, avec une agréable symmétrie, sur la surface de son corps. SONNINI.

(*) M. Arthaud a vu depuis un nègre dont la verge étoit blanche naturellement.

geurs, paroissent indiquer qu'il y a des blafards de bien des espèces, et qu'en général cette dégénération ne vient pas d'un type de nature, d'une empreinte particulière qui doive se propager sans altération, et former une race constante, mais plutôt d'une désorganisation de la peau, plus commune dans les pays chauds qu'elle ne l'est ailleurs; car les nuances du blanc au blafard, se reconnoissent dans les pays tempérés et même froids. Le blanc mat et fade des blafards, se trouve dans plusieurs individus de tous les climats; il y a même en France plusieurs personnes des deux sexes dont la peau est de ce blanc inanimé; cette sorte de peau ne produit jamais que des cheveux et des poils blancs ou jaunes. Ces blafards de notre Europe ont ordinairement la vue foible, le tour des yeux rouge, l'iris bleu, la peau parsemée de taches grandes comme des lentilles, non seulement sur le visage, mais même sur le corps, et cela me confirme encore dans l'idée que les blafards en général ne doivent être regardés que comme des individus plus ou moins disgraciés de la Nature, dont le vice principal réside dans la texture de la peau.

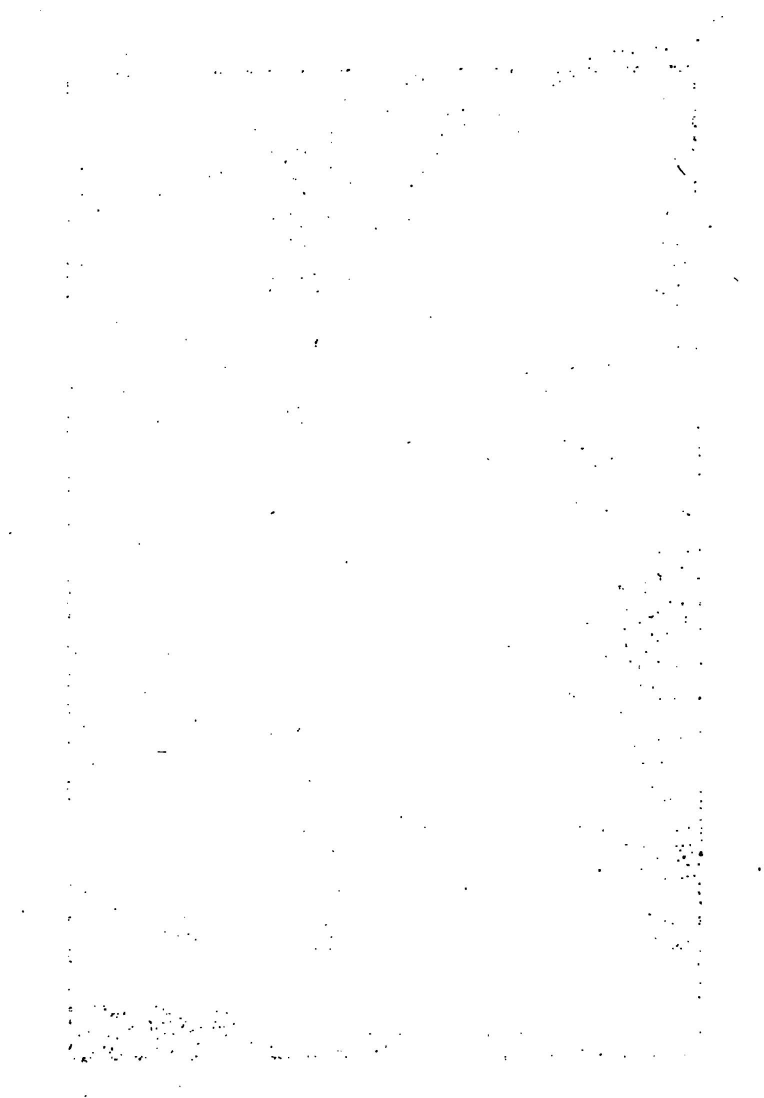
Nous allons donner des exemples de ce

que peut produire cette désorganisation de la peau. On a vu en Angleterre un homme auquel on avoit donné le surnom de *porc-épic;* il est né en 1710 dans la province de Suffolk. Toute la peau de son corps étoit chargée de petites excroissances ou verrues en forme de piquans gros comme une ficelle. Le visage, la paume des mains, la plante des pieds étoient les seules parties qui n'eussent pas de piquans ; ils étoient d'un brun rougeâtre, et en même tems durs et élastiques, au point de faire du bruit lorsqu'on passoit la main dessus ; ils avoient un demi-pouce de longueur dans de certains endroits et moins dans d'autres. Ces excroissances, ou piquans, n'ont paru que deux mois après sa naissance ; ce qu'il y avoit encore de singulier, c'est que ces verrues tomboient chaque hiver, pour renaître au printems. Cet homme au reste se portoit très-bien ; il a eu six enfans, qui tous six ont été, comme leur père, couverts de ces mêmes excroissances. On peut voir la main d'un de ces enfans, gravée dans les glanures de M. Edwards, *planche* 212 ; et la main du père dans les Transactions philosophiques, *volume XLIX*, *page* 21.

Nous donnons ici (*planches III et IV*),



Goulet Sculp.

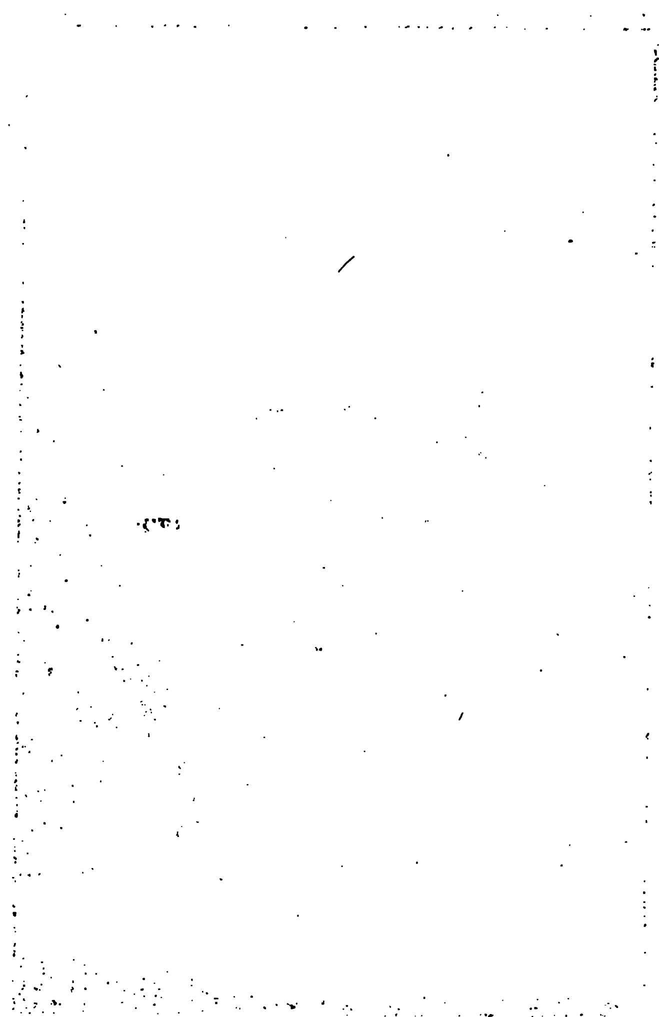


la figure d'un enfant que j'ai fait dessiner sous mes yeux, et qui a été vu de tout Paris dans l'année 1774 : c'étoit une petite fille nommée *Anne-Marie Hérig*, née le 11 novembre 1770, à Dackstul, comté de ce nom, dans la Lorraine allemande, à sept lieues de Trèves. Son père, sa mère, ni aucun de ses parens n'avoient de taches sur la peau, au rapport d'un oncle et d'une tante qui la conduisoient. Cette petite fille avoit néanmoins tout le corps, le visage et les membres parsemés et couverts en beaucoup d'endroits de taches plus ou moins grandes, dont la plupart étoient surmontées d'un poil semblable à du poil de veau ; quelques autres endroits étoient couverts d'un poil plus court, semblable à du poil de chevreuil. Ces taches étoient toutes de couleur fauve, chair et poil : il y avoit aussi des taches sans poil ; et la peau, dans ces endroits nus, ressembloit à du cuir tané. Telles étoient les petites taches rondes et autres, grosses comme des mouches, que cet enfant avoit aux bras, aux jambes, sur le visage et sur quelques endroits du corps. Les taches velues étoient bien plus grandes ; il y en avoit sur les jambes, les cuisses, les bras, et sur le front. Ces taches, couvertes de beaucoup de poils, étoient

proéminentes, c'est-à-dire, un peu élevées au dessus de la peau nue. Au reste, cette petite fille étoit d'une figure très-agréable; elle avoit de fort beaux yeux, quoique surmontés de sourcils très-extraordinaires, car ils étoient mêlés de poils humains et de poils de chevreuil; la bouche petite, la physionomie gaie, les cheveux bruns. Elle n'étoit âgée que de trois ans et demi lorsque je l'observai, au mois de juin 1774, et elle avoit deux pieds sept pouces de hauteur, ce qui est la taille ordinaire des filles de cet âge; seulement elle avoit le ventre un peu plus gros que les autres enfans; elle étoit très-vive, et se portoit à merveille, mais mieux en hiver qu'en été, car la chaleur l'incommodoit beaucoup, parce qu'indépendamment des taches que nous venons de décrire, et dont le poil lui échauffoit la peau, elle avoit encore l'estomac et le ventre couverts d'un poil clair assez long, d'une couleur fauve du côté droit, et un peu moins foncée du côté gauche, et son dos sembloit être couvert d'une tunique de peau velue, qui n'étoit adhérente au corps que dans quelques endroits, et qui étoit formée par un grand nombre de petites loupes ou tubercules très-voisins les uns des autres, lesquels prenoient sous les aisselles



Goulet Sculp.



aisselles et lui couvroient toute la partie du dos jusque sur les reins. Ces espèces de loupes ou excroissances d'une peau qui étoit, pour ainsi dire, étrangère au corps de cet enfant, ne lui faisoient aucune douleur, lors même qu'on les pinçoit : elles étoient de formes différentes, toutes couvertes de poils sur un cuir grenu et ridé dans quelques endroits. Il partoit de ces rides des poils bruns assez clair-semés ; et les intervalles entre chacune des excroissances étoient garnis d'un poil brun plus long que l'autre ; enfin, le bas des reins et le haut des épaules étoient surmontés d'un poil de plus de deux pouces de longueur. Ces deux endroits du corps étoient les plus remarquables par la couleur et la quantité du poil ; car celui du haut des fesses, des épaules et de l'estomac étoit plus court et ressembloit à du poil de veau fin et soyeux, tandis que les longs poils du bas des reins et du dessus des épaules étoient rudes et fort bruns. L'intérieur des cuisses, le dessous des fesses et les parties naturelles étoient absolument sans poil et d'une chair très-blanche, très-délicate et très-fraîche. Toutes les parties du corps qui n'étoient pas tachées présentoient de même une peau très-fine, et même plus belle que celle des autres enfans. Les cheveux

étoient châtins bruns et fins. Le visage, quoique fort taché, ne laissoit pas de paroître agréable par la régularité des traits et par la blancheur de la peau. Ce n'étoit qu'avec répugnance que cet enfant se laissoit habiller, tous les vêtemens lui étant incommodes par la grande chaleur qu'ils donnoient à son petit corps déjà vêtu par la Nature ; aussi n'étoit-il nullement sensible au froid.

A l'occasion du portrait et de la description de cette petite fille, des personnes dignes de foi m'ont assuré avoir vu à Bar une femme qui, depuis les clavicules jusqu'aux genoux, est entièrement couverte d'un poil de veau fauve et touffu. Cette femme a aussi plusieurs poils semés sur le visage ; mais on n'a pu m'en donner une meilleure description. Nous avons vu à Paris, dans l'année 1774, un russe dont le front et tout le visage étoient couverts d'un poil noir comme sa barbe et ses cheveux. On trouve de ces hommes à face velue à Yeço et dans quelques autres endroits ; mais, comme ils sont en petit nombre, on doit présumer que ce n'est point une race particulière ou variété constante, et que ces hommes à face velue ne sont, comme les blafards, que des individus dont la peau est organisée différemment de celle des autres

hommes; car le poil et la couleur peuvent être regardés comme des qualités accidentelles, produites par des circonstances particulières, que d'autres circonstances particulières, et souvent si légères qu'on ne les devine pas, peuvent néanmoins faire varier et même changer du tout au tout.

Mais, pour en revenir aux nègres, l'on sait que certaines maladies leur donnent communément une couleur jaune ou pâle, et quelquefois presque blanche : leurs brûlures et leurs cicatrices restent même assez long-tems blanches ; les marques de leur petite vérole sont d'abord jaunâtres, et elles ne deviennent noires comme le reste de la peau, que beaucoup de tems après. Les nègres, en vieillissant, perdent une partie de leur couleur noire ; ils pâlissent ou jaunissent ; leur tête et leur barbe grisonnent. M. Schreber (1) prétend qu'on a trouvé parmi eux plusieurs hommes tachetés, et que, même en Afrique, les mulâtres sont quelquefois marqués de blanc, de brun et de jaune ; enfin, que parmi ceux qui sont bruns, on en voit quelques-uns qui, sur un fond de cette

(1) Hist. natur. des quadrupèdes, par M. Schreber. Erlang. 1775, tome I, in-4°.

couleur, sont marqués de taches blanches: ce sont là, dit-il, les véritables chacrelas, auxquels la couleur a fait donner ce nom, par la ressemblance qu'ils ont avec l'insecte du même nom. Il ajoute qu'on a vu aussi à Tobolsk, et dans d'autres contrées de la Sibérie, des hommes marquetés de brun, et dont les taches étoient d'une peau rude, tandis que le reste de la peau, qui étoit blanche, étoit fine et très-douce. Un de ces hommes de Sibérie avoit même les cheveux blancs d'un côté de la tête, et de l'autre côté ils étoient noirs; et on prétend qu'ils sont les restes d'une nation qui portoit le nom de *Piegaga* ou *Piestra-Horda*, la horde bariolée ou tigrée.

Nous croyons qu'on peut rapporter ces hommes tachés de Sibérie, à l'exemple que nous venons de donner de la petite fille à poil de chevreuil; et nous ajoutons à celui des nègres qui perdent leur couleur, un fait bien certain, et qui prouve que, dans de certaines circonstances, la couleur des nègres peut changer du noir au blanc.

« La nommée *Françoise*, négresse, cuisinière du colonel Barnet, née en Virginie, âgée d'environ quarante ans, d'une très-bonne santé, d'une constitution forte et

robuste, a eu originairement la peau toute aussi noire que l'africain le plus brûlé; mais, dès l'âge de quinze ans environ, elle s'est aperçue que les parties de sa peau qui avoisinent les ongles et les doigts, devenoient blanches. Peu de tems après, le tour de sa bouche subit le même changement, et le blanc à depuis continué à s'étendre sur le corps; en sorte que toutes les parties de sa surface se sont ressenties plus ou moins de cette altération surprenante.

Dans l'état présent, sur les quatre cinquièmes environ de la surface du corps, la peau est blanche, douce et transparente, comme celle d'une belle européenne, et laisse voir agréablement les ramifications des vaisseaux sanguins qui sont dessous. Les parties qui sont restées noires, perdent journellement leur noirceur; en sorte qu'il est vraisemblable qu'un petit nombre d'années amènera un changement total.

Le cou et le dos le long des vertèbres ont plus conservé de leur ancienne couleur que tout le reste, et semblent encore, par quelques taches, rendre témoignage de leur état primitif. La tête, la face, la poitrine, le ventre, les cuisses, les jambes et les bras, ont presque entièrement acquis la couleur

blanche; les parties naturelles et les aisselles ne sont pas d'une couleur uniforme, et la peau de ces parties est couverte de poil blanc (laine) où elle est blanche, et de poil noir où elle est noire.

Toutes les fois qu'on a excité en elle des passions, telles que la colère, la honte, etc. on a vu sur le champ son visage et sa poitrine s'enflammer de rougeur. Pareillement, lorsque ces endroits du corps ont été exposés à l'action du feu, on y a vu paroître quelques marques de rousseur.

Cette femme n'a jamais été dans le cas de se plaindre d'une douleur qui ait duré vingt-quatre heures de suite; seulement elle a eu une couche il y a environ dix-sept ans. Elle ne se souvient pas que ses règles aient jamais été supprimées, hors le tems de sa grossesse. Jamais elle n'a été sujette à aucune maladie de la peau, et n'a usé d'aucun médicament appliqué à l'extérieur, auquel on puisse attribuer ce changement de couleur. Comme on sait que, par la brûlure, la peau des nègres devient blanche, et que cette femme est tous les jours occupée aux travaux de la cuisine, on pourroit peut-être supposer que ce changement de couleur auroit été l'effet de la chaleur; mais il n'y a pas moyen de

se prêter à cette supposition dans ce cas-ci, puisque cette femme a toujours été bien habillée, et que le changement est aussi remarquable dans les parties qui sont à l'abri de l'action du feu, que dans celles qui y sont le plus exposées.

La peau, considérée comme émonctoire, paroît remplir toutes ses fonctions aussi parfaitement qu'il est possible, puisque la sueur traverse indifféremment avec la plus grande liberté les parties noires et les parties blanches (1) (2). »

---

(1) Extrait d'une lettre de Mre Jacques Bate, à M. Alexandre Williamson, en date du 26 juin 1760. *Journal étranger, mois d'août* 1760.

(2) Les taches blanches qui surviennent sur une peau noire, ne sont pas particulières aux nègres. C'est une singularité, ou pour mieux dire, une incommodité qui attaque aussi les autres peuples de l'Afrique ; elle est considérée comme une espèce de lèpre, que Forskal et Niebur ont observée en Arabie (voyez la description de l'Arabie, par Niebur, édition de 1779, tome I, page 120, et la note de Forskal à la page suivante). Ils ont vu à Mokka un nègre qui en étoit attaqué, et dont le corps étoit parsemé de taches blanches. J'ai eu occasion de l'observer moi-même dans la haute Egypte, sur un habitant de la ville de Siout. Il avoit, comme les naturels des cantons méridionaux de cette

Mais, s'il y a des exemples de femmes ou d'hommes noirs devenus blancs, je ne sache

---

partie de l'Afrique, tout le corps d'un brun foncé. Mais depuis cinq à six années, une partie de cette peau noirâtre faisoit place à une peau parfaitement blanche; en sorte que, lorsque j'examinai cet homme, il avoit le visage, les bras et les mains, ainsi que le corps entier, couverts et comme marbrés de larges plaques blanches et brunes; ces dernières diminuoient successivement de grandeur, et il est à présumer que le corps de cet égyptien sera devenu en entier d'un blanc de lait. Il n'y avoit aucune élevure, aucune rugosité sur la peau; celle qui étoit blanche paroissoit au contraire plus fine que l'ancienne : au reste, ce changement qui ne s'opère que par gradation ne cause aucune douleur, aucune indisposition, et il n'est ni funeste ni contagieux. Le nègre de Mokka, dont parle M. Niebur, avoit été presque guéri par l'usage du soufre. Le même auteur ajoute que les taches d'une teinte étrangère à celle qui est naturelle, ne viennent point aux mains ni autour du nombril; mais mon observation m'a prouvé le contraire; car l'homme de Siout avoit ces mêmes parties couvertes de plaques blanches.

Cette sorte de lèpre est, suivant toute apparence, celle que les arabes ont nommée *behaq*, et dont il est question dans le Lévitique, ch. 13, v. 10 et 11. *Cumque color albus in cute fuerit, et capillorum mutaverit aspectum, ipsa quoque caro viva apparuerit, lepra vetustissima judicabitur, atque inolita cuti.*

SONNINI.

pas qu'il y en ait d'hommes blancs devenus noirs. La couleur la plus constante dans l'espèce humaine est donc le blanc, que le froid excessif des climats du pole change en gris-obscur, et que la chaleur trop forte de quelques endroits de la zone torride change en noir ; les nuances intermédiaires, c'est-à-dire, les teintes de basané, de jaune, de rouge, d'olive et de brun, dépendent des différentes températures et des autres circonstances locales de chaque contrée : l'on ne peut donc attribuer qu'à ces mêmes causes la différence dans la couleur des yeux et des cheveux, sur laquelle néanmoins il y a beaucoup plus d'uniformité que dans la couleur de la peau ; car presque tous les hommes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique ont les cheveux noirs ou bruns ; et, parmi les européens, il y a peut-être encore beaucoup plus de bruns que de blonds, lesquels sont aussi presque les seuls qui aient les yeux bleus.

Après avoir parlé des variétés particulières, dont quelques-unes me paroissent avoir des caractères fort bizarres, et dont nous n'avons pas encore pu saisir toutes les nuances, revenons aux peuples de l'Amérique.

Les indiens du Pérou sont aussi couleur de cuivre, comme ceux de l'Isthme, surtout ceux qui habitent le bord de la mer et les terres basses ; car ceux qui demeurent dans les pays élevés, comme entre les deux chaînes des Cordilières, sont presque aussi blancs que les européens ; les uns sont à une lieue de hauteur au dessus des autres, et cette différence d'élévation sur le globe fait autant qu'une différence de mille lieues en latitude pour la température du climat. En effet, tous les indiens naturels de la Terre Ferme, qui habitent le long de la rivière des Amazones et le continent de la Guiane, sont basanés et de couleur rougeâtre, plus ou moins claire. « La diversité de la nuance, dit M. de la Condamine, a vraisemblablement pour cause principale la différente température de l'air des pays qu'ils habitent, variée depuis la plus grande chaleur de la zone torride jusqu'au froid causé par le voisinage de la neige (1). Quelques-uns de ces sauvages, comme les omaguas, aplatissent le visage de leurs enfans, en leur serrant la

(1) Voyez le Voyage de l'Amérique méridionale, en descendant la rivière des Amazones, par M. de la Condamine. Paris, 1745, page 49.

tête entre deux planches (1); quelques autres se percent les narines, les lèvres ou les joues, pour y passer des os de poissons, des plumes d'oiseaux et d'autres ornemens; la plupart se percent les oreilles, se les agrandissent prodigieusement, et remplissent le trou du lobe d'un gros bouquet de fleurs ou d'herbes qui leur sert de pendans d'oreilles (2). Je ne dirai rien des ces amazones dont on a tant parlé; on peut consulter à ce sujet ceux qui en ont écrit; et après les avoir lus, on n'y trouvera rien d'assez positif pour constater l'existence actuelle de ces femmes (3).

Quelques voyageurs font mention d'une nation dans la Guiane, dont les hommes sont plus noirs que tous les autres indiens:

(1) Voyez le Voyage de l'Amérique méridionale, en descendant la rivière des Amazones, par M. de la Condamine. Paris, 1745, page 72.

(2) *Idem*, pages 48 et suiv.

(3) *Idem*, page 101 jusqu'à 113; voyez la Relation de la Guiane, par Walter Raleigh, tome II des Voyages de Coréal, page 25; la Relation du père d'Acunna, trad. par Gomberville, Paris, 1682, vol. I page 237; les Lettres édifiantes, Recueil X, page 241 et Recueil XII, page 213; les Voyages de Mocquet, page 101 jusqu'à 105, etc.

les arras, dit Raleigh, sont presque aussi noirs que les nègres; ils sont fort vigoureux et ils se servent de flèches empoisonnées. Cet auteur parle aussi d'une autre nation d'indiens qui ont le cou si court et les épaules si élevées, que leurs yeux paroissent être sur leurs épaules, et leur bouche dans leur poitrine (1). Cette difformité si monstrueuse n'est sûrement pas naturelle, et il y a grande apparence que ces sauvages qui se plaisent tant à défigurer la Nature en aplatissant, en arrondissant, en alongeant la tête de leurs enfans, auront aussi imaginé de leur faire rentrer le cou dans les épaules : il ne faut, pour donner naissance à toutes ces bizarreries, que l'idée de se rendre, par ces difformités, plus effroyables et plus terribles à leurs ennemis. Les scythes, autrefois aussi sauvages que le sont aujourd'hui les américains, avoient apparemment les mêmes idées, qu'ils réalisoient de la même façon; et c'est ce qui a sans doute donné lieu à ce que les anciens ont écrit au sujet des hommes acéphales, cynocéphales, etc.

Les sauvages du Brésil sont à peu près

(1) Voyez le second tome des Voyages de Coréal, pages 58 et 59.

de la taille des européens, mais plus forts, plus robustes et plus dispos; ils ne sont pas sujets à autant de maladies, et ils vivent communément plus long-tems : leurs cheveux, qui sont noirs, blanchissent rarement dans la vieillesse; ils sont basanés, et d'une couleur brune qui tire un peu sur le rouge; ils ont la tête grosse, les épaules larges et les cheveux longs; ils s'arrachent la barbe, le poil du corps, et même les sourcils et les cils, ce qui leur donne un regard extraordinaire et farouche; ils se percent la lèvre de dessous pour y passer un petit os poli comme de l'ivoire, ou une pierre verte assez grosse. Les mères écrasent le nez de leurs enfans peu de tems après la naissance; ils vont tous absolument nus, et se peignent le corps de différentes couleurs (1). Ceux qui habitent dans les terres voisines des côtes de la mer, se sont un peu civilisés par le commerce volontaire ou forcé

(1) Voyez le Voyage fait au Brésil, par Jean de Lery, Paris, 1578, page 108; le Voyage de Coréal, tome I, pages 163 et suiv.; les Mémoires pour servir à l'histoire des Indes, 1702, page 287; l'Hist. des Indes, de Maffé, Paris, 1665, page 71; la seconde partie des Voyages de Pyrard, tome II, page 337; les Lettres édifiantes, Recueil XV, page 351, etc.

vont nus, quoique le climat soit froid; ils portent seulement sur leurs épaules quelques peaux d'animaux. C'est à l'extrémité du Chili, vers les terres Magellaniques, que se trouve, à ce qu'on prétend, une race d'hommes dont la taille est gigantesque; M. Frézier dit avoir appris de plusieurs espagnols qui avoient vu quelques-uns de ces hommes, qu'ils avoient quatre varres de hauteur, c'est-à-dire, neuf ou dix pieds. Selon lui, ces géans appelés *patagons*, habitent le côté de l'est de la côte déserte dont les anciennes relations ont parlé, qu'on a ensuite traitées de fables, parce que l'on a vu, au détroit de Magellan, des indiens dont la taille ne surpassoit pas celle des autres hommes : c'est, dit-il, ce qui a pu tromper Froger dans sa relation du voyage de M. de Gennes; car quelques vaisseaux ont vu en même tems les uns et les autres. En 1709, les gens du vaisseau *le Jacques*, de Saint-Malo, virent sept de ces géans dans la baie Grégoire, et ceux du vaisseau *Saint-Pierre*, de Marseille, en virent six, dont ils s'approchèrent pour leur offrir du pain, du vin et de l'eau de vie qu'ils refusèrent, quoiqu'ils eussent donné à ces matelots quelques flèches, et qu'ils les eussent aidés à échouer

le canot du navire (1). Au reste, comme M. Frezier ne dit pas avoir vu lui-même aucun de ces géans, et que les relations qui en parlent sont remplies d'exagérations sur d'autres choses, on peut encore douter qu'il existe en effet une race d'hommes toute composée de géans, sur-tout lorsqu'on leur supposera dix pieds de hauteur; car le volume du corps d'un tel homme seroit huit fois plus considérable que celui d'un homme ordinaire. Il semble que la hauteur ordinaire des hommes étant de cinq pieds, les limites ne s'étendent guère qu'à un pied au dessus et au dessous. Un homme de six pieds est en effet un homme très-grand, et un homme de quatre pieds est très-petit; les géans et les nains qui sont au dessus et au dessous de ces termes de grandeur, doivent être regardés comme des variétés individuelles et accidentelles, et non pas comme des différences permanentes qui produiroient des races constantes.

Comme il y a encore beaucoup d'incertitudes sur la grandeur des patagons, et sur le pays qu'ils habitent, je crois faire plaisir

(1) Voyez le Voyage de M. Frezier. Paris, 1732, pages 75 et suiv.

au lecteur, en lui mettant sous les yeux un extrait fidèle de tout ce qu'on en sait.

« Il est bien singulier, dit M. Commerson, qu'on ne veuille pas revenir de l'erreur que les patagons soient des géans ; et je ne puis assez m'étonner que des gens que j'aurois pris à témoin du contraire, en leur supposant quelqu'amour pour la vérité, osent, contre leur propre conscience, déposer vis-à-vis du public, d'avoir vu au détroit de Magellan, ces titans prodigieux qui n'ont jamais existé que dans l'imagination échauffée des poëtes et des marins.... *Edio anche :* et moi aussi je les ai vûs, ces patagons ! je me suis trouvé au milieu de plus d'une centaine d'eux (sur la fin de 1769) avec M. de Bougainville et M. le prince de Nassaw, que j'accompagnai dans la descente qu'on fit à la baie Boucault. Je puis assurer, et ces messieurs sont trop vrais pour ne le pas certifier de même, que les patagons ne sont que d'une taille un peu au dessus de la nôtre ordinaire, c'est-à-dire, communément de cinq pieds huit pouces à six pieds. J'en ai vu bien peu qui excédassent ce terme, mais aucun qui passât six pieds quatre pouces. Il est vrai que, dans cette hauteur, ils ont presque la corpulence de deux européens,

étant très-larges de carrure, et ayant la tête et les membres en proportion. Il y a encore bien loin de là au gigantisme, si je puis me servir de ce terme inusité, mais expressif. Outre ces patagons, avec lesquels nous restâmes environ deux heures à nous accabler mutuellement de marques d'amitié, nous en avons vu un bien plus grand nombre d'autres nous suivre au galop, le long de leurs côtes; ils étoient de même acabit que les premiers. Au surplus, il ne sera pas hors de propos d'observer, pour porter le dernier coup aux exagérations qu'on a débitées sur ces sauvages, qu'ils vont errans comme les scythes, et sont presque sans cesse à cheval. Or, leurs chevaux n'étant que de race espagnole, c'est-à-dire, de vrais bidets, comment est-ce qu'on prétend leur affourcher des géans sur le dos? Déjà même nos patagons, quoique réduits à la simple toise, sont-ils obligés d'étendre les pieds en avant; ce qui ne les empêche pas d'aller toujours au galop, soit à la montée, soit à la descente, leurs chevaux sans doute étant formés à cet exercice, de longue main. D'ailleurs l'espèce s'en est si fort multipliée dans les gras pâturages de l'Amérique méridionale, qu'on ne cherche pas à les ménager. »

M. de Bougainville, dans la curieuse relation de son grand voyage, confirme les faits que je viens de citer, d'après M. Commerson.

« Il paroît attesté, dit ce célèbre voyageur, par le rapport uniforme des français qui n'eurent que trop le tems de faire leurs observations sur ce peuple des patagons, qu'ils sont en général de la stature la plus haute, et de la complexion la plus robuste, qui soient connues parmi les hommes; aucun n'avoit au dessous de cinq pieds cinq à six pouces, et plusieurs avoient six pieds. Leurs femmes sont presque blanches, et d'une figure assez agréable. Quelques-uns de nos gens qui ont hasardé d'aller jusqu'à leur camp, y virent des vieillards qui portoient encore sur leur visage, l'apparence de la vigueur et de la santé (1). Dans un autre endroit de sa relation, M. de Bougainville dit que ce qui lui a paru être gigantesque dans la stature des patagons, c'est leur énorme carrure, la grosseur de leur tête et l'épaisseur de leurs membres; ils sont robustes et bien nourris; leurs muscles sont

(1) Voyage autour du monde, par M. de Bougainville, tome I, in-8°, pages 87 et 88.

tendus, et leur chair ferme et soutenue ; leur figure n'est ni dure, ni désagréable ; plusieurs l'ont jolie ; leur visage est long et un peu plat ; leurs yeux sont vifs, et leurs dents extrêmement blanches, seulement trop larges. Ils portent de longs cheveux noirs, attachés sur le sommet de la tête. Il y en a qui ont sous le nez, des moustaches qui sont plus longues que bien fournies ; leur couleur est bronzée comme l'est, sans exception, celle de tous les américains, tant de ceux qui habitent la zone torride, que de ceux qui naissent sous les zones tempérées et froides de ce même continent. Quelques-uns de ces patagons avoient les joues peintes en rouge ; leur langue est assez douce, et rien n'annonce en eux un caractère féroce. Leur habillement est un simple bragué de cuir, qui leur couvre les parties naturelles, et un grand manteau de peau de guanaque (lama), ou de sourillos (probablement le zorilla, espèce de moufette). Ce manteau est attaché autour du corps avec une ceinture ; il descend jusqu'aux talons, et ils laissent communément retomber en bas, la partie faite pour couvrir les épaules ; de sorte que, malgré la rigueur du climat, ils sont presque toujours nus de la ceinture en haut. L'ha-

bitude les a sans doute rendus insensibles au froid ; car, quoique nous fussions ici en été, dit M. de Bougainville, le thermomètre de Réaumur n'y avoit encore monté qu'un seul jour à dix dégrés au dessus de la congélation. . . . Les seules armes qu'on leur ait vues sont deux cailloux ronds, attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné, semblable à ceux dont on se sert dans toute cette partie de l'Amérique. Leurs chevaux petits et fort maigres étoient sellés et bridés à la manière des habitans de la rivière de la Plata. Leur nourriture principale paroît être la chair des lamas et des vigognes ; plusieurs en avoient des quartiers attachés à leurs chevaux ; nous leur en avons vu manger des morceaux cruds. Ils avoient aussi avec eux des chiens petits et vilains, lesquels, ainsi que leurs chevaux, boivent de l'eau de mer, l'eau douce étant fort rare sur cette côte et même dans les terres. Quelques-uns de ces patagons nous dirent quelques mots espagnols ; il semble que, comme les tartares, ils mènent une vie errante dans les plaines immenses de l'Amérique méridionale, sans cesse à cheval, hommes, femmes et enfans, suivant le gibier et les bestiaux dont les plaines sont couvertes, se vêtissant et se

cabanant avec des peaux. Je terminerai cet article, ajoute M. de Bougainville, en disant que nous avons depuis trouvé dans la mer Pacifique, une nation d'une taille plus élevée que ne l'est celle des patagons (1). » Il veut parler des habitans de l'île d'O-Taïti.

Ces récits de MM. de Bougainville et Commerson me paroissent très-fidèles ; mais il faut considérer qu'ils ne parlent que des patagons des environs du détroit, et que peut-être il y en a d'encore plus grands dans l'intérieur des terres. Le commodore Byron assure qu'à quatre ou cinq lieues de l'entrée du détroit de Magellan, on aperçut une troupe d'hommes, les uns à cheval, les autres à pied, qui pouvoient être au nombre de cinq cents ; que ces hommes n'avoient point d'armes, et que les ayant invités par signes, l'un d'entre eux vint à sa rencontre ; que cet homme étoit d'une taille gigantesque ; la peau d'un animal sauvage lui couvroit les épaules ; il avoit le corps peint d'une manière hideuse ; l'un de ses yeux étoit entouré d'un cercle noir, et l'autre d'un cercle blanc. Le reste du visage étoit bizarrement

(1) Voyage autour du monde, par le commodore Byron, chap. III, pages 243 jusqu'à 247.

sillonné par des lignes de diverses couleurs : sa hauteur paroissoit avoir sept pieds anglais.

Ayant été jusqu'au gros de la troupe, on vit plusieurs femmes proportionnées aux hommes pour la taille. Tous étoient peints, et à peu près de la même grandeur ; leurs dents, qui ont la blancheur de l'ivoire, sont unies et bien rangées. La plupart étoient nus, à l'exception de cette peau d'animal qu'ils portent sur les épaules, avec le poil en dedans ; quelques-uns avoient des bottines, ayant à chaque talon une cheville de bois qui leur sert d'éperon. Ce peuple paroît docile et paisible. Ils avoient avec eux un grand nombre de chiens et de très-petits chevaux, mais très-vîtes à la course ; les brides sont des courroies de cuir avec un bâton pour servir de mors ; leurs selles ressemblent aux coussinets dont les paysans se servent en Angleterre. Les femmes montent à cheval comme les hommes, et sans étriers (1). Je pense qu'il n'y a point d'exagération dans ce récit ; et que ces patagons, vus par Byron, peuvent être un

(1) Voyage autour du monde, par le commodore Byron, chap. III, pages 34 et suiv.

peu plus grands que ceux qui ont été vus par MM. de Bougainville et Commerson.

Le même voyageur Byron rapporte que, depuis le cap Monday jusqu'à la sortie du détroit, on voit, le long de la baie Tuesday, d'autres sauvages très-stupides, et nus malgré la rigueur du froid, ne portant qu'une peau de loup de mer sur les épaules ; qu'ils sont doux et dociles ; qu'ils vivent de chair de baleine, etc. (1) ; mais il ne fait aucune mention de leur grandeur, en sorte qu'il est à présumer que ces sauvages sont différens des patagons, et seulement de la taille ordinaire des hommes.

M. P. observe, avec raison, le peu de proportion qui se trouve entre les mesures de ces hommes gigantesques, données par différens voyageurs : Qui croiroit, dit-il, que les différens voyageurs qui parlent des patagons, varient entre eux de quatre-vingt-quatre pouces sur leur taille ? Cela est néanmoins très-vrai.

Selon la Girandais, ils sont hauts d'environ	6 pieds.
Selon Pigafetta	8

(1) Voyage autour du monde, par le commodore Byron, chap. VII, page 107.

Selon Byron..................	9 pieds.
Selon Harris..................	10
Selon Jautzon...	11
Selon Argensola...............	13

Ce dernier seroit, suivant M. P., le plus menteur de tous, et M. de la Giraudais le seul des six qui fût véridique ; mais, indépendamment de ce que le pied est fort différent chez les différentes nations, je dois observer que Byron dit seulement que le premier patagon qui s'approcha de lui étoit d'une taille gigantesque, et que sa hauteur paroissoit être de sept pieds anglais ; ainsi, la citation de M. P. n'est pas exacte à cet égard. Samuel Wallis, dont on a imprimé la relation à la suite de celle de Byron, s'exprime avec plus de précision. Les plus grands, dit-il, étant mesurés, ils se trouvèrent avoir six pieds sept pouces ; plusieurs autres avoient six pieds cinq pouces, mais le plus grand nombre n'avoient que cinq pieds et dix pouces. Leur teint est couleur de cuivre foncé ; ils ont les cheveux droits et presque aussi durs que les soies de cochon.... Ils sont bien faits et robustes ; ils ont de gros os ; mais leurs pieds et leurs mains sont d'une petitesse remarquable..... Chacun avoit à sa ceinture une arme de

trait, d'une espèce singulière; c'étoient deux pierres rondes, couvertes de cuir, et pesant chacune environ une livre, qui étoient attachées aux deux bouts d'une corde d'environ huit pieds de long; ils s'en servent comme d'une fronde, en tenant une des pierres dans la main, et faisant tourner l'autre autour de la tête jusqu'à ce qu'elle ait acquis une force suffisante; alors ils la lancent contre l'objet qu'ils veulent atteindre : ils sont si adroits à manier cette arme, qu'à la distance de quinze verges ils peuvent frapper un but qui n'est pas plus grand qu'un schelin. Quand ils sont à la chasse du guanaque (le lama), ils jettent leur fronde de manière que la corde rencontrant les jambes de l'animal, les enveloppe par la force de la rotation et du mouvement des pierres, et l'arrête (1).

Le premier ouvrage où l'on ait fait mention des patagons, est la relation du voyage de Magellan, en 1519; et voici ce qui se trouve sur ce sujet dans l'abrégé que Harris a fait de cette relation.

« Lorsqu'ils eurent passé la ligne et qu'ils virent le pole austral, ils continuèrent leur

(1) Voyage de Samuel Wallis, chap. I, p. 15.

route sud, et arrivèrent à la côte du Brésil environ au vingt-deuxième dégré; ils observèrent que tout ce pays étoit un continent plus élevé depuis le cap Saint-Augustin. Ayant continué leur navigation encore à deux dégrés et demi plus loin, toujours sud, ils arrivèrent à un pays habité par un peuple fort sauvage, et d'une stature prodigieuse; ces géans faisoient un bruit effroyable, plus ressemblant au mugissement des bœufs qu'à des voix humaines. Nonobstant leur taille gigantesque, ils étoient si agiles qu'aucun espagnol ni portugais ne pouvoit les atteindre à la course.»

J'observerai que, d'après cette relation, il semble que ces grands hommes ont été trouvés à vingt-quatre dégrés et demi de latitude sud; cependant, à la vue de la carte, il paroît qu'il y a ici de l'erreur, car le cap Saint-Augustin, que la relation place à vingt-deux dégrés de latitude sud, se trouve sur la carte à dix dégrés; de sorte qu'il est douteux si ces premiers géans ont été rencontrés à douze dégrés et demi ou à vingt-quatre dégrés et demi; car, si c'est à deux dégrés et demi au delà du cap Saint-Augustin, ils ont été trouvés à douze dégrés et demi; mais, si c'est à deux dégrés et demi

au delà de cette partie, à l'endroit de la côte du Brésil que l'auteur dit être à vingt-deux dégrés, ils ont été trouvés à vingt-quatre dégrés et demi : telle est l'exactitude d'Harris. Quoi qu'il en soit, la relation poursuit ainsi :

« Ils poussèrent ensuite jusqu'à quarante-neuf dégrés et demi de latitude sud, où la rigueur du tems les obligea de prendre des quartiers d'hiver et d'y rester cinq mois. Ils crurent long-tems le pays inhabité ; mais enfin un sauvage des contrées voisines vint les visiter ; il avoit l'air vif, gai, vigoureux, chantant et dansant tout le long du chemin. Etant arrivé au port, il s'arrêta, et répandit de la poussière sur sa tête ; sur cela, quelques gens du vaisseau descendirent, allèrent à lui, et ayant répandu de même de la poussière sur leur tête, il vint avec eux au vaisseau sans crainte ni soupçon ; sa taille étoit si haute que la tête d'un homme de taille moyenne de l'équipage de Magellan ne lui alloit qu'à la ceinture, et il étoit gros à proportion....

Magellan fit boire et manger ce géant, qui fut fort joyeux jusqu'à ce qu'il eut regardé par hasard un miroir qu'on lui avoit donné avec d'autres bagatelles ; il tressail-

lit, et, reculant d'effroi, il renversa deux hommes qui se trouvoient près de lui. Il fut long-tems à se remettre de sa frayeur. Nonobstant cela, il se trouva si bien avec les espagnols, que ceux-ci eurent bientôt la compagnie de plusieurs de ces géans; dont l'un sur-tout se familiarisa promptement, et montra tant de gaîté et de bonne humeur, que les européens se plaisoient beaucoup avec lui.

Magellan eut envie de faire prisonniers quelques-uns de ces géans; pour cela, on leur remplit les mains de divers colifichets, dont ils paroissoient curieux; et, pendant qu'ils les examinoient, on leur mit des fers aux pieds : ils crurent d'abord que c'étoit une autre curiosité, et parurent s'amuser du cliquetis de ces fers; mais, quand ils se trouvèrent serrés et trahis, ils implorèrent le secours d'un être invisible et supérieur, sous le nom de *Setebos*. Dans cette occasion, leur force parut proportionnée à leur stature, car l'un d'eux surmonta tous les efforts de neuf hommes, quoiqu'ils l'eussent terrassé et qu'ils lui eussent fortement lié les mains; il se débarrassa de tous ses liens, et s'échappa malgré tout ce qu'ils purent faire. Leur appétit est proportionné aussi

à leur taille ; Magellan les nomma *patagons.* »

Tels sont les détails que donne Harris touchant les patagons, après avoir, dit-il, pris les plus grandes peines à comparer les relations des divers écrivains espagnols et portugais.

Il est ensuite question de ces géans dans la relation d'un voyage autour du monde, par Thomas Cavendish, dont voici l'abrégé par le même Harris.

« En faisant voile du cap Frio dans le Brésil, ils arrivèrent sur la côte d'Amérique, à quarante-sept dégrés vingt minutes de latitude sud. Ils avancèrent jusqu'au port Desiré, à cinquante dégrés de latitude. Là, les sauvages leur blessèrent deux hommes avec des flèches qui étoient faites de roseau, et armées de caillou. C'étoit des gens sauvages et grossiers, et, à ce qu'il parut, une race de géans, la mesure d'un de leurs pieds ayant dix-huit pouces de long, ce qui, en suivant la proportion ordinaire, donne environ sept pieds et demi pour leur stature. »

Harris ajoute que cela s'accorde parfaitement avec le récit de Magellan; mais dans son abrégé de la relation de Magellan, il dit que la tête d'un homme de taille moyenne, de

l'équipage de Magellan, n'atteignoit qu'à la ceinture d'un patagon. Or, en supposant que cet homme eût seulement cinq pieds ou cinq pieds deux pouces, cela fait au moins huit pieds et demi pour la hauteur du patagon. Il dit, à la vérité, que Magellan les nomma *patagons*, parce que leur stature étoit de cinq coudées ou sept pieds six pouces; mais si cela est, il y a contradiction dans son propre récit; il ne dit pas non plus dans quelle langue le mot *patagon* exprime cette stature.

Sebald de Veert, hollandais, dans son voyage autour du monde, aperçut dans une île voisine du détroit de Magellan, sept canots à bord desquels étoient des sauvages qui lui parurent avoir dix à onze pieds de hauteur.

Dans la Relation du voyage de Georges Spilbergen, il est dit que sur la côte de la Terre-de-Feu, qui est au sud du détroit de Magellan, ses gens virent un homme d'une stature gigantesque, grimpant sur les montagnes pour regarder la flotte; mais, quoiqu'ils allassent sur le rivage, ils ne virent point d'autres créatures humaines; seulement ils virent des tombeaux contenant des cadavres de taille ordinaire, ou même au dessous; et les sauvages qu'ils virent de tems

à

à autre dans des canots, leur parurent au dessous de six pieds.

Frézier parle des géans au Chili, de neuf ou dix pieds de hauteur.

M. le Cat rapporte qu'au détroit de Magellan, le 17 de décembre 1615, on vit au port Desiré, des tombeaux couverts par des tas de pierres; et qu'ayant écarté ces pierres et ouvert ces tombeaux, on y trouva des squelettes humains de dix à onze pieds.

Le P. d'Acunna parle de géans de seize palmes de hauteur, qui habitent vers la source de la rivière de Cuchigan.

M. de Brosse, premier président du parlement de Bourgogne (1), paroît être du sentiment de ceux qui croient à l'existence des géans patagons; et il prétend, avec quelque fondement, que ceux qui sont pour la négative, n'ont pas vu les mêmes hommes, ni dans les mêmes endroits.

« Observons d'abord, dit-il, que la plupart de ceux qui tiennent pour l'affirmative, parlent des peuples patagons, habitans des côtes de l'Amérique méridionale à l'est et à l'ouest; et qu'au contraire, la plupart de ceux qui

(1) Histoire des navigations aux terres australes, tome II, pages 327 et suiv.

soutiennent la négative, parlent des habitans du détroit à la pointe de l'Amérique sur les côtes du nord et du sud. Les nations de l'un et de l'autre canton ne sont pas les mêmes; si les premiers ont été vus quelquefois dans le détroit, cela n'a rien d'extraordinaire à un si médiocre éloignement du port St.-Julien, où il paroît qu'est leur habitation ordinaire. L'équipage de Magellan les y a vus plusieurs fois, a commercé avec eux, tant à bord des navires que dans leurs propres cabanes. »

M. de Brosse fait ensuite mention des voyageurs qui disent avoir vu ces géans patagons; il nomme Loise, Sarmiente, Nodal, parmi les espagnols; Cavendish, Hawkins, Knivet, parmi les anglais; Sebald de Noort, le Maire, Spilberg, parmi les hollandais; nos équipages des vaisseaux de Marseille et de Saint-Malo, parmi les français: il cite, comme nous venons de le dire, des tombeaux qui renfermoient des squelettes de dix à onze pieds de hauteur.

« Ceci, dit-il avec raison, est un examen fait de sang-froid, où l'épouvante n'a pu grossir les objets »... Cependant Narbrugh nie formellement que leur taille soit gigantesque.... son témoignage est précis à cet égard, ainsi que celui de Jacques l'Hermite,

sur les naturels de la Terre-de-Feu, qu'il dit être puissans, bien proportionnés, à peu près de la même grandeur que les européens; enfin parmi ceux que M. de Gennes vit au port de Famine, aucun n'avoit six pieds de haut.

En voyant tous ces témoignages pour et contre, on ne peut guère se défendre de croire que tous ont dit vrai; c'est-à-dire, que chacun a rapporté les choses telles qu'il les a vues : d'où il faut conclure que l'existence de cette espèce d'homme particulière est un fait réel; et que ce n'est pas assez, pour les traiter d'apocryphes, qu'une partie des marins n'aient pas aperçu ce que les autres ont fort bien vu. C'est aussi l'opinion de M. Frézier, écrivain judicieux, qui a été à portée de rassembler les témoignages sur les lieux mêmes....

Il paroît constant que les habitans des deux rives du détroit sont de taille ordinaire, et que l'espèce particulière (les patagons gigantesques) faisoit, il y a deux siècles, sa demeure habituelle sur les côtes de l'est et de l'ouest, plusieurs dégrés au dessus du détroit de Magellan.... Probablement la trop fréquente arrivée des vaisseaux sur ce rivage les a déterminés depuis à l'abandonner

tout à fait, ou à n'y venir qu'en certain tems de l'année; et à faire, comme on nous le dit, leur résidence dans l'intérieur du pays. Anson présume qu'ils habitent dans les Cordilières vers la côte d'occident, d'où ils ne viennent sur le bord oriental que par intervalles peu fréquens; tellement que, si les vaisseaux qui, depuis plus de cent ans, ont touché sur la côte des patagons, n'en ont vu que si rarement, la raison, selon les apparences, est que ce peuple farouche et timide s'est éloigné du rivage de la mer, depuis qu'il y voit venir si fréquemment des vaisseaux d'Europe; et qu'il s'est, à l'exemple de tant d'autres nations indiennes, retiré dans les montagnes, pour se dérober à la vue des étrangers. »

On ne peut être trop en garde contre les exagérations, sur-tout dans les choses nouvellement découvertes; néanmoins je serois fort porté à croire, avec M. de Brosse, que la différence de grandeur donnée par les voyageurs aux patagons, ne vient que de ce qu'ils n'ont pas vu les mêmes hommes, ni dans les mêmes contrées; et que tout étant bien comparé, il en résulte que, depuis le vingt-deuxième dégré de latitude sud, jusqu'au quarante ou quarante-cinquième, il

existe en effet une race d'hommes plus haute et plus puissante qu'aucune autre dans l'univers. Ces hommes ne sont pas tous des géans; mais tous sont plus hauts, et beaucoup plus larges et plus carrés que les autres hommes; et comme il se trouve des géans, presque dans tous les climats, de sept pieds ou sept pieds et demi de grandeur, il n'est pas étonnant qu'il s'en trouve de neuf et dix pieds parmi les patagons. Au reste, si ces géans des terres Magellaniques existent, ils sont en fort petit nombre; car les habitans des terres du détroit et des îles voisines, sont des sauvages d'une taille médiocre; ils sont de couleur olivâtre; ils ont la poitrine large, le corps assez carré, les membres gros, les cheveux noirs et plats (1); en un mot, ils ressemblent pour la taille à tous les autres hommes, et par la couleur et les cheveux aux autres américains.

(1) Voyez le Voyage du cap Narbrugh, second vol. de Coréal, pages 231 et 284; l'Histoire de la conquête des Moluques, par Argensola, tome I, pages 35 et 255; le Voyage de M. de Gennes, par Froger, p. 97; le Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie de Hollande, tome I, page 651; les Voyages du capitaine Vood; 5e vol. de Dampier, page 179, etc.

A l'égard des autres nations, qui habitent l'intérieur du nouveau continent, il me paroît que M. P. prétend et affirme, sans aucun fondement, qu'en général tous les américains, quoique légers et agiles à la course, étoient destitués de force, qu'ils succomboient sous le moindre fardeau, que l'humidité de leur constitution est cause qu'ils n'ont point de barbe, et qu'ils ne sont chauves que parce qu'ils ont le tempérament froid (*page* 42) : et plus loin, il dit que c'est parce que les américains n'ont point de barbe, qu'ils ont, comme les femmes, de longues chevelures; qu'on n'a pas vu un seul américain à cheveux crêpus ou bouclés ; qu'ils ne grisonnent presque jamais, et ne *perdent leurs cheveux à aucun âge* (*p.* 60), tandis qu'il vient d'avancer (*page* 42), que l'humidité de leur tempérament les rend chauves ; tandis qu'il ne devoit pas ignorer que les caraïbes, les iroquois, les hurons, les floridiens, les mexicains, les tlascalteques, les péruviens, etc., étoient des hommes nerveux, robustes, et même plus courageux que l'infériorité de leurs armes à celles des européens ne sembloit le permettre.

Le même auteur donne un tableau généa-

logique des générations mêlées des européens et des américains, qui, comme celui du mélange des nègres et des blancs, demanderoit caution, et suppose au moins des garans que M. P. ne cite pas; il dit :

« 1°. D'une femme européenne et d'un sauvage de la Guiane, naissent les métis; deux quarts de chaque espèce; ils sont basanés, et les garçons de cette première combinaison ont de la barbe, quoique le père américain soit imberbe : l'hybride tient donc cette singularité du sang de sa mère seule.

» 2°. D'une femme européenne et d'un métis provient l'espèce quarterone : elle est moins basanée, parce qu'il n'y a qu'un quart de l'américain dans cette génération.

» 3°. D'une femme européenne et d'un quarteron, ou quart d'homme, vient l'espèce octavone, qui a une huitième partie du sang américain; elle est très-foiblement hâlée, mais assez pour être reconnue d'avec les véritables hommes blancs de nos climats, quoiqu'elle jouisse des mêmes priviléges en conséquence de la bulle du pape Clément XI.

» 4°. D'une femme européenne et de l'octavon mâle, sort l'espèce que les espagnols nomment *Puchuella*. Elle est totalement blanche, et l'on ne peut pas la discerner

d'avec les européens. Cette quatrième race, qui est la race parfaite, a les yeux bleus ou bruns, les cheveux blonds ou noirs, selon qu'ils ont été de l'une ou de l'autre couleur dans les quatre mères qui ont servi dans cette filiation (1) ».

J'avoue que je n'ai pas assez de connoissances pour pouvoir confirmer ou infirmer ces faits, dont je douterois moins si cet auteur n'en eût pas avancé un très-grand nombre d'autres qui se trouvent démentis, ou directement opposés aux choses les plus connues et les mieux constatées. Je ne prendrois la peine de citer ici que les monumens des mexicains et des péruviens, dont il nie l'existence, et dont néanmoins les vestiges existent encore, et démontrent la grandeur et le génie de ces peuples, qu'il traite comme des êtres stupides, dégénérés de l'espèce humaine, tant pour le corps que pour l'entendement. Il paroît que M. P. a voulu rapporter à cette opinion tous les faits; il les choisit dans cette vue; je suis fâché qu'un homme de mérite, et qui d'ailleurs paroît être instruit, se soit livré à cet excès de

(1) Recherches sur les américains, tome I, page 241.

partialité dans ses jugemens, et qu'il les appuie sur des faits équivoques. N'a-t-il pas le plus grand tort de blâmer aigrement les voyageurs et les naturalistes qui ont pu avancer quelques faits suspects, puisque lui-même en donne beaucoup qui sont plus que suspects ? Il admet et avance ces faits, dès qu'ils peuvent favoriser son opinion ; il veut qu'on le croie sur sa parole et sans citer de garans. Par exemple, sur ces grenouilles qui beuglent, dit-il, comme des veaux ; sur la chair de l'iguane, qui donne le mal vénérien à ceux qui la mangent ; sur le froid glacial de la terre à un ou deux pieds de profondeur, etc. Il prétend que les américains, en général, sont des hommes dégénérés ; qu'il n'est pas aisé de concevoir que des êtres, au sortir de leur création, puissent être dans un état de décrépitude ou de caducité (1), et que c'est-là l'état des américains ; qu'il n'y a point de coquilles ni d'autres débris de la mer sur les hautes montagnes, ni même sur celles de moyenne hauteur (2) ; qu'il n'y avoit point de boeufs en Amérique

(1) Recherches sur les américains, tome I, page 24.

(2) *Idem, ibid.* page 25.

les paroles, qui sortent de leur bouche à voix basse, et par de longs et fréquens intervalles (1). Dans la partie de l'Amérique, située sur les bords de l'Amazone et du Napo, les femmes ne sont pas fécondes, et leur stérilité augmente lorsqu'on les fait changer de climat; elles se font néanmoins avorter assez souvent. Les hommes sont foibles et se baignent trop fréquemment pour pouvoir acquérir des forces : le climat n'est pas sain, et les maladies contagieuses y sont fréquentes (2).

Mais on doit regarder ces exemples comme des exceptions, ou, pour mieux dire, des différences communes aux deux continens; car, dans l'ancien, les hommes des montagnes et des contrées élevées sont sensiblement plus forts que les habitans des côtes et des autres terres basses. En général, tous les habitans de l'Amérique septentrionale, et ceux des terres élevées dans la partie méridionale, telles que le nouveau Mexique, le Pérou, le Chili, etc., étoient des hommes peut-être moins agissans, mais aussi robustes que les européens. Nous savons par un

(1) Histoire philosophique et politique, tome III, page 292.

(2) *Idem, ibid.* page 515.

témoignage respectable, par le célèbre Franklin, qu'en vingt-huit ans, la population, sans secours étrangers, s'est doublée à Philadelphie : j'ai donc bien de la peine à me rendre à une espèce d'imputation que M. Kalm fait à cette heureuse contrée. Il dit (1) qu'à Philadelphie on croiroit que les hommes n'y sont pas de la même nature que les européens.

« Selon lui, leur corps et leur raison sont bien plutôt formés ; aussi vieillissent-ils de meilleure heure. Il n'est pas rare d'y voir des enfans répondre avec tout le bon sens d'un âge mûr ; mais il ne l'est pas moins d'y trouver des vieillards octogénaires. Cette dernière observation ne porte que sur les colons, car les anciens habitans parviennent à une extrême vieillesse, beaucoup moins pourtant depuis qu'ils boivent des liqueurs fortes. Les européens y dégénèrent sensiblement. Dans la dernière guerre, l'on observa que les enfans des européens nés en Amérique n'étoient pas en état de supporter les fatigues de la guerre et le changement de climat comme ceux qui avoient été élevés

(1) Voyage en Amérique, par M. Kalm. (Journal étranger, juillet 1761).

en Europe. Dès l'âge de trente ans, les femmes cessent d'y être fécondes ».

Dans un pays où les européens multiplient si promptement, où la vie des naturels du pays est plus longue qu'ailleurs, il n'est guère possible que les hommes dégénèrent, et je crains que cette observation de M. Kalm ne soit aussi mal fondée que celle de ces serpens qui, selon lui, enchantent les écureuils, et les obligent, par la force du charme, de venir tomber dans leur gueule.

On n'a trouvé que des hommes forts et robustes en Canada et dans toutes les autres contrées de l'Amérique septentrionale; toutes les relations sont d'accord sur celà. Les californiens, qui ont été découverts les derniers, sont bien faits et fort robustes; ils sont plus basanés que les mexicains, quoique sous un climat plus tempéré (1); mais cette différence provient de ce que les côtes de la Californie sont plus basses que les parties montagneuses du Mexique, où les habitans ont d'ailleurs toutes les commodités de la vie, qui manquent aux californiens.

Au nord de la presqu'île de Californie

(1) Histoire philosophique et politique, tome VI, page 312.

s'étendent de vastes terres découvertes par Drake en 1578, auxquelles il a donné le nom de *Nouvelle Albion*, et au-delà des terres découvertes par Drake, d'autres terres dans le même continent, dont les côtes ont été vues par Martin d'Aguilar en 1603. Cette région a été reconnue depuis en plusieurs endroits des côtes du quarantième dégré de latitude jusqu'au soixante-cinquième, c'est-à-dire, à la même hauteur que les terres de Kamtschatka, par les capitaines Tschirikow et Béering. Ces voyageurs russes ont découvert plusieurs terres qui s'avancent au-delà vers la partie de l'Amérique qui nous est encore très-peu connue. M. Krassinikoff, professeur à Pétersbourg, dans sa Description de Kamtschatka, imprimée en 1749, rapporte les faits suivans :

« Les habitans de la partie de l'Amérique, la plus voisine de Kamtschatka, sont aussi sauvages que les koriaques ou les tsuktschi ; leur stature est avantageuse ; ils ont les épaules larges et rondes, les cheveux longs et noirs, les yeux aussi noirs que le jais, les lèvres grosses, la barbe foible et le cou court. Leurs culottes et leurs bottes, qu'ils font de peaux de veaux marins, et leurs chapeaux faits de plantes, pliés en forme de

parasols, ressemblent beaucoup à ceux des kamtschatkales. Ils vivent comme eux de poissons, de veaux marins et d'herbes douces qu'ils préparent de même; ils font sécher l'écorce tendre du peuplier et du pin qui leur sert de nourriture dans les cas de nécessité. Ces mêmes usages sont connus, non seulement à Kamtschatka, mais aussi dans toute la Sibérie et la Russie jusqu'à Viatka; mais les liqueurs spiritueuses et le tabac ne sont point connus dans cette partie nord-ouest de l'Amérique, preuve certaine que les habitans n'ont point eu précédemment de communication avec les européens. Voici, ajoute M. Krassinikoff, les ressemblances qu'on a remarquées entre les kamtschatkales et les américains.

1°. Les américains ressemblent aux kamtschatkales par la figure.

2°. Ils mangent de l'herbe douce de la même manière que les kamtschatkales, chose qu'on n'a point remarquée ailleurs.

3°. Ils se servent de la même machine de bois pour allumer le feu.

4°. On a plusieurs motifs pour imaginer qu'ils se servent de haches faites de pierres ou d'os; et ce n'est pas sans fondement que Steller imagine qu'ils avoient

autrefois

autrefois communication avec le peuple de Kamtschatka.

5°. Leurs habits et leurs chapeaux ne diffèrent aucunement de ceux des kamtschatkales.

6°. Ils teignent les peaux avec le jus de l'aulne, ainsi que cela est d'usage à Kamtschatka.

7°. Ils portent pour armes un arc et des flèches : on ne peut pas dire comment l'arc est fait, car jamais on n'en a vu; mais les flèches sont longues et bien polies : ce qui fait croire qu'ils se servent d'outils de fer. (*Nota.* Ceci paroît être en contradiction avec l'art. 4.)

8°. Ces américains se servent de canots faits de peaux, comme les koriaki et tsuktschi, qui ont quatorze pieds de long sur deux de haut : les peaux sont de chiens marins, teintes d'une couleur rouge ; ils se servent d'une seule rame avec laquelle ils vont avec tant de vitesse, que les vents contraires ne les arrêtent guère, même quand la mer est agitée. Leurs canots sont si légers qu'ils les portent d'une seule main.

9°. Quand les américains voient sur leurs côtes des gens qu'ils ne connoissent point, ils rament vers eux et font un grand discours ; mais on ignore si c'est quelque charme

ou une cérémonie particulière, usitée parmi eux, à la réception des étrangers, car l'un et l'autre usage se trouvent aussi chez les kuriles. Avant de s'approcher, ils se peignent le visage avec du crayon noir, et se bouchent les narines avec quelques herbes. Quand ils ont quelque étranger parmi eux, ils paroissent affables et veulent converser avec lui, sans détourner les yeux de dessus les siens. Ils le traitent avec beaucoup de soumission et lui présentent du gras de baleine, et du plomb noir avec lequel ils se barbouillent le visage, sans doute parce qu'ils croient que ces choses sont aussi agréables aux étrangers qu'à eux-mêmes (1).

J'ai cru devoir rapporter ici tout ce qui est parvenu à ma connoissance de ces peuples septentrionaux de la partie occidentale du nord de l'Amérique; mais j'imagine que les voyageurs russes, qui ont découvert ces terres en arrivant par les mers au-delà de Kamtschatka, ont donné des descriptions plus précises de cette contrée, à laquelle il semble qu'on pourroit également arriver par l'autre côté, c'est-à-dire, par la baie de Hudson ou par celle de Baffin. Cette voie a

(1) Journal étranger, mois de novembre 1761.

cependant été vainement tentée par la plupart des nations commerçantes, et sur-tout par les anglais et les danois ; et il est à présumer que ce sera par l'orient qu'on achèvera la découverte de l'occident, soit en partant de Kamtschatka, soit en remontant du Japon ou des îles des Larrons, vers le nord et le nord-est. Car l'on peut présumer, par plusieurs raisons que j'ai rapportées ailleurs, que les deux continens sont contigus, ou du moins très-voisins vers le nord à l'orient de l'Asie.

Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit des esquimaux, nom sous lequel on comprend tous les sauvages qui se trouvent depuis la terre de Labrador jusqu'au nord de l'Amérique, et dont les terres se joignent probablement à celles du Groenland. On a reconnu que les esquimaux ne diffèrent en rien des groenlandais, et je ne doute pas, dit M. P., que les danois, en s'approchant davantage du pole, ne s'aperçoivent un jour que les esquimaux et les groenlandais communiquent ensemble. Ce même auteur présume que les américains occupoient le Groenland avant l'année 700 de notre ère, et il appuie sa conjecture sur ce que les islandais et les norvégiens trouvèrent, dès le huitième

siècle dans le Groenland, des habitans qu'ils nommèrent *skralins*. Ceci me paroît prouver seulement que le Groenland a toujours été peuplé, et qu'il avoit, comme toutes les autres contrées de la terre, ses propres habitans, dont l'espèce ou la race se trouve semblable aux esquimaux, aux lapons, aux samoïèdes et aux koriaques, parce que tous ces peuples sont sous la même zone, et que tous en ont reçu les mêmes impressions. La seule chose singulière qu'il y ait par rapport au Groenland, c'est, comme je l'ai déjà observé, que cette partie de la terre ayant été connue il y a bien des siècles, et même habitée par des colonies de Norvège du côté oriental, qui est le plus voisin de l'Europe; cette même côte est aujourd'hui perdue pour nous, inabordable par les glaces; et, quand le Groenland a été une seconde fois découvert dans des tems plus modernes, cette seconde découverte s'est faite par la côte d'occident qui fait face à l'Amérique, et qui est la seule que nos vaisseaux fréquentent aujourd'hui.

Si nous passons de ces habitans des terres arctiques à ceux qui, dans l'autre hémisphère, sont les moins éloignés du cercle antarctique, nous trouverons que, sous la

latitude de cinquante à cinquante-cinq dégrés, les voyageurs disent que le froid est aussi grand et les hommes encore plus misérables que les groenlandais ou les lapons, qui néanmoins sont de vingt dégrés, c'est-à-dire, de six cents lieues plus près de leur pole.

« Les habitans de la Terre-de-Feu, dit M. Cook, logent dans des cabanes faites grossièrement avec des pieux plantés en terre, inclinés les uns vers les autres par leurs sommets, et formant une espèce de cône semblable à nos ruches. Elles sont recouvertes, du côté du vent, par quelques branchages et par une espèce de foin. Du côté sous le vent, il y a une ouverture d'environ la huitième partie du cercle, et qui sert de porte et de cheminée.... Un peu de foin répandu à terre sert tout à la fois de siéges et de lits. Tous leurs meubles consistent en un panier à porter à la main, un sac pendant sur leur dos, et la vessie de quelque animal pour contenir de l'eau.

Ils sont d'une couleur approchante de la rouille de fer mêlée avec de l'huile; ils ont de longs cheveux noirs : les hommes sont gros et mal faits; leur stature est de cinq pieds huit à dix pouces. Les femmes sont

plus petites et ne passent guère cinq pieds; toute leur parure consiste dans une peau de guanaque (lama), ou de veau marin, jetée sur leurs épaules dans le même état où elle a été tirée de dessus l'animal; un morceau de la même peau qui leur enveloppe les pieds, et qui se ferme comme une bourse au dessus de la cheville, et un petit tablier qui tient lieu aux femmes de la feuille de figuier. Les hommes portent leur manteau ouvert; les femmes le lient autour de la ceinture avec une courroie; mais, quoiqu'elles soient à peu près nues, elles ont un grand desir de paroître belles; elles peignent leur visage, les parties voisines des yeux communément en blanc, et le reste en lignes horizontales, rouges et noires; mais tous les visages sont peints différemment.

Les hommes et les femmes portent des bracelets de grains, tels qu'ils peuvent les faire avec de petites coquilles et des os; les femmes en ont un au poignet et au bas de la jambe; les hommes au poignet seulement.

Il paroît qu'ils se nourrissent de coquillages; leurs côtes sont néanmoins abondantes en veaux marins, mais ils n'ont point d'instrumens pour les prendre. Leurs armes consistent en un arc et des flèches qui sont

d'un bois bien poli, et dont la pointe est de caillou.

Ce peuple paroît être errant, car auparavant on avoit vu des huttes abandonnées; et d'ailleurs les coquillages étant une fois épuisés dans un endroit de la côte, ils sont obligés d'aller s'établir ailleurs; de plus, ils n'ont ni bateaux, ni canots, ni rien de semblable. En tout, ces hommes sont les plus misérables et les plus stupides des créatures humaines; leur climat est si froid, que deux européens y ont péri au milieu de l'été (1). »

On voit, par ce récit, qu'il fait bien froid dans cette Terre-de-Feu, qui n'a été ainsi appelée que par quelques volcans qu'on y a vus de loin. On sait d'ailleurs que l'on trouve des glaces dans ces mers australes, dès le quarante-septième dégré en quelques endroits; et en général on ne peut guère douter que l'hémisphère austral ne soit plus froid que le boréal, parce que le soleil y fait un peu moins de séjour, et aussi parce que cet hémisphère austral est composé de beaucoup plus d'eau que de terre, tandis que notre hémisphère boréal présente plus de terre que

(1) Voyage autour du monde, par M. Cook, tome II, pages 281 et suiv.

d'eau. Quoi qu'il en soit, ces hommes de la Terre-de-Feu, où l'on prétend que le froid est si grand, et où ils vivent plus misérablement qu'en aucun lieu du monde, n'ont pas perdu pour cela les dimensions du corps : et comme ils n'ont d'autres voisins que les patagons, lesquels, déduction faite de toutes les exagérations, sont les plus grands de tous les hommes connus, on doit présumer que ce froid du continent austral a été exagéré, puisque ses impressions sur l'espèce humaine ne se sont pas marquées. Nous avons vu, par les observations citées précédemment, que dans la nouvelle Zemble, qui est de vingt dégrés plus voisine du pole arctique que la Terre-de-Feu ne l'est de l'antarctique ; nous avons vu, dis-je, que ce n'est pas la rigueur du froid, mais l'humidité mal-saine des brouillards qui fait périr les hommes. Il en doit être de même et à plus forte raison dans les terres environnées des mers australes, où la brume semble voiler l'air dans toutes les saisons, et le rendre encore plus mal-sain que froid : cela me paroît prouvé par le seul fait de la différence des vêtemens. Les lapons, les groenlandais, les samoïèdes, et tous les hommes des contrées vraiment froides à

l'excès, se couvrent tout le corps de fourrures, tandis que les habitans de la Terre-de-Feu et de celles du détroit de Magellan vont presque nus, et avec une simple couverture sur les épaules. Le froid n'y est donc pas aussi grand que dans les terres arctiques, mais l'humidité de l'air doit y être plus grande, et c'est très-probablement cette humidité qui a fait périr, même en été, les deux européens dont parle M. Cook.

Il n'y a donc, pour ainsi dire, dans tout le nouveau continent, qu'une seule et même race d'hommes, qui tous sont plus ou moins basanés ; et à l'exception du nord de l'Amérique, où il se trouve des hommes semblables aux lapons, et aussi quelques hommes à cheveux blonds, semblables aux européens du nord, tout le reste de cette vaste partie du monde ne contient que des hommes, parmi lesquels il n'y a presqu'aucune diversité ; au lieu que dans l'ancien continent nous avons trouvé une prodigieuse variété dans les différens peuples. Il me paroît que la raison de cette uniformité dans les hommes de l'Amérique, vient de ce qu'ils vivent tous de la même façon. Tous les américains naturels étoient, ou sont encore, sauvages ou presque sauvages ; les mexicains et les pé-

ruviens étoient si nouvellement policés, qu'ils ne doivent pas faire une exception. Quelle que soit donc l'origine de ces nations sauvages, elle paroît leur être commune à toutes ; tous les américains sortent d'une même souche ; et ils ont conservé jusqu'à présent les caractères de leur race sans grande variation, parce qu'ils sont tous demeurés sauvages ; qu'ils ont tous vécu à peu près de la même façon ; que leur climat n'est pas, à beaucoup près, aussi inégal pour le froid et pour le chaud que celui de l'ancien continent ; et qu'étant nouvellement établis dans leur pays, les causes qui produisent des variétés n'ont pu agir assez long-tems pour opérer des effets bien sensibles.

Chacune des raisons que je viens d'avancer, mérite d'être considérée en particulier. Les américains sont des peuples nouveaux ; il me semble qu'on n'en peut pas douter, lorsqu'on fait attention à leur petit nombre, à leur ignorance, et au peu de progrès que les plus civilisés d'entre eux avoient fait dans les arts ; car, quoique les premières relations de la découverte et des conquêtes de l'Amérique nous parlent du Mexique, du Pérou, de Saint-Domingue, etc. comme de pays très-peuplés, et qu'elles nous disent

que les espagnols ont eu à combattre par-tout des armées très-nombreuses, il est aisé de voir que ces faits sont fort exagérés : premièrement, par le peu de monumens qui restent de la prétendue grandeur de ces peuples ; secondement, par la nature même de leur pays, qui, quoique peuplé d'européens plus industrieux sans doute que ne l'étoient les naturels, est cependant encore sauvage, inculte, couvert de bois, et n'est d'ailleurs qu'un groupe de montagnes inaccessibles, inhabitables, qui ne laissent par conséquent que de petits espaces propres à être cultivés et habités ; troisièmement, par la tradition même de ces peuples sur le tems qu'ils se sont réunis en société ; les péruviens ne comptoient que douze rois, dont le premier avoit commencé à les civiliser (1); ainsi il n'y avoit pas trois cents ans qu'ils avoient cessé d'être, comme les autres, entièrement sauvages ; quatrièmement, par le petit nombre d'hommes qui ont été employés à faire la conquête de ces vastes contrées : quelqu'avantage que la poudre à canon pût leur donner, ils n'auroient jamais subjugué

---

(1) Voyez l'Histoire des Incas, par Garcilasso, etc. Paris, 1744.

ces peuples, s'ils eussent été nombreux. Une preuve de ce que j'avance, c'est qu'on n'a jamais pu conquérir le pays des nègres, ni les assujettir, quoique les effets de la poudre fussent aussi nouveaux et aussi terribles pour eux que pour les américains. La facilité avec laquelle on s'est emparé de l'Amérique, me paroît prouver qu'elle étoit très-peu peuplée, et par conséquent nouvellement habitée.

Dans le nouveau continent, la température des différens climats est bien plus égale que dans l'ancien continent; c'est encore par l'effet de plusieurs causes. Il fait beaucoup moins chaud sous la zone torride en Amérique, que sous la zone torride en Afrique; les pays compris sous cette zone en Amérique, sont le Mexique, la nouvelle Espagne, le Pérou, la terre des Amazones, le Brésil et la Guiane. La chaleur n'est jamais fort grande au Mexique, à la nouvelle Espagne et au Pérou, parce que ces contrées sont des terres extrêmement élevées au dessus du niveau ordinaire de la surface du globe. Le thermomètre, dans les grandes chaleurs, ne monte pas si haut au Pérou qu'en France; la neige qui couvre le sommet des montagnes, refroidit l'air; et cette cause, qui n'est qu'un effet de la pre-

mière, influe beaucoup sur la température de ce climat : aussi les habitans, au lieu d'être noirs ou très-bruns, sont seulement basanés. Dans la terre des Amazones, il y a une prodigieuse quantité d'eaux répandues, de fleuves et de forêts ; l'air y est donc extrêmement humide, et par conséquent beaucoup plus frais qu'il ne le seroit dans un pays plus sec. D'ailleurs on doit observer que le vent d'est, qui souffle constamment entre les tropiques, n'arrive au Brésil, à la terre des Amazones et à la Guiane, qu'après avoir traversé une vaste mer, sur laquelle il prend de la fraîcheur qu'il porte ensuite sur toutes les terres orientales de l'Amérique équinoxiale : c'est par cette raison, aussi bien que par la quantité des eaux et des forêts, et par l'abondance et la continuité des pluies, que ces parties de l'Amérique sont beaucoup plus tempérées qu'elles ne le seroient en effet sans ces circonstances particulières. Mais, lorsque le vent d'est a traversé les terres basses de l'Amérique, et qu'il arrive au Pérou, il a acquis un dégré de chaleur plus considérable : aussi seroit-il plus chaud au Pérou qu'au Brésil ou à la Guiane, si l'élévation de cette contrée, et les neiges qui s'y trouvent, ne refroidis-

soient pas l'air, et n'ôtoient pas au vent d'est toute la chaleur qu'il peut avoir acquise en traversant les terres. Il lui en reste cependant assez pour influer sur la couleur des habitans; car ceux qui, par leur situation, y sont le plus exposés, sont les plus jaunes; et ceux qui habitent les vallées entre les montagnes, et qui sont à l'abri de ce vent, sont beaucoup plus blancs que les autres: d'ailleurs, ce vent qui vient frapper contre les hautes montagnes des Cordilières, doit se réfléchir à d'assez grandes distances dans les terres voisines de ces montagnes, et y porter la fraîcheur qu'il a prise sur les neiges qui couvrent leurs sommets; ces neiges elles-mêmes doivent produire des vents froids dans les tems de leur fonte. Toutes ces causes concourant donc à rendre le climat de la zone torride en Amérique beaucoup moins chaud, il n'est point étonnant qu'on n'y trouve pas des hommes noirs, ni même bruns, comme on en trouve sous la zone torride en Afrique et en Asie, où les circonstances sont fort différentes, comme nous le dirons tout à l'heure. Soit que l'on suppose donc que les habitans de l'Amérique soient très-anciennement naturalisés dans leur pays, ou qu'ils y soient venus plus

nouvellement, on ne doit pas y trouver des hommes noirs, puisque leur zone torride est un climat tempéré.

La dernière raison que j'ai donnée de ce qu'il se trouve peu de variété dans les hommes en Amérique, c'est l'uniformité dans leur manière de vivre ; tous étoient sauvages, ou très-nouvellement civilisés ; tous vivoient ou avoient vécu de la même façon. En supposant qu'ils eussent tous une origine commune, les races s'étoient dispersées sans s'être croisées ; chaque famille faisoit une nation toujours semblable à elle-même, et presque semblable aux autres ; parce que le climat et la nourriture étoient aussi à peu près semblables ; ils n'avoient aucun moyen de dégénérer, ni de se perfectionner ; ils ne pouvoient donc que demeurer toujours les mêmes, et par-tout à peu près les mêmes.

Quant à leur première origine, je ne doute pas, indépendamment même des raisons théologiques, qu'elle ne soit la même que la nôtre ; la ressemblance des sauvages de l'Amérique septentrionale avec les tartares orientaux, doit faire soupçonner qu'ils sortent anciennement de ces peuples. Les nouvelles découvertes que les russes ont

faites au-delà de Kamtschatka, de plusieurs terres et de plusieurs îles, qui s'étendent jusqu'à la partie de l'ouest du continent de l'Amérique, ne laisseroient aucun doute sur la possibilité de la communication, si ces découvertes étoient bien constatées, et que ces terres fussent à peu près contiguës; mais, en supposant même qu'il y ait des intervalles de mer assez considérables, n'est-il pas très-possible que des hommes aient traversé ces intervalles, et qu'ils soient allés d'eux-mêmes chercher ces nouvelles terres, ou qu'ils y aient été jetés par la tempête? Il y a peut-être un plus grand intervalle de mer entre les îles Marianes et le Japon, qu'entre aucune des terres qui sont au-delà de Kamtschatka et celles de l'Amérique; et cependant les îles Marianes se sont trouvées peuplées d'hommes qui ne peuvent venir que du continent oriental. Je serois donc porté à croire que les premiers hommes qui sont venus en Amérique, ont abordé aux terres qui sont au nord-ouest de la Californie; que le froid excessif de ce climat les obligea à gagner les parties plus méridionales de leur nouvelle demeure; qu'ils se fixèrent d'abord au Mexique et au Pérou, d'où ils se sont ensuite

ensuite répandus dans toutes les parties de l'Amérique septentrionale et méridionale; car le Mexique et le Pérou peuvent être regardés comme les terres les plus anciennes de ce continent, et les plus anciennement peuplées, puisqu'elles sont les plus élevées et les seules où l'on ait trouvé des hommes réunis en société. On peut aussi présumer, avec une très-grande vraisemblance, que les habitans du nord de l'Amérique, au détroit de Davis, et des parties septentrionales de la terre de Labrador, sont venus du Groenland, qui n'est séparé de l'Amérique que par la largeur de ce détroit, qui n'est pas fort considérable; car, comme nous l'avons dit, ces sauvages du détroit de Davis et ceux du Groenland se ressemblent parfaitement; et quant à la manière dont le Groenland aura été peuplé, on peut croire, avec tout autant de vraisemblance, que les lapons y auront passé depuis le cap Nord, qui n'en est éloigné que d'environ cent cinquante lieues: et d'ailleurs, comme l'île d'Islande est presque contiguë au Groenland; que cette île n'est pas éloignée des Orcades septentrionales; qu'elle a été très-anciennement habitée et même fréquentée des peuples de l'Europe; que les danois avoient même fait

des établissemens et formé des colonies dans le Groenland, il ne seroit pas étonnant qu'on trouvât dans ce pays des hommes blancs et à cheveux blonds, qui tireroient leur origine de ces danois : et il y a quelqu'apparence que les hommes blancs qu'on trouve aussi au détroit de Davis, viennent de ces blancs d'Europe qui se sont établis dans les terres du Groenland, d'où ils auront aisément passé en Amérique, en traversant le petit intervalle de mer qui forme le détroit de Davis.

Autant il y a d'uniformité dans la couleur et dans la forme des habitans naturels de l'Amérique, autant on trouve de variété dans les peuples de l'Afrique. Cette partie du monde est très-anciennement et très-abondamment peuplée ; le climat y est brûlant, et cependant d'une température très-inégale, suivant les différentes contrées ; et les mœurs des différens peuples sont aussi toutes différentes, comme on a pu le remarquer par les descriptions que nous en avons données. Toutes ces causes ont donc concouru pour produire en Afrique une variété dans les hommes plus grande que partout ailleurs ; car, en examinant d'abord la différence de la température des contrées

africaines, nous trouverons que la chaleur n'étant pas excessive en Barbarie, et dans toute l'étendue des terres voisines de la mer Méditerranée, les hommes y sont blancs, et seulement un peu basanés. Toute cette terre de la Barbarie est rafraîchie d'un côté, par l'air de la mer Méditerranée, et de l'autre, par les neiges du mont Atlas : elle est d'ailleurs située dans la zone tempérée en deçà du tropique; aussi tous les peuples qui sont depuis l'Égypte jusqu'aux îles Canaries, sont seulement un peu plus ou un peu moins basanés. Au delà du tropique, et de l'autre côté du mont Atlas, la chaleur devient beaucoup plus grande, et les hommes sont très-bruns; mais ils ne sont pas encore noirs; ensuite au 17 ou 18me dégré de latitude nord, on trouve le Sénégal et la Nubie dont les habitans sont tout à fait noirs; aussi la chaleur y est-elle excessive. On sait qu'au Sénégal elle est si grande, que la liqueur du thermomètre monte jusqu'à 38 dégrés, tandis qu'en France elle ne monte que très-rarement à 30 dégrés; et qu'au Pérou, quoique situé sous la zone torride, elle est presque toujours au même dégré, et ne s'élève presque jamais au dessus de 25 dégrés. Nous n'avons pas d'observations faites avec le thermomètre en Nubie;

mais tous les voyageurs s'accordent à dire que la chaleur y est excessive. Les déserts sabloneux qui sont entre la haute Égypte et la Nubie, échauffent l'air au point que le vent du nord des nubiens doit être un vent brûlant ; d'autre côté, le vent d'est, qui règne le plus ordinairement entre les tropiques, n'arrive en Nubie qu'après avoir parcouru les terres de l'Arabie, sur lesquelles il prend une chaleur que le petit intervalle de la mer Rouge ne peut guère tempérer ; on ne doit donc pas être surpris d'y trouver les hommes tout à fait noirs ; cependant ils doivent l'être encore plus au Sénégal, car le vent d'est ne peut y arriver qu'après avoir parcouru toutes les terres de l'Afrique dans leur plus grande largeur, ce qui doit le rendre d'une chaleur insoutenable. Si l'on prend donc, en général, toute la partie de l'Afrique qui est comprise entre les tropiques, où le vent d'est souffle plus constamment qu'aucun autre, on concevra aisément que toutes les côtes occidentales de cette partie du monde, doivent éprouver et éprouvent, en effet, une chaleur bien plus grande que les côtes orientales, parce que le vent d'est arrive sur les côtes orientales avec la fraîcheur qu'il a prise en parcourant une

vaste mer; au lieu qu'il prend une ardeur brûlante en traversant les terres de l'Afrique, avant que d'arriver aux côtes occidentales de cette partie du monde : aussi les côtes du Sénégal, de Sierra-Liona, de la Guinée; en un mot, toutes les terres occidentales de l'Afrique, qui sont situées sous la zone torride, sont les climats les plus chauds de la terre; et il ne fait pas, à beaucoup près, aussi chaud sur les côtes orientales de l'Afrique, comme à Mozambique, à Mombaze, etc. Je ne doute donc pas que ce ne soit par cette raison qu'on trouve les vrais nègres, c'est-à-dire, les plus noirs de tous les noirs, dans les terres occidentales de l'Afrique; et qu'au contraire, on trouve les cafres, c'est-à-dire, des noirs moins noirs dans les terres orientales. La différence marquée, qui est entre ces deux espèces de noirs, vient de celle de la chaleur de leur climat, qui n'est que très-grande dans la partie de l'orient; mais excessive dans celle de l'occident en Afrique. Au-delà du tropique, du côté du sud, la chaleur est considérablement diminuée; d'abord, par la hauteur de la latitude, et aussi parce que la pointe de l'Afrique se rétrécit, et que cette pointe de terre étant environnée de la mer de tous côtés, l'air

doit y être beaucoup plus tempéré qu'il ne le seroit dans le milieu d'un continent. Aussi les hommes de cette contrée commencent à blanchir et sont même naturellement plus blancs que noirs, comme nous l'avons dit ci-dessus. Rien ne me paroît prouver plus clairement que le climat est la principale cause de la variété dans l'espèce humaine, que cette couleur des hottentots, dont la noirceur ne peut avoir été affoiblie que par la température du climat; et si l'on joint à cette preuve toutes celles qu'on doit tirer des convenances que je viens d'exposer, il me semble qu'on n'en pourra plus douter.

Si nous examinons tous les autres peuples qui sont sous la zone torride au-delà de l'Afrique, nous nous confirmerons encore plus dans cette opinion. Les habitans des Maldives, de Ceylan, de la pointe de la presqu'île de l'Inde, de Sumatra, de Malaca, de Borneo, de Célèbes, des Philippines, etc., sont tous extrêmement bruns, sans être absolument noirs, parce que toutes ces terres sont des îles ou des presqu'îles. La mer tempère, dans ces climats, l'ardeur de l'air, qui d'ailleurs ne peut jamais être aussi grande que dans l'intérieur ou sur les côtes occidentales de l'Afrique, parce que le vent d'est ou

d'ouest qui règne alternativement dans cette partie du globe, n'arrive sur ces terres de l'Archipel Indien qu'après avoir passé sur des mers d'une très-vaste étendue. Toutes ces îles ne sont donc peuplées que d'hommes bruns, parce que la chaleur n'y est pas excessive; mais dans la nouvelle Guinée ou terre des Papous, on retrouve des hommes noirs, et qui paroissent être de vrais nègres par les descriptions des voyageurs, parce que ces terres forment un continent du côté de l'est, et que le vent qui traverse ces terres est beaucoup plus ardent que celui qui règne dans l'océan Indien. Dans la nouvelle Hollande, où l'ardeur du climat n'est pas si grande, parce que cette terre commence à s'éloigner de l'équateur, on retrouve des peuples moins noirs, et assez semblables aux hottentots : ces nègres et ces hottentots que l'on trouve sous la même latitude, à une si grande distance des autres nègres et des autres hottentots, ne prouvent-ils pas que leur couleur ne dépend que de l'ardeur du climat? car on ne peut pas soupçonner qu'il y ait jamais eu de communication de l'Afrique à ce continent austral; et cependant on y retrouve les mêmes espèces d'hommes, parce qu'on y trouve les cir-

constances qui peuvent occasionner les mêmes dégrés de chaleur. Un exemple pris des animaux pourra confirmer encore tout que je viens de dire. On a observé qu'en Dauphiné tous les cochons sont noirs, et qu'au contraire, de l'autre côté du Rhône en Vivarais, où il fait plus froid qu'en Dauphiné, tous les cochons sont blancs; il n'y a pas d'apparence que les habitans de ces deux provinces se soient accordés pour n'élever les uns que des cochons noirs, et les autres des cochons blancs; et il me semble que cette différence ne peut venir que de celle de la température du climat, combinée peut-être avec celle de la nourriture de ces animaux.

Les noirs qu'on a trouvés, mais en fort petit nombre, aux Philippines et dans quelques autres îles de l'océan Indien, viennent apparemment de ces papous ou nègres de la nouvelle Guinée, que les européens ne connoissent que depuis environ cinquante ans. Dampier découvrit, en 1700, la partie la plus orientale de cette terre, à laquelle il donna le nom de *nouvelle Bretagne*, mais on ignore encore l'étendue de cette contrée; on sait seulement qu'elle n'est pas fort peuplée dans les parties qu'on a reconnues.

On ne trouve donc des nègres que dans les climats de la terre où toutes les circonstances sont réunies pour produire une chaleur constante et toujours excessive. Cette chaleur est si nécessaire, non seulement à la production, mais même à la conservation des nègres, qu'on a observé dans nos îles où la chaleur, quoique très-forte, n'est pas comparable à celle du Sénégal, que les enfans nouveaux-nés des nègres sont si susceptibles des impressions de l'air, que l'on est obligé de les tenir pendant les neuf premiers jours après leur naissance dans des chambres bien fermées et bien chaudes. Si l'on ne prend pas ces précautions, et qu'on les expose à l'air au moment de leur naissance, il leur survient une convulsion à la mâchoire, qui les empêche de prendre de la nourriture, et qui les fait mourir. M. Littre, qui fit en 1702 la dissection d'un nègre, observa que le bout du gland, qui n'étoit pas couvert du prépuce, étoit noir comme toute la peau, et que le reste qui étoit couvert étoit parfaitement blanc (1). Cette observation prouve que l'action de l'air est nécessaire

(1) Voyez l'Histoire de l'académie des sciences, année 1702, page 32.

pour produire la noirceur de la peau des nègres ; leurs enfans naissent blancs, ou plutôt rouges, comme ceux des autres hommes, mais deux ou trois jours après qu'ils sont nés, la couleur change ; ils paroissent d'un jaune basané qui se brunit peu à peu, et au septième ou huitième jour ils sont déjà tout noirs. On sait que deux ou trois jours après la naissance tous les enfans ont une espèce de jaunisse ; cette jaunisse dans les blancs n'a qu'un effet passager, et ne laisse à la peau aucune impression : dans les nègres au contraire, elle donne à la peau une couleur ineffaçable, et qui noircit toujours de plus en plus. M. Kolbe dit avoir remarqué que les enfans des hottentots, qui naissent blancs comme ceux d'Europe, devenoient olivâtres par l'effet de cette jaunisse qui se répand dans toute la peau, trois ou quatre jours après la naissance de l'enfant, et qui, dans la suite, ne disparoît plus. Cependant cette jaunisse et l'impression actuelle de l'air ne me paroissent être que des causes occasionnelles de la noirceur, et non pas la cause première ; car on remarque que les enfans des nègres ont, dans le moment même de leur naissance, du noir à la racine des ongles et aux parties génitales : l'action de l'air et la jaunisse serviront, si l'on veut, à

étendre cette couleur, mais il est certain que le germe de la noirceur est communiqué aux enfans par les pères et mères; qu'en quelque pays qu'un nègre vienne au monde, il sera noir comme s'il étoit né dans son propre pays; et que s'il y a quelque différence dès la première génération, elle est si insensible qu'on ne s'en est pas aperçu. Cependant, cela ne suffit pas pour qu'on soit en droit d'assurer qu'après un certain nombre de générations, cette couleur ne changeroit pas sensiblement : il y a au contraire toutes les raisons du monde pour présumer que, comme elle ne vient originairement que de l'ardeur du climat et de l'action long-tems continuée de la chaleur, elle s'effaceroit peu à peu par la température d'un climat froid ; et que par conséquent, si l'on transportoit des nègres dans une province du nord, leurs descendans, à la huitième, dixième ou douzième génération, seroient beaucoup moins noirs que leurs ancêtres, et peut-être aussi blancs que les peuples originaires du climat froid où ils habiteroient.

Les anatomistes ont cherché dans quelle partie de la peau résidoit la couleur noire des nègres; les uns prétendent que ce n'est ni dans le corps de la peau, ni dans l'épiderme, mais dans la membrane réticulaire;

qui se trouve entre l'épiderme et la peau (1); que cette membrane, lavée et tenue dans l'eau tiède pendant fort long-tems, ne change pas de couleur et reste toujours noire; au lieu que la peau et la surpeau paroissent être à peu près aussi blanches que celles des autres hommes. Le docteur Towns, et quelques autres, ont prétendu que le sang des nègres étoit beaucoup plus noir que celui des blancs; je n'ai pas été à portée de vérifier ce fait, que je serois assez porté à croire, car j'ai remarqué que les hommes parmi nous qui ont le teint basané, jaunâtre et brun, ont le sang plus noir que les autres; et ces auteurs prétendent que la couleur des nègres vient de celle de leur sang (2). M. Barrère, qui paroît avoir examiné la chose de plus près qu'aucun autre (3), dit, aussi bien que M. Winslow (4), que l'épiderme des nègres est noir, et que s'il a paru blanc à ceux qui l'ont examiné, c'est parce qu'il est extrêmement mince et

(1) Voyez l'Histoire de l'académie des sciences, année 1702, page 32.

(2) Voyez l'Écrit du docteur Towns, adressé à la société royale de Londres.

(3) Voyez la Dissertation sur la couleur des nègres, par M. Barrère. Paris, 1741.

(4) Voyez Exposition anatomique du corps humain, par M. Winslow, page 489.

transparent, mais qu'il est réellement aussi noir que de la corne noire qu'on auroit réduite à une aussi petite épaisseur : ils assurent aussi que la peau des nègres est d'un rouge brun approchant du noir. Cette couleur de l'épiderme et de la peau des nègres est produite, selon M. Barrère, par la bile qui dans les nègres n'est pas jaune, mais toujours noire comme de l'encre, comme il croit s'en être assuré sur plusieurs cadavres de nègres qu'il a eu occasion de disséquer à Cayenne. La bile teint en effet la peau des hommes blancs en jaune lorsqu'elle se répand, et il y a apparence que, si elle étoit noire, elle la teindroit en noir; mais, dès que l'épanchement de bile cesse, la peau reprend sa blancheur naturelle : il faudroit donc supposer que la bile est toujours répandue dans les nègres, ou bien que, comme le dit M. Barrère, elle fût si abondante, qu'elle se séparât naturellement dans l'épiderme, en assez grande quantité pour lui donner cette couleur noire. Au reste, il est probable que la bile et le sang sont plus bruns dans les nègres que dans les blancs, comme la peau est aussi plus noire; mais l'un de ces faits ne peut pas servir à expliquer la cause de l'autre; car, si l'on prétend que c'est le sang ou la bile qui, par leur noirceur, donnent cette couleur

à la peau ; alors, au lieu de demander pourquoi les nègres ont la peau noire, on demandera pourquoi ils ont la bile ou le sang noir: ce n'est donc qu'éloigner la question, au lieu de la résoudre. Pour moi, j'avoue qu'il m'a toujours paru que la même cause qui nous brunit lorsque nous nous exposons au graud air, et aux ardeurs du soleil, cette cause qui fait que les espagnols sont plus bruns que les français, et les maures plus que les espagnol, fait aussi que les nègres le sont plus que les maures. D'ailleurs nous ne voulons pas chercher ici comment cette cause agit, mais seulement nous assurer qu'elle agit, et que ses effets sont d'autant plus grands et plus sensibles, qu'elle agit plus fortement et plus long-tems.

La chaleur du climat est la principale cause de la couleur noire. Lorsque cette chaleur est excessive, comme au Sénégal et en Guinée, les hommes sont tout à fait noirs; lorsqu'elle est un peu moins forte, comme sur les côtes orientales de l'Afrique, les hommes sont moins noirs; lorsqu'elle commence à devenir un peu plus tempérée, comme en Barbarie, au Mogol, en Arabie, etc., les hommes ne sont que bruns; et enfin, lorsqu'elle est tout à fait tempérée, comme en Europe et en Asie, les hommes

sont blancs : on y remarque seulement quelques variétés qui ne viennent que de la manière de vivre. Par exemple, tous les tartares sont basanés, tandis que les peuples d'Europe qui sont sous la même latitude sont blancs. On doit, ce me semble, attribuer cette différence à ce que les tartares sont toujours exposés à l'air; qu'ils n'ont ni villes ni demeures fixes; qu'ils couchent sur la terre; qu'ils vivent d'une manière dure et sauvage : cela seul suffit pour qu'ils soient moins blancs que les peuples de l'Europe, auxquels il ne manque rien de tout ce qui peut rendre la vie douce. Pourquoi les chinois sont-ils plus blancs que les tartares, auxquels ils ressemblent d'ailleurs par tous les traits du visage? C'est parce qu'ils habitent dans des villes; parce qu'ils sont policés; parce qu'ils ont tous les moyens de se garantir des injures de l'air et de la terre, et que les tartares y sont perpétuellement exposés.

Mais, lorsque le froid devient extrême, il produit quelques effets semblables à ceux de la chaleur excessive. Les samoïèdes, les lapons, les groenlandais sont fort basanés; on assure même, comme nous l'avons dit, qu'il se trouve parmi les groenlandais, des hommes aussi noirs que ceux de l'Afrique. Les deux extrêmes, comme l'on voit, se

rapprochent encore ici : un froid très-vif et une chaleur brûlante produisent le même effet sur la peau, parce que l'une et l'autre de ces deux causes agissent par une qualité qui leur est commune. Cette qualité est la sécheresse, qui, dans un air très-froid, peut être aussi grande que dans un air chaud : le froid, comme le chaud, doit dessécher la peau, l'altérer et lui donner cette couleur basanée que l'on trouve dans les lapons. Le froid resserre, rapetisse et réduit à un moindre volume toutes les productions de la Nature ; aussi les lapons, qui sont perpétuellement exposés à la rigueur du plus grand froid, sont les plus petits de tous les hommes. Rien ne prouve mieux l'influence du climat que cette race lapone qui se trouve placée tout le long du cercle polaire, dans une très-longue zone, dont la largeur est bornée par l'étendue du climat excessivement froid, et finit dès qu'on arrive dans un pays un peu plus tempéré.

Le climat le plus tempéré est depuis le quarantième dégré jusqu'au cinquantième ; c'est aussi sous cette zone que se trouvent les hommes les plus beaux et les mieux faits ; c'est sous ce climat qu'on doit prendre l'idée de la vraie couleur naturelle de l'homme ; c'est

c'est là où l'on doit prendre le modèle ou l'unité à laquelle il faut rapporter toutes les autres nuances de couleur et de beauté; les deux extrêmes sont également éloignés du vrai et du beau. Les pays policés situés sous cette zone, sont la Géorgie, la Circassie, l'Ukraine, la Turquie d'Europe, la Hongrie, l'Allemagne méridionale, l'Italie, la Suisse, la France et la partie septentrionale de l'Espagne: tous ces peuples sont aussi les plus beaux et les mieux faits de toute la Terre.

Tout ce que j'ai dit sur la cause de la couleur des nègres me paroît de la plus grande vérité; c'est la chaleur excessive dans quelques contrées du globe qui donne cette couleur, ou, pour mieux dire, cette teinture aux hommes; et cette teinture pénètre à l'intérieur, car le sang des nègres est plus noir que celui des hommes blancs. Or, cette chaleur excessive ne se trouve dans aucune contrée montagneuse, ni dans aucune terre fort élevée sur le globe; et c'est par cette raison que, sous l'équateur même, les habitans du Pérou et ceux de l'intérieur de l'Afrique ne sont pas noirs. De même cette chaleur excessive ne se trouve point sous l'équateur, sur les côtes ou terres basses, voisines de la mer, du côté de l'orient, parce

que ces terres basses sont continuellement rafraîchies par le vent d'est, qui passe sur de grandes mers avant d'y arriver ; et c'est par cette raison que les peuples de la Guiane, les brasiliens, etc., en Amérique, ainsi que les peuples de Mélinde et des autres côtes orientales de l'Afrique, non plus que les habitans des îles méridionales de l'Asie, ne sont pas noirs. Cette chaleur excessive ne se trouve donc que sur les côtes et terres basses occidentales de l'Afrique, où le vent d'est, qui règne continuellement, ayant à traverser une immense étendue de terre, ne peut que s'échauffer en passant, et augmenter par conséquent de plusieurs dégrés la température naturelle de ces contrées occidentales de l'Afrique : c'est par cette raison, c'est-à-dire, par cet excès de chaleur provenant des deux circonstances combinées de la dépression des terres et de l'action du vent chaud, que sur cette côte occidentale de l'Afrique on trouve les hommes les plus noirs. Les deux mêmes circonstances produisent à peu près le même effet en Nubie et dans les terres de la nouvelle Guinée, parce que, dans ces deux contrées basses, le vent d'est n'arrive qu'après avoir traversé une vaste étendue de terre. Au contraire, lorsque ce même vent arrive après avoir

traversé de grandes mers, sur lesquelles il prend de la fraîcheur, la chaleur seule de la zone torride, non plus que celle qui provient de la dépression du terrain, ne suffisent pas pour produire des nègres; et c'est la vraie raison pourquoi il ne s'en trouve que dans ces trois régions sur le globe entier; savoir: 1° le Sénégal, la Guinée et les autres côtes occidentales de l'Afrique; 2° la Nubie ou Nigritie; 3° la terre des Papous ou nouvelle Guinée. Ainsi, le domaine des nègres n'est pas aussi vaste, ni leur nombre, à beaucoup près, aussi grand qu'on pourroit l'imaginer; et je ne sais sur quel fondement M. P. prétend que le nombre des nègres est à celui des blancs comme un à vingt-trois (1). Il ne peut y avoir sur cela que des aperçus bien vagues, car, autant que je puis en juger, l'espèce entière des vrais nègres est beaucoup moins nombreuse : je ne crois pas même qu'elle fasse la centième partie du genre humain, puisque nous sommes maintenant informés que l'intérieur de l'Afrique est peuplé d'hommes blancs.

M. P. prononce affirmativement sur un grand nombre de choses sans citer ses ga-

(1) Recherches sur les américains, tome I, p. 215.

rans ; cela seroit pourtant à desirer, sur-tout pour les faits importans.

« Il faut absolument, dit-il, quatre générations mêlées pour faire disparoître entièrement la couleur des nègres ; et voici l'ordre que la Nature observe dans les quatre générations mêlées :

1°. D'un nègre et d'une femme blanche, naît le mulâtre à demi-noir, à demi-blanc, à longs cheveux.

2°. Du mulâtre et de la femme blanche, provient le quarteron basané à cheveux longs.

3°. Du quarteron et d'une femme blanche, sort l'octavon moins basané que le quarteron.

4°. De l'octavon et d'une femme blanche, vient un enfant parfaitement blanc.

Il faut quatre filiations en sens inverse pour noircir les blancs.

1°. D'un blanc et d'une négresse, sort le mulâtre à longs cheveux.

2°. Du mulâtre et de la négresse, vient le quarteron, qui a trois quarts de noir et un quart de blanc.

3°. Du quarteron et d'une négresse provient l'octavon, qui a sept huitièmes de noir et un huitième de blanc.

4°. De cet octavon et de la négresse,

vient enfin le vrai nègre, à cheveux entortillés (1). »

Je ne veux pas contredire ces assertions de M. P.; je voudrois seulement qu'il nous eût appris d'où il a tiré ces observations, d'autant que je n'ai pu m'en procurer d'aussi précises, quelques recherches que j'aie faites. On trouve dans l'Histoire de l'académie des sciences, année 1724, page 17, l'observation ou plutôt la notice suivante :

« Tout le monde sait que les enfans d'un blanc et d'une noire, ou *d'un noir et d'une blanche, ce qui est égal*, sont d'une couleur jaune, et qu'ils ont des cheveux noirs, courts et frisés ; on les appelle *mulâtres*. Les enfans d'un mulâtre et d'une noire, ou *d'un noir et d'une mulâtresse*, qu'on appelle *griffes*, sont d'un jaune noir, et ont les cheveux noirs ; de sorte qu'il semble qu'une nation, originairement formée de noirs et de mulâtres, retourneroit au noir parfait. Les enfans des mulâtres et des mulâtresses, qu'on nomme *casques*, sont d'un jaune plus clair que les griffes ; et apparemment une nation qui en seroit originairement formée, retourneroit au blanc. »

Il paroît par cette notice, donnée à l'aca-

(1) Recherches sur les américains, tome I, p. 217.

démie par M. de Hauterive, que non seulement tous les mulâtres ont des cheveux et non de la laine; mais que les griffes nés d'un père nègre et d'une mulâtresse ont aussi des cheveux et point de laine, ce dont je doute: il est fâcheux que l'on n'ait pas, sur ce sujet important, un certain nombre d'observations bien faites.

On peut regarder le climat comme la cause première et presque unique de la couleur des hommes; mais la nourriture, qui fait à la couleur beaucoup moins que le climat, fait beaucoup à la forme. Des nourritures grossières, mal-saines ou mal préparées, peuvent faire dégénérer l'espèce humaine. Tous les peuples qui vivent misérablement sont laids et mal faits; chez nous-mêmes les gens de la campagne sont plus laids qne ceux des villes; et j'ai souvent remarqué que, dans les villages où la pauvreté est moins grande que dans les autres villages voisins, les hommes y sont aussi mieux faits et les visages moins laids. L'air et la terre influent beaucoup sur la forme des hommes, des animaux, des plantes. Qu'on examine, dans le même canton, les hommes qui habitent les terres élevées, comme les côteaux ou le dessus des collines, et qu'on les compare avec ceux qui occupent le milieu des

vallées voisines, on trouvera que les premiers sont agiles, dispos, bien faits, spirituels, et que les femmes y sont communément jolies; au lieu que, dans le plat pays où la terre est grosse, l'air épais, et l'eau moins pure, les paysans sont grossiers, pesans, mal faits, stupides, et les paysannes presque toutes laides. Qu'on amène des chevaux d'Espagne ou de Barbarie en France, il ne sera pas possible de perpétuer leur race; ils commencent à dégénérer dès la première génération, et à la troisième ou quatrième, ces chevaux de race barbe ou espagnole, sans aucun mélange avec d'autres races, ne laisseront pas de devenir des chevaux français; en sorte que, pour perpétuer les beaux chevaux, on est obligé de croiser les races, en faisant venir de nouveaux étalons d'Espagne ou de Barbarie. Le climat et la nourriture influent donc sur la force des animaux, d'une manière si marquée, qu'on ne peut pas douter de leurs effets; et quoiqu'ils soient moins prompts, moins apparens et moins sensibles sur les hommes, nous devons conclure, par analogie, que ces effets ont lieu dans l'espèce humaine, et qu'ils se manifestent par les variétés qu'on y trouve.

Fin du vingtième Volume.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce vingtième Volume.

Fin de la Table du vingtième Volume.

